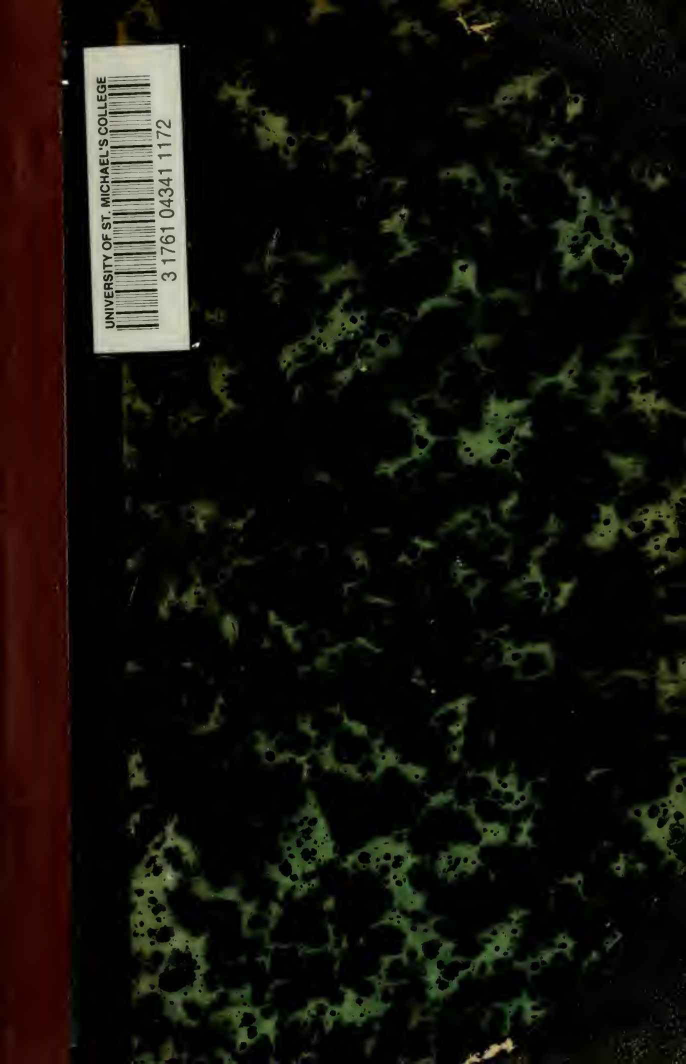
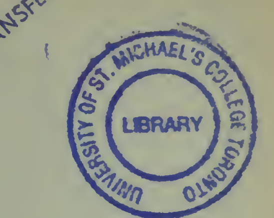



UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY





JEUNESSE

ET

VIE CHRÉTIENNE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL EURE). — 6459



R. P. J.-M. LAMBERT

Missionnaire apostolique

JEUNESSE

ET

VIE CHRÉTIENNE



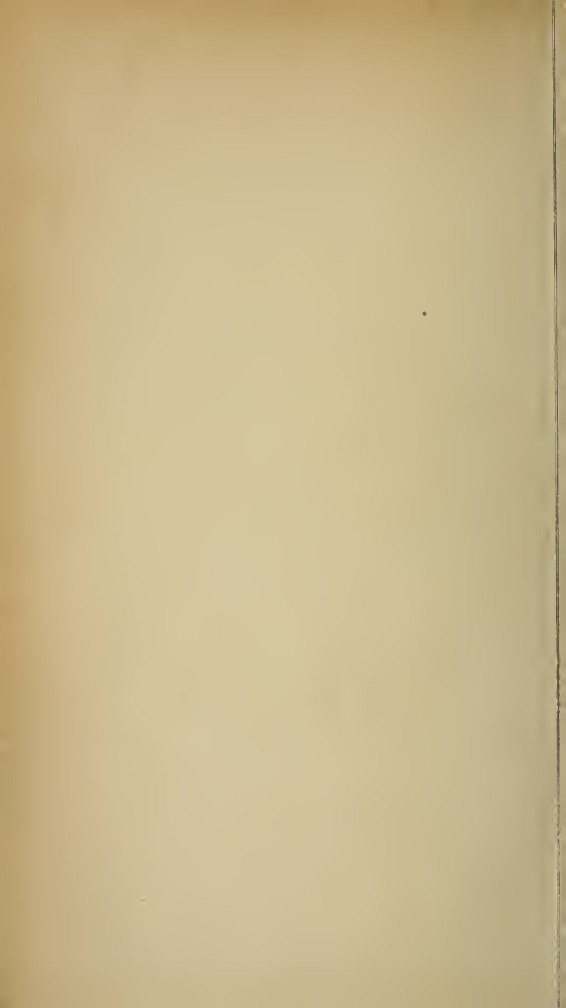
PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

—

1897



LETTRE ADRESSÉE A L'AUTEUR

par M. le Chanoine J. PAGUELLE DE FOLLENAY

Vice-Recteur de l'Institut Catholique de Paris,

Directeur de la Société de Saint Benoît-Joseph-Labre

Paris, 31 mars 1897.

Mon cher confrère,

Salomon, dans son beau Cantique, s'écrie, en parlant de la Bien-Aimée : « Quelle est donc celle-ci, qui monte à travers le désert, semblable à une vapeur parfumée de myrrhe, d'encens et des poudres odorantes que produit l'industrie humaine (1)? » C'est sous cet aspect que, dans les méditations où vous devez puiser la pensée de votre livre, vous avez aperçu l'âme du jeune chrétien. A travers les pages que votre zèle vous a inspirées, on voit cette âme s'élever,

(1) Quæ est ista, quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris et universi pulveris pigmentarii. (Cant. III, 6.)

portée par la grâce divine, de vertu en vertu, jusqu'au sommet de la perfection évangélique. Dans cette noble et difficile ascension, votre parole l'accompagne, l'éclaire, la soutient et l'anime.

C'est bien une ascension, car votre point de départ est sur terre un sol ferme, votre point d'arrivée l'union à Jésus-Christ qui donne à ceux qui la possèdent le privilège d'une vie toute céleste. De l'un de ces extrêmes à l'autre vous établissez, avec un art délicat, des stations intermédiaires qui épargnent au voyageur mystique la secousse des transitions brusques et imprévues. D'abord vous demandez tout simplement à votre disciple d'être sérieux, qualité purement naturelle que vous mettez sagement à la base de l'édifice spirituel. Il en est trop, hélas! qui, pour avoir méconnu cette loi fondamentale de la vie chrétienne, deshonorent la religion qu'ils professent par des habitudes frivoles et dissipées! Le monde s'en étonne et les faibles en sont scandalisés. L'Église souffre dans sa réputation si ses enfants n'ont pas le courage d'accomplir les devoirs que la morale la plus élémentaire impose à tous les hommes vraiment dignes de ce nom.

Mais ce ne sont là pour vous que les assises

solides d'où il faut prendre son élan pour monter plus haut. Ce sont de ces obligations que, suivant l'Évangile, il importe de remplir sans oublier qu'il en est d'autres d'un ordre plus relevé. Elle va donc quitter la terre, cette âme de jeune homme, et gagner des régions plus hautes. Du même coup, semblable à la Bien-Aimée du Cantique, elle commencera à répandre les suaves parfums de ces belles vertus dont le Sauveur nous a donné le précepte et l'exemple. Désormais, se dégageant de la sphère étroite où évolue la raison humaine livrée à ses seules ressources, elle cherche en Dieu même les règles de sa conduite ; *elle vit de la foi.*

Dès lors ses ambitions grandissent ; elle conçoit l'idéal d'une perfection plus achevée et tente de s'en approcher. Mais l'expérience de sa faiblesse native ne tarde pas à lui apprendre combien lui est nécessaire le secours de la grâce. Son humilité confiante la jette éplorée aux pieds de Dieu, son père et son appui. La prière, le sacrement de pénitence, la communion lui apparaissent comme autant de secours indispensables, préparés à son infirmite par le plus prévoyant et le plus tendre des amis. Sa vie répand les parfums de l'angélique *piété*, suave encens de nos cœurs.

La voici plus vigoureuse, cette âme de jeune homme ; chez elle, aux charmes fragiles de l'enfance ont succédé les mâles attraits de la virilité chrétienne. Il y a en elle tout un trésor d'énergies qui réclament leur emploi. Les jarrets d'acier du fougueux coursier s'impatientent et frémissent ; il faut à leur ardeur une carrière sur laquelle déjà ses désirs ont devancé ses pas. Le labeur professionnel et intellectuel lui en ouvre les portes, et votre plume, cher confrère, nous le représente, rapide et puissant, sur le stade du travail. Quels parfums elle répand alors autour d'elle, la Bien-Aimée mystique ! Ce ne sont plus les molles senteurs des fleurs printanières, mais les fortifiantes effluves qui sortent des plantes de nos montagnes. Sa vie est *une vie de labeur*.

Le spectacle de cette beauté morale qui va se rapprochant toujours du divin exemplaire excite la haine jalouse du démon et de ses sectateurs. Ils voudraient l'avilir, l'abaisser et la détruire. Leur habileté malveillante leur suggère les plus redoutables artifices ; leur violence les entraîne à d'opiniâtres assauts. Par bonheur, vous arrivez à point, vigilant conseiller, pour déjouer les ruses de l'ennemi et multiplier les avis que votre expérience vous

suggère. Mais vous comptez surtout, pour assurer la victoire sur la vaillance du jeune chrétien. Vous voulez qu'il se considère, suivant le mot célèbre de saint Paul, comme le soldat du Christ, et qu'il accepte de mener *la vie du lutteur*, avec son endurance et son indomptable fermeté.

On n'y atteint pas sans que la nature gémisse, sans que le cœur souffre dans ces appétits, si vifs au lendemain de l'adolescence, qui l'inclinent vers le plaisir. Elle ne sera donc qu'une vapeur sans consistance, trop semblable, cette fois, à la vision du Cantique de Salomon, cette vertu qui déjà charmait les regards des anges, si celui qui la possède ne consent pas à entrer dans l'austère chemin du renoncement. Vous l'y engagez par des appel discrets et pénétrants. Autour de la Bien-Aimée, docile à votre voix, la myrrhe de la mortification répand ses parfums. Sa vie est comme celle du Sauveur, une *vie de sacrifice.*

Elle monte, monte encore, laissant loin audessous d'elle le désert aride des convoitises humaines, se baignant dans les flots d'une lumière de plus en plus limpide, toujours plus près de Dieu qui lui tend les bras et lui ouvre son sein. Elle suit sans arrêt la loi bienfaisante *du progrès.*

Le prochain considère avec admiration le beau spectacle de cette ascension mystique. Les parfums de la Bien-Aimée le pénètrent; il a l'âme toute embaumée. La vie chrétienne est une *vie d'édification.*

Ce n'est pas assez pour satisfaire les désirs d'un cœur où Jésus-Christ règne en maître. La charité, dites-vous, est essentiellement *diffusive.* Celui qui aime Dieu se dépense à son service et bientôt devient conquérant. Sa vie a le noble caractère *de l'apostolat.*

Voilà déjà bien des qualités, de hautes vertus, des parfums exquis. Ce n'est pas encore assez. L'inconstance de la jeunesse, l'instabilité de notre pauvre nature pourraient renverser ce bel édifice. Vous le savez et vous proclamez bien haut la nécessité de la *persévérance.*

Tel est, très heureusement conçu, cher confrère, le plan de votre livre. En présenter ce pâle résumé, c'est faire son éloge; c'est montrer que vous avez condensé en quelques pages les plus solides enseignements de la théologie ascétique; c'est prouver que l'École à laquelle vous appartenez est celle de ces grands maîtres de la Tradition qui nous ont appris à

considérer l'usage du sacrement d'Eucharistie comme la source la plus abondante de la grâce, en même temps qu'ils nous invitaient à ne pas confondre la sainteté avec la fréquence des communions, mais à user de cet aliment divin pour soutenir nos forces sur les sentiers de la perfection évangélique; c'est dire que vous avez fait un travail utile aux jeunes chrétiens et à ceux qui ont la mission de les former à la vertu.

On vous lira donc avec profit; on vous lira aussi avec plaisir. Votre style est vif et animé. Vous prenez directement à partie votre lecteur, ou plutôt votre auditeur, car vous lui parlez. On devine que vous avez la pratique de la chaire.

De nombreuses citations, empruntées avec discernement aux auteurs les plus chers à la jeunesse, reposent et charment les regards; ce sont les pâquerettes de votre pelouse.

C'est donc de grand cœur que je souhaite à votre livre le succès qu'il mérite. Puissent nos jeunes chrétiens suivre les conseils que vous leur prodiguez et donner à vos travaux la glorieuse récompense, la seule que vous convoitiez, d'avoir contribué à développer dans beaucoup

d'âmes les germes d'une vie sérieusement chré tienne.

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'expression de mes sentiments respectueux et tout dévoués en N.-S.

J. Paguelle de Follenay.

UN MOT DE PRÉFACE

Sous ce titre, mon digne et vénéré ami, le marquis de Ségur, a bien voulu m'honorer des lignes suivantes. Malgré ce qu'elles peuvent contenir de trop élogieux pour ma chétive personne, je me décide à les placer telles quelles en tête de mon livre, assuré que, sous les auspices de ce noble et tout à la fois populaire ami des *Enfants de Paris*, ce livre n'en recevra qu'un plus favorable accueil de la jeunesse.

Voici, après tant d'autres ouvrages de conseils aux jeunes gens, un nouveau livre écrit pour eux, je pourrais dire en collaboration avec eux, par un prêtre, apôtre du Saint Sacrement et apôtre de la jeunesse : deux apostolats qui se tiennent de si près qu'ils se confondent ; car l'Eucharistie est la lumière et la flamme, l'alpha et l'oméga des enseignements et de la vie sacerdotale de ce grand coureur d'âmes, de cet infatigable missionnaire des écoles et des patronages,

des collèges et des séminaires, qu'on nomme le Père Lambert.

Comme Mgr de Ségur, dont il continue le ministère, non seulement en province et dans tous les quartiers de Paris, mais dans la chapelle même du saint aveugle, le Père Lambert passe sa vie à semer Jésus-Christ dans les jeunes âmes, à l'y cultiver, à l'y ramener quand la faiblesse humaine l'en a chassé; comme lui, il leur fait l'avance de son cœur; comme lui, il se fait aimer d'eux, pour les mener à Jésus, l'objet de son unique amour.

Ce livre n'est cependant pas un livre de piété proprement dit. Tous les devoirs du jeune homme, devoirs de famille, d'étudiant, de camarade, de citoyen, y sont exposés, expliqués avec une compétence, une autorité, un accent tout à fait personnels, et si, partout, sur ces diverses routes, on rencontre l'Évangile, l'Église, la personne adorable de Jésus-Christ, c'est que le divin maître est la lumière une et indivisible du monde, le principe et le terme de toutes choses.

Dicté par le cœur, l'ouvrage du Père Lambert ira au cœur de ces chers jeunes gens

qu'il connaît à fond, avec leurs grandeurs et leurs misères, et qui se ressemblent tous sous leur diversité de surface. Mêmes passions, mêmes tentations, mêmes désirs d'aimer et de servir Dieu, mêmes faiblesses suivies des mêmes repentirs ; c'est toujours la même chanson humaine, tantôt plaintive, tantôt joyeuse et triomphante, redite sur des airs différents.

Espérons que tous ceux qui liront et méditeront ces pages dictées par la foi et la charité d'un apôtre y puiseront la force de surmonter les tentations du monde, de rejeter ses maximes, et de rendre amour pour amour à cet adorable Sauveur, mort pour nous sur la croix, et pour nous toujours présent dans l'Eucharistie.

Marquis DE SÉGUR.

Paris, 29 mars 1897.



AUX JEUNES GENS

Chers jeunes gens, qui avez compris que la vie présente consiste à chercher la vie future, et qu'on n'est sur la terre que pour se rendre digne du ciel; jeunes gens, dont la préoccupation souveraine est de servir Dieu et de devenir des chrétiens parfaits, c'est à vous que je dédie ces modestes pages.

Elles mettront sous vos yeux l'idéal de cette vie chrétienne que vous avez le noble désir d'embrasser et de pratiquer dans le monde. Elles vous diront de quels éléments cette vie se compose et ce que vous devez faire pour réaliser cet idéal.

C'est plus particulièrement pour vous, jeunes gens de Paris, membres des *Patro-*

nages et des *Petites Conférences*, associés de l'*Œuvre de Saint-Labre*, étudiants, employés de commerce, devenus mes fils spirituels, que ces pages ont été écrites. Elles sont une réponse aux questions que bien des fois vous m'avez posées, un résumé de nos conversations intimes dans cet Oratoire si pieux de la rue du Bac, où j'ai le bonheur de continuer, quoique très indigne, le saint et fécond apostolat de Mgr de Ségur, cet ami si dévoué, ce père si vénéré de la jeunesse chrétienne.

Vous le savez, mon unique ambition, en ce qui vous concerne, est de vous aider à devenir des chrétiens dans le sens complet du mot. Pour obtenir ce béni résultat, il importe que vous ayez une notion bien exacte de la vie chrétienne, des lois qui la régissent, des devoirs qu'elle impose : c'est ce que je me suis efforcé de vous faire comprendre dans ces entretiens que je vous dédie.

J'ai parlé d'idéal. Ce terme n'est-il pas impropre et ne semble-t-il pas exclure d'avance la mise en pratique de ce qui va vous

être dit? Mis en regard des mots vie chrétienne, ne semble-t-il pas indiquer non un rapprochement et une compatibilité, mais bien plutôt une sorte d'impossibilité de réaliser la notion de la vie chrétienne?

Rassurez-vous, chers jeunes gens. Une comparaison va vous faire comprendre quel sens il vous faut attacher à ce mot.

L'artiste qui peint sur la toile ou qui sculpte le marbre se place en face d'un idéal. Cet idéal n'est autre qu'un modèle invisible de beauté parfaite qui pose devant lui et qui sollicite ses efforts. Quoi que l'artiste fasse, son œuvre, fût-elle un chef-d'œuvre, sera toujours inférieure à l'idéal qu'il avait entrevu, à ce modèle invisible qu'il avait contemplé.

Il n'en est pas moins vrai que cette vue, cette contemplation, qui ont stimulé son génie, ont contribué à donner à son œuvre une perfection relative, et qu'en somme, cette œuvre n'est qu'une réalisation plus ou moins approchante de l'idéal.

Ainsi en est-il, chers amis, dans l'ordre

spirituel. Bien que la perfection, la plénitude de la sainteté ne soient point réalisables en ce monde, Dieu ne laisse pas de nous en proposer la poursuite, et de se proposer lui-même à notre imitation. « Regardez, nous dit-il, et faites selon le modèle qui vous est offert (1). » « Soyez parfaits, dit-il encore, comme votre Père céleste est parfait (2). »

Tel est l'idéal des chrétiens. Si disproportionné qu'il puisse paraître avec les ressources personnelles de ces derniers, il n'en est pas moins l'unique idéal, à la réalisation duquel ils doivent travailler ici-bas sans relâche, encore qu'ils désespèrent de jamais atteindre à son infinie perfection.

Au surplus, mes amis, l'idéal que je vous montre dans ces pages, ne vous effrayera pas, je l'espère. M'inspirant d'une expérience acquise au contact de la jeunesse, ne

(1) Inspice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est. (Exod. xxv, 40.)

(2) Estote perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. (Matth. v, 48.)

perdant point de vue votre condition particulière, je ne vous ai rien proposé qui ne soit réalisable et à la portée de toutes les bonnes volontés.

A l'œuvre donc, chers jeunes gens; c'est pour vous maintenant l'heure des semailles, et vous savez, d'après le témoignage de l'Esprit-Saint, que « l'homme récoltera ce qu'il aura semé (1) » et « qu'alors même qu'il aura vieilli, il ne s'écartera pas de la voie suivie par lui aux jours actifs et féconds de son adolescence (2). »

L'heure présente est aussi pour vous l'heure des décisions généreuses. La lutte est engagée, plus violente que jamais, entre le bien et le mal, entre le vice et la vertu, entre les disciples de Jésus-Christ et ceux de Satan. Il faut vous prononcer pour le bien ou pour le mal, pour la vertu ou pour le vice, pour Jésus-Christ ou pour Satan; car,

(1) Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet. (Galat. VI, 8.)

(2) Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea. (Prov. XXII, 6.)

vous le savez encore, par le même témoignage divin, « nul ne peut à la fois servir deux maîtres » (1). Donc pas de dualisme, pas de neutralité (2), pas d'indifférence; optez pour un drapeau, prenez parti pour un camp, déclarez-vous soldats d'un chef, sujets d'un roi, serviteurs d'un maître; puis, votre choix une fois fait, — et vous savez quel il doit être, — prenez garde de livrer votre drapeau, de déserter votre camp, de trahir votre chef, votre roi, votre maître; mais, animés de l'ardeur qui sied si bien à votre âge, marchez en avant, luttez, combattez, et concourez, jeunes et vaillants soldats du Christ, au triomphe de sa cause, et à l'extension de son règne.

Vous êtes, sachez-le bien, l'espérance de l'Église et de la France chrétienne, chers jeunes gens qui inaugurez le vingtième siècle. Ah! puisse ce siècle, malgré les menaces de l'heure présente, malgré les efforts achar-

(1) Nemo potest duobus dominis servire. (Matth. VI, 24.)
(2) On n'est pas *neutre* vis-à-vis de Dieu; on l'adore ou on le blasphème, on l'aime ou on le hait. (Chesnelong.)

nés de l'enfer et du monde, malgré la conjuration universelle des ennemis de Dieu et de son Christ, puisse-t-il être, grâce à vous, le siècle de la restauration chrétienne, du règne de Dieu et de son Christ sur les individus et sur les peuples, et en particulier sur ce peuple français dont vous constituez la portion la plus intéressante, celle sur laquelle reposent les espérances d'un avenir meilleur.

Paris, Oratoire de Mgr de Ségur, 39, rue du Bac,
19 mars 1897.



JEUNESSE

ET

VIE CHRÉTIENNE

ENTRETIEN PRÉLIMINAIRE

L'apôtre saint Jean écrivant, sur la fin de sa vie, aux premiers fidèles de l'Asie mineure et s'adressant tour à tour aux enfants, aux pères de famille, aux jeunes gens, disait à ces derniers : « Je vous écris, jeunes hommes, parce que vous êtes forts, que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le malin (1). »

En leur adressant cet éloge, l'Apôtre entendait rendre tout d'abord témoignage à l'efficacité de la grâce baptismale qui, en faisant

(1) Scribo vobis, juvenes, quoniam fortes estis et verbum Dei manet in vobis, et vicistis malignum. (1 Joa. II, 14.)

de ces jeunes gens, naguère païens, des chrétiens, leur avait conféré une vigueur spirituelle spéciale pour résister aux entraînements des passions de leur âge et une docilité particulière à l'enseignement des vérités du christianisme, si nouvelles pour leur esprit.

Mais, en même temps, il rendait témoignage à la vertu de ces jeunes gens et les félicitait de leur fidélité aux grâces reçues; car la parole de Dieu qui leur avait prêché la vérité n'avait pas retenti vainement à leurs oreilles, et la force d'en-Haut, communiquée à leurs âmes, ils l'avaient employée à combattre et à vaincre le mal et le démon instigateur de tout mal.

Chers jeunes gens, vous à qui ces pages s'adressent, de vous aussi on peut rendre le même témoignage. Tout au moins, avez-vous à cœur de le mériter. Il y a, du reste, en vous tant et de si précieuses resources, et vous faites concevoir à ceux qui vous connaissent et vous aiment de si solides espérances! Y a-t-il imprudence à vous le dire? N'est-ce pas, bien plutôt, sagesse de vous révéler ce que vous êtes et de vous faire au

moins entrevoir ce dont vous êtes capables et ce qu'on peut espérer de vous?

S'il ne s'agissait que de vous exalter à vos propres yeux et de vous pousser à une sotte complaisance en vous-mêmes, on pourrait, à bon droit, nous reprocher de mettre en relief votre valeur. Mais, pas plus que l'Apôtre disant aux jeunes chrétiens de son temps : « Vous êtes forts, le Verbe de Dieu demeure en vous et vous avez vaincu le malin », nous ne voulons flatter en vous un vain amour-propre ni vous aveugler par un fol orgueil. Ce que nous voulons, en vous parlant de la sorte, c'est encourager les nobles aptitudes dont la Bonté divine vous a doués et vous exciter à les mettre de plus en plus en exercice, pour la gloire de Dieu, votre bien personnel et celui des âmes.

Qu'êtes-vous donc, chers amis, et que pouvez-vous?

Vous êtes *la jeunesse*. La jeunesse! que ce mot a de poésie et de charme! avec quel sentiment de confiance joyeuse on le prononce! quelles nobles et grandes idées il éveille et comme il retentit en écho sympathique dans le cœur!

Qui dit jeunesse dit aurore et printemps de la vie.

Avez-vous assisté au lever d'un soleil de mai? Avez-vous contemplé l'astre du jour se dégageant des obscurités de la nuit et des brumes matinales, sortant d'un amoncellement de nuages d'argent, de pourpre et d'or, puis montant de l'horizon vers les hauteurs du firmament avec une majesté et un éblouissement sans pareils? Avez-vous prêté l'oreille aux mille bruits de la nature qui s'éveillaient à ce moment solennel? Avez-vous considéré la goutte de rosée perlant au bord du calice des fleurs, les bourgeons s'entr'ouvrant aux branches des arbres, la terre montrant avec orgueil les naissants produits de son sein fécond? Avez-vous enfin admiré ces multiples manifestations d'une vie exubérante, cet universel *renouveau* chanté par le poëte latin (1), ces riantes promesses de

(1) Omnia tunc florent, tunc est nova temporis ætas.
Et nova de gravido palmite gemma tumet,
Et modo formatis operitur frondibus arbos,
Prodit et in summum seminis herba solum.
Tunc blandi soles, ignotaque prodit hirundo;
Et luteum celsa sub trabe fingit opus,
Tunc patitur cultus ager, et renovatur aratro.
Hæc anni novitas jure vocanda fuit.
(Ovid., I *Fast.*)

la nature printanière? O jeunesse, voilà ton image, car tu es l'aurore et le printemps de la vie.

Qu'est-ce à dire? sinon que la jeunesse c'est l'âge des espérances, l'âge où les facultés naturelles, l'imagination, la raison, le cœur, qui ont, pour ainsi dire, sommeillé durant la première enfance, s'éveillent et manifestent leur joyeuse activité; l'âge où les horizons paraissent sans bornes, dorés qu'ils sont par les feux du soleil levant d'une existence qui promet longue durée; l'âge où tout est animé d'une sève printanière, où la vigueur de la vie s'épanouit en de fraîches couleurs; l'âge des nobles enthousiasmes, des fiers élans et des généreuses aspirations; l'âge où l'esprit s'ouvre aux pensées sérieuses et grandes, le cœur aux sentiments chevaleresques, la volonté aux efforts, à la lutte, au sacrifice; l'âge enfin où l'on éprouve un besoin intense d'aller en avant, d'agir, de monter, d'acquérir, de produire, de se donner et de se dévouer.

C'est l'âge aussi où la grâce baptismale, si elle n'a pas été prématurément contrariée, étouffée, ravagée par l'action malfaisante,

meurtrière de l'incrédulité ou de l'indifférence; si elle n'a pas été dominée par la tyrannie de grossières passions, s'épanouit dans toute sa splendeur et se manifeste par une foi simple et ardente, un amour pur et exempt de convoitise, un zèle pour le bien et un désir de la vertu qui ne demandent qu'à grandir, qu'à s'exercer au service de la vérité et de la religion...

Jeunesse, jeunesse, que tu es belle ainsi envisagée, et combien est beau le spectacle que tu offres, plus beau que celui du soleil qui se lève et de la nature qui s'éveille, plus beau que celui de toutes les merveilles de la création visible, car que sont-elles comparées à l'âme intelligente et libre qui s'élève jusqu'à Dieu pour contempler sa beauté, pour louer sa bonté, et qui s'applique à reproduire en elle ses infinies perfections?

Ah! soyez bénis, chers jeunes gens; l'Église et la France peuvent compter sur vous : vous êtes l'avenir de la société et, au milieu des ruines morales qui, chaque jour, s'accumulent au sein de cette société décadente, vous apparaissez comme les pierres inébranlables d'un nouvel édifice social.

Je vous citais, tout à l'heure, les paroles par lesquelles l'apôtre saint Jean félicitait les jeunes gens de l'Église naissante de leur fidélité à garder le dépôt sacré de la foi et à défendre leur vertu contre les attaques du malin esprit.

Toutefois, dans sa paternelle prudence et sa prévoyante sollicitude, sachant à qui il s'adressait, connaissant l'inexpérience, la faiblesse, l'inconstance de la jeunesse, et voulant, en bon pasteur, mettre ces chères brebis en garde contre les dangers qui les pouvaient menacer, l'Apôtre avait soin de les exhorter à ne point exposer et se laisser ravir les trésors de grâces reçues et de mérites acquis. Dans une série de conseils marqués au coin de la plus haute sagesse, il leur indiquait, d'une façon nette et précise, tout à la fois ce qu'ils avaient à faire et ce qu'ils devaient éviter.

« N'aimez point le monde ni ce qui est du monde, leur disait-il... Tout ce qui est dans le monde est convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de la vie.

« Le monde passe, et sa concupiscence passe également ; mais celui qui fait la volonté de Dieu, » celui qui obéit, par consé-

quent, à sa loi, observe ses commandants, s'applique à lui plaire en toutes choses, « celui-là demeure éternellement, » car il aura part à la vie éternelle.

« Vous avez reçu du Saint des saints l'onction qui vous a éclairés et vous a fait connaître toutes les choses que vous devez savoir. Que cette onction demeure en vous ... et vous, demeurez en lui.

« Oui, mes petits enfants, demeurez en lui, afin que lorsqu'il apparaîtra, vous ne soyez pas condamnés au bannissement sans retour et à l'éternelle confusion (1). »

En somme, par ces paroles et par celles qui les suivent en l'Épître citée, l'Apôtre indiquait à cette jeunesse qui lui était si particulièrement chère les grandes lignes de conduite qu'elle devait suivre, pour se montrer toujours digne de la grâce éminente dont Dieu l'avait favorisée, en la tirant des ténèbres de l'erreur pour la placer dans la splendide lumière de la vérité évangélique. Il lui traçait sommairement le plan de vie que tout disciple du Christ doit embrasser s'il veut répondre à sa vocation et seconder par

(1) I Joan. II, 15-29.

sa fidélité les desseins de la divine Sagesse.

Chers jeunes gens, qui voulez être de dignes émules de cette belle et vaillante jeunesse à laquelle s'adressait, aux origines de l'Église, « le disciple que Jésus aima »; jeunes gens qui, jusqu'ici, n'avez pas rendu vaines et stériles les grâces qu'en sa royale munificence, le Seigneur vous a si abondamment départies; vous dont l'enthousiasme, l'ardeur, les nobles aspirations, la générosité nous font concevoir de si douces espérances; ah! souffrez qu'on vous le dise, et n'en soyez pas surpris, vous ne laissez pas de nous inspirer aussi des craintes bien poignantes!...

Si le mot jeunesse signifie de douces et nobles choses; s'il est synonyme de loyauté et de courage, de générosité et de dévouement, ce mot contient aussi bien des mystères troublants et des menaces terribles. Il éveille dans l'esprit des appréhensions douloureuses et lui fait entrevoir de sombres abîmes et d'effroyables catastrophes.

« O Jeunesse, fleur de la vie, mais redoutable danger pour l'âme! » s'écriait saint Augustin (1).

(1) O Juventus, flos ætatis, periculum mentis.

Vous êtes jeunes, chers amis : comment ne pas espérer? vous disais-je tout à l'heure.

Et maintenant je vous dis : vous êtes jeunes : comment ne pas craindre?

La jeunesse n'est-elle pas l'âge de l'inexpérience et des illusions? l'âge des passions violentes et des séductions entraînantes; l'âge des imprudences, de la témérité, de l'aveugle confiance en soi-même; l'âge de l'indépendance et, par suite, de la licence; l'âge des écueils, des tempêtes, souvent aussi des naufrages?

Un écrivain moderne a dit : « Chaque homme, à l'entrée de sa vie personnelle et virile, traverse une crise morale qui, d'ordinaire, décide de la direction de sa vie tout entière (1). » Chers jeunes gens qui me lisez, vous êtes, pour la plupart, arrivés à cette période redoutable de la *crise,* période d'évolution, de transition, de transformation physiques impliquant des instincts et des besoins nouveaux, et dont les phénomènes se reproduisent, par analogie, dans l'ordre moral, c'est-à-dire dans les idées, dans les sentiments, dans les désirs, les inclinations et les actes. Le résultat de cette crise, de cette évo-

(1) P. Gratry, *la Crise de la foi.*

lution est l'ascension vers la grandeur morale ou bien la déchéance; l'entrée dans la voie étroite qui conduit à la gloire éternelle ou dans la voie large qui mène à l'éternelle perdition.

Chers jeunes gens, je le sais, vous voulez vous sauver et non vous perdre. Ah! combien donc il importe de vous mettre en garde contre les dangers de votre âge et de vous aider à orienter votre vie! Combien il est utile de vous indiquer la route à suivre et les moyens à prendre pour parvenir heureusement au terme!

Ce que saint Jean faisait pour les jeunes gens de son temps, j'ai entrepris, chers lecteurs, de le faire ici pour vous-mêmes.

Résumant d'avance en un mot tout ce que j'aurai à vous exposer, dans ces pages, et réduisant tous les moyens de salut en un seul, je vous dis : Jeunes gens, voulez-vous savoir comment vous pouvez devenir des élus, et quelle sera la garantie la plus sûre non seulement de votre jeunesse mais aussi de votre vie tout entière?

Ce sera la *vie chrétienne*.

La vie chrétienne! Tout est là pour vous;

parce que tout se résume dans le Christ et qu'un « chrétien doit être un autre Christ ».

La vie chrétienne : c'est-à-dire la conformité habituelle de vos pensées, de vos désirs, de vos affections, de vos inclinations. de votre volonté, de vos actes, de toute votre conduite, aux pensées, aux désirs, aux affections, aux inclinations, à la volonté et aux actes de Jésus-Christ.

« Je suis la voie, la vérité et la vie (1), » nous dit Jésus-Christ. « Je suis la lumière du monde, ajoute-t-il, et quiconque me suit, ne marche pas dans les ténèbres; il possède la lumière à la clarté de laquelle il parviendra à l'éternelle vie (2). »

Mais en quoi consiste, dans le détail, cette vie chrétienne, reproduction de la vie même de Jésus-Christ? Quels en sont les éléments essentiels, les devoirs principaux? Comment, vous qui avez à vivre dans le monde, en ce monde que saint Jean a qualifié de mauvais et dont Jésus-Christ s'est déclaré l'ennemi, comment réaliserez-vous suffisamment et pleinement les conditions de la vie chrétienne?

(1) Ego sum via, veritas et vita. (Joan. xiv, 6.)

(2) Ego sum lux mundi : Qui sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ. (Joan. viii, 12.)

Les pages qui vont suivre seront la réponse à ces questions.

Puissiez-vous, chers jeunes gens, les lire avec la simplicité et la docilité d'esprit qui conviennent à des âmes désireuses de s'instruire et toutes disposées d'avance à se conformer aux enseignements qui leur seront offerts.

Dans le *Livre des Proverbes,* admirable recueil de conseils sur la sagesse et d'exhortations à la vertu, le saint roi Salomon parle en ces termes :

« Mon fils, si vous recevez mes paroles; si votre oreille écoute mes conseils, vous marcherez dans la simplicité, conservant les sentiers de la Justice et vous tenant dans la voie de la sainteté... Ces conseils vous garderont et la prudence qu'ils vous inspireront vous sauvera (1).

« Mon fils, écoutez mes discours et à mes paroles inclinez votre oreille ; que mes leçons ne s'éloignent pas de vos yeux, gardez-les au milieu de votre cœur, car elles sont la

(1) Prov. II, 1, 11.

vie pour ceux qui les reçoivent et les suivent (1). »

« Mon fils, conservez les enseignements de votre père. Liez-les dans votre cœur et mettez-les autour de votre cou. Lorsque vous allez et venez, qu'ils marchent avec vous; lorsque vous dormez, qu'ils vous gardent, et lorsque vous vous réveillez entretenez-vous encore avec eux. Car ces enseignements sont un flambeau qui éclairera notre vie (2). »

A mon tour, chers jeunes gens, je vous dirai : Si, dociles aux instructions qu'au nom de Dieu et pour votre bien, je vous ai adressées dans ce livre, vous faites de votre vie une *Vie Chrétienne*, aussi conforme que possible à l'idéal qui vous est proposé, nul doute que vous ne réalisiez toutes les espérances que nous avons fondées sur vous. Aimant Dieu, vous serez aimés de Dieu, et ses bénédictions répandues sur votre vie comme une rosée fécondante, communiqueront à votre activité un élan efficace et à vos œuvres une valeur que ni l'ambition ni le prestige humain ne sauraient donner.

« Je puis tout en Celui qui me forti-

(1) Prov. IV, 20-22.
(2) *Ibid.* VI, 20-23.

fie (1), » s'écriait jadis saint Paul. Et vous aussi, chers jeunes gens, vous pourrez tout par la vertu de Celui qui est la raison, le moyen et la fin de la vie chrétienne (2).

Vous pourrez lutter et vous pourrez vaincre ; vous pourrez marcher et vous pourrez progresser ; vous pourrez vous sanctifier et vous pourrez vous sauver. Davantage, vous pourrez autour de vous empêcher le mal et promouvoir le bien ; vous pourrez coopérer à la sanctification et au salut de vos frères, au relèvement de la société et à la restauration chrétienne de votre chère patrie.

Jeanne d'Arc, haranguant les troupes françaises au moment d'un mémorable assaut, et s'inspirant d'un passage de nos Saints Livres (3), leur criait : « *En avant, tout est vôtre !* »

Tout est vôtre, vous dirai-je aussi ; oui, tout est vôtre : jeunesse, santé, confiance, enthousiasme ; tout est vôtre : les promesses de Dieu, son secours tout puissant, ses grâces inépuisables, les exemples de son

(1) Omnia possum in Eo qui me confortat. (Philip. IV, 13.)
(2) Faciens facies, et potens poteris. (1 Reg. XXVI, 25.)
(3) Omnia vestra sunt. (1 Cor. III, 22.)

Fils, ce Fils lui-même « devenu pain du voyageur » ici-bas. En somme, nous avons tout dans le Christ et, dès lors, nous pouvons tout par lui.

A l'œuvre donc, chers jeunes gens, à l'œuvre et sans retard! Dans l'Épître que je vous ai citée en commençant, saint Jean dit ces mystérieuses paroles : « Mes petits enfants, cette heure-ci est la dernière heure (1). »

C'est la dernière heure! Eh quoi! serait-ce vrai, mes amis? Vous si jeunes et si robustes? Vous dont la vie promettait jusqu'ici d'être longue, seriez-vous donc déjà si près de la mort?

Hélas! oui, c'est possible, car à chaque instant de la durée, la mort nous menace; elle vient; déjà elle est venue et, quel que soit notre âge, elle a déjà entrepris, peut-être même est-elle sur le point d'achever son œuvre destructrice...

Puisse-t-elle, du moins, vous trouver, vous aussi, à l'œuvre, à l'œuvre de votre formation chrétienne, dignes de l'éloge décerné par nos Livres sacrés au jeune homme vertueux : « Consommé en peu de temps, il a

(1) Filioli, novissima hora est. (I Joa. II, 18.)

rempli un grand nombre de jours (1), » par la multitude des œuvres accomplies et des mérites acquis. « Heureux, a dit Jésus, celui que le maître trouvera ainsi occupé (2). » Pour celui-là la mort ne sera point la mort c'est-à-dire la fin, l'irrémédiable déchéance, mais le couronnement de la *Vie chrétienne* et le commencement de l'éternelle *Jeunesse*.

(1) Consummatus in brevi, explevit tempora multa. (Sap. IV, 13.)

(2) Beatus ille servus quem cum venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem. (Matth. XXIV, 46.)



PREMIER ENTRETIEN

VIE SÉRIEUSE

> Relinquite infantiam, et vivite, et ambulate per vias prudentiæ.
>
> Abandonnez la légèreté de l'enfance; vivez et marchez dans les voies de la sagesse et de la prudence.
>
> Proverb. IX, 6.

La vie chrétienne, envisagée dans sa pratique, suppose, avons-nous dit, des éléments divers qui, pour être d'inégale importance, n'en sont pas moins essentiels et, de ce chef, indispensables.

Or l'un de ces éléments, le premier dans l'ordre logique, en l'absence duquel la pratique de la vie chrétienne n'est point possible, c'est le *sérieux*, l'*esprit sérieux*.

Vous avez souvent entendu dire, mes amis, qu'il faut être sérieux pour faire œuvre so-

lide et durable. Si cela est vrai pour les entreprises temporelles, c'est encore plus vrai pour toute entreprise spirituelle et spécialement pour l'exercice de la vie chrétienne.

Être sérieux! quel mot austère pour des jeunes gens! Quel mot grave dans un siècle aussi léger que le nôtre!

Et pourtant, ce mot il faut le prononcer et vous l'adresser, jeunes gens qui voulez vivre en chrétiens; ce mot il faut vous l'expliquer et vous en faire accepter le sens pratique.

Je pose donc en principe que pour être chrétienne, franchement et totalement chrétienne, votre vie doit tout d'abord être une vie sérieuse.

Afin que vous puissez vous bien pénétrer de cette vérité fondamendale, je vais m'efforcer de répondre aux trois questions suivantes: Qu'est-ce qu'une vie sérieuse ou, si vous aimez mieux, qu'est-ce que le sérieux de la vie? Pourquoi le sérieux de la vie? En quoi doit surtout s'exercer le sérieux de la vie?

I

Qu'est-ce donc que le sérieux de la vie? En quoi consiste-t-il?

Pour le savoir, consultons, si vous le voulez bien, l'étymologie dans laquelle, comme l'a dit un auteur, se cache si souvent la fine raison des choses (1).

Or le mot sérieux, tire son origine de l'adverbe latin *sero*, qui signifie *tard*. Appliqué aux personnes, il désigne quelqu'un qui n'agit point avec précipitation, d'une manière inconsidérée; appliqué aux choses, il désigne celles qu'il ne faut faire qu'après avoir pris le temps de réfléchir.

M'inspirant de cette notion générale, je vous dis : le sérieux de la vie, consiste à penser, à se déterminer, se conduire et agir, non par impression, caprice ou humeur, non par entraînement ou par la force brutale des circonstances; non d'après les apparences et les raisons extérieures des choses, mais d'après leur raison intime, leur convenance, leur moralité, leur utilité réelles.

Être sérieux c'est avoir une conception vraie de la vie, c'est y voir autre chose qu'une partie de plaisir, autre chose qu'une comédie où chacun est appelé à jouer son rôle; c'est y voir un enchaînement de devoirs, de luttes,

(1) Eug. de Margerie. *Lettre à un jeune homme sur la piété*. Lettre Ire.

d'épreuves : devoirs qu'il faut remplir, luttes qu'il faut soutenir, épreuves qu'il faut accepter.

Être sérieux c'est mettre sa conduite d'accord avec ces notions; c'est être conséquent avec ces principes; c'est agir conformément aux inspirations de la saine raison, de la conscience et de la foi.

Être sérieux c'est, par dessus tout, accomplir le devoir, quel qu'il soit, l'accomplir loyalement, intégralement, persévéramment, le faisant passer avant le plaisir, sachant lui sacrifier ses préférences et ses répugnances, y donnant tout le soin, toute l'attention, tout le temps qu'il mérite et réclame.

Être sérieux implique donc un ensemble de conditions s'appelant et se complétant mutuellement; cela suppose la réflexion et l'attention, l'énergie et la générosité, l'esprit de suite et la stabilité.

Il y a loin de l'esprit sérieux ainsi entendu à cet esprit superficiel et volage qui ne se plaît qu'aux frivolités, qui ne rêve que distractions et plaisirs, qui ne se peut fixer sur aucune question importante, qui ne songe qu'à s'étourdir pour oublier le devoir, pour

se dérober à la lutte, aux nobles efforts.

Remarquez bien toutefois, qu'il ne s'agit pas, pour être sérieux, de se concentrer en soi-même, de prendre un air mélancolique et morose, de s'enfermer dans un silence farouche, de fuir la société de ses semblables.

Non, non, ce n'est point ainsi que l'Esprit-Saint entend la chose; et, tout en nous recommandant de n'être pas des enfants qui rient de tout et s'amusent de tout (1), il nous recommande aussi très expressément de « bannir loin de nous la tristesse (2), » qu'il signale comme meurtrière (3); « de nous réjouir sans cesse : car telle est, dit-il, la volonté de Dieu à l'égard de nous tous(4). »

Mais cette joie recommandée par l'Esprit-Saint n'est pas la joie vaine et ordinairement funeste qui provient de la dissipation, de la légèreté, de la frivolité, mais bien la joie dans le Seigneur dont parle l'Apôtre (5), celle qui

(1) Filii hominum... jam non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento... (Ephes. IV, 14.)

(2) Tristitiam longe repelle a te : non est utilitas in illa. (Eccl. XXX, 24.)

(3) Semper gaudete... hæc est enim voluntas Dei... in omnibus vobis. (I Thess. V, 16, 18.)

(4) Multos enim occidit tristitia. (Eccli. XXX, 2-5.)

(5) De cœtero, fratres mei, gaudete in Domino. (Philipp. III, 1.

résulte du noble exercice des puissances, de l'accomplissement consciencieux du devoir, ou, ce qui revient au même, du sérieux de la vie.

II

Pourquoi le sérieux de la vie? Quelles raisons vous engagent, quels motifs vous sollicitent de le pratiquer?

Tout à l'heure, pour vous faire comprendre le sens du mot *sérieux*, je recourais à sa notion étymologique. A ne le considérer que dans sa physionomie française et au seul point de vue de l'assonance et de l'analogie, ce mot semblerait impliquer l'idée de *série*, de progression. Or tout ce qu'on dispose en série tend vers un but et y achemine. Une allée d'arbres conduit à une habitation et lui sert d'avenue. Ainsi, dans l'ordre moral, le sérieux sert-il, en quelque sorte, d'avenue et conduit-il à un terme.

De cette notion analogique je tire une réponse à la question posée et je vous dis : chers jeunes gens, l'esprit sérieux vous est nécessaire, car il est l'indispensable con-

dition pour atteindre le but naturel et le but surnaturel de la vie.

Le but naturel de la vie quel est-il? Au fait, est-il besoin de vous le dire? Quel est le sujet le plus ordinaire de vos préoccupations? N'est-ce pas votre avenir? Qu'est-ce qui vous tient le plus au cœur? Vers quoi vos aspirations tendent-elles sans cesse? N'est-ce pas à vous faire une position honorable dans le monde? Mais pour y parvenir, il faut du travail, de l'application, de l'exactitude, de la persévérance ; il faut se faire une loi inflexible de ne sacrifier jamais à rien le devoir professionnel; il faut accepter les gênes imposées à la liberté, à l'esprit d'indépendance, à l'amour du bien-être.

C'est en cela que consiste, ai-je dit, le sérieux de la vie, et celui-là est un employé, un apprenti sérieux qui entend ainsi les choses. Celui-là poursuit, avec l'espoir fondé de l'atteindre, le but naturel de la vie.

Connaissez-vous ce trait de la vie de Garcia Moreno, le Président-martyr de la République de l'Équateur? A vingt ans, il étudiait à Quito, se préparant, par un travail opiniâtre, à réaliser les nobles destinées que lui réservait la Providence, l'œil constamment

fixé sur l'avenir, non en ambitieux mais en homme de devoir. Un instant, le monde essaya de l'attirer : comment rester indifférent devant « ce jeune homme de grande taille, au front large, à l'œil noir, perçant, limpide et franc ? Rien qu'à le regarder toutes les sympathies lui sont acquises ; on l'arrache à ses livres, on le presse, on entend qu'il s'amuse : il se laisse entraîner de bonne grâce, se livre tout entier à l'amusement, et le voilà en plein tourbillon... Après quelques soirées de ce genre, il se prend à réfléchir ; et, se ressaisissant avec sa fermeté habituelle : « La vie est trop courte, se dit-il, pour en perdre un seul jour en de telles futilités. » Il s'enferme, il se rase la tête comme un moine et, dans l'impossibilité de sortir ainsi : « O mes livres, s'écrie-t-il, je vous reste fidèle, bon gré mal gré, au moins pendant six semaines (1). » Par cet acte à la fois original et héroïque, Garcia Moreno venait de se remettre en état de poursuivre ce que j'appelais tout à l'heure *le but naturel de la vie.* Il venait de montrer ce que c'est qu'être *sérieux.*

Sachez-le bien, chers jeunes gens, sans

(1) *Contemporains.* — Garcia Moreno.

esprit sérieux, il est impossible de gouverner sa vie, de régler ses goûts, de former son caractère, de diriger ses affaires, d'élever une famille, de parvenir à une position prospère, de demeurer fidèle à des traditions d'honorabilité.

Vous avez sans doute déjà rencontré des jeunes gens, des pères de famille à qui le sérieux faisait défaut, qui sacrifiaient sans scrupule le devoir au plaisir et n'agissaient que par entraînement, par boutade; pauvres esprits vains et superficiels en toutes choses; volontés molles et inactives, natures mobiles et fantasques; tout était désemparé dans leur vie, tout était livré au caprice, au hasard, aux passions, parfois peut-être à des passions inavouables... Et qui ne sait à quelle stérilité, à quelle impuissance, à quelle inutilité morales on se condamne, lorsque la frivolité exerce son empire là où devrait seul régner l'esprit sérieux?

Mais vous n'avez pas seulement un but naturel et temporel à poursuivre et à atteindre. Vous êtes des chrétiens et, à ce titre, vous avez à poursuivre et à atteindre un but plus élevé, un but surnaturel et éternel. Nécessaire

pour atteindre le premier, l'esprit sérieux, l'est bien plus encore pour atteindre le second.

Ce but quel est-il? C'est la sainteté à réaliser par la fidélité à la grâce, par l'accomplissement du devoir chrétien et la pratique des vertus; c'est le salut de l'âme à assurer, c'est la vie éternelle à gagner.

Or l'œuvre de la sanctification et du salut de l'âme, n'est pas un jeu d'enfant ni l'œuvre d'un jour, comme le dit l'Auteur de l'*Imitation*, mais bien l'œuvre combinée de la grâce divine et des efforts généreux et persévérants de la volonté humaine.

Est-il besoin de dire que cela implique de toute nécessité l'esprit sérieux, c'est-à-dire qu'on soit bien convaincu qu'on n'est pas ici-bas pour se reposer, jouir, passer le temps dans des amusements frivoles, mais pour travailler en vue du ciel et de l'éternité, et « qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme (1) »?

Tout jeune homme qui se nourrit de ces pensées, qui s'en pénètre et en fait le principe dirigeant de sa conduite, poursuit le but

(1) Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? (Matth. xvi, 26.)

surnaturel de la vie et se rend capable de l'atteindre. Voilà un jeune homme sérieux, car il dispose tous ses actes dans la direction de ce but : il sanctifie et sauve son âme.

En poursuivant ainsi sans relâche et sans défaillance le double but de la vie présente, il se ménage une abondante moisson d'œuvres utiles et honorables, de progrès, de mérites féconds dans le temps, de gloire et de joie infinies dans l'éternité, et selon les paroles de nos saints Livres, « ayant semé dans les bénédictions, il moissonnera aussi dans les bénédictions (1) ».

Au double motif que je viens d'invoquer s'en joint un troisième fourni par l'état actuel de la société au milieu de laquelle vous avez à vivre.

Chers jeunes gens, il vous faut être sérieux pour réagir efficacement contre l'esprit du monde, qui est un esprit léger, superficiel, frivole et inconstant.

Il n'est point nécessaire d'observer attentivement la société contemporaine pour constater que la préoccupation et l'amour de la

(1) Qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet. (II Cor. IX, 6.)

bagatelle, le culte de tout ce qui brille, flatte, fascine, que cet amour, ce culte régnent et dominent partout; que cette préoccupation souveraine et aveuglante des choses futiles fait perdre de vue les biens solides, véritables, seuls dignes d'être estimés et poursuivis (1).

« Hélas! a dit un écrivain moderne, le monde a cette désastreuse puissance de traiter sérieusement ce qui est vain et de considérer comme vain ce qui est sérieux (2). »

Et ce qui est plus triste encore, c'est de voir la jeunesse se porter en masse vers les choses frivoles et s'éloigner des sérieuses; c'est de rencontrer tant d'insouciance et de désintéressement du bien à l'âge des fiers enthousiasmes; tant d'apathie et d'égoïsme à l'âge des généreux dévouements; tant d'aspirations basses ou de rêves futiles à l'âge des nobles désirs et des élans sublimes!

Comment ne point concevoir des craintes et des alarmes pour l'avenir d'une telle jeunesse? Parvenue à la maturité de l'âge, l'ha-

(1) Fascinatio enim nugacitatis... obscurat bona. (Sap. IV, 12.)

(2) Mgr Baunard, *le Collège chrétien*.

bitude de ne considérer que le côté agréable des choses, de n'aimer et de ne chercher que le plaisir, aura émoussé en elle toute aptitude je ne dirai pas au bien, mais même à l'accomplissement consciencieux des élémentaires devoirs de la vie.

Serait-ce trop dire, jeunes gens, que d'avancer que l'un des défauts du peuple français, si riche, par ailleurs, en vertus chevaleresques, c'est sa légèreté, sa frivolité, son esprit superficiel, l'absence d'esprit sérieux?

En tout cas, c'est un défaut, qu'en maintes circonstances, les autres nations ont reproché à la nôtre.

Dût ce reproche vous paraître sévère et outré, vous conviendrez qu'il n'est pas précisément injuste. Si ce défaut n'est pas universel, il est, du moins, bien général chez nous, et c'est sa généralité qui a pu donner lieu à ce reproche.

Quoi qu'il en soit, à n'envisager que la tendance actuelle des esprits, malgré les sévères leçons du passé, malgré les redoutables problèmes qui s'agitent à l'heure actuelle et dont la solution devrait préoccuper et absorber tous ceux qui ont à cœur la prospérité de notre nation, on ne voit pas qu'il y

ait présentement, en France, une diminution sensible dans ce besoin de distractions, de plaisirs, de spectacles, de lectures frivoles, qui caractérise la société moderne et la fait ressembler à un pauvre fou qui danserait sur un volcan prêt à faire éruption.....

Chers jeunes gens, qui aimez votre patrie à l'égal de vos mères ; jeunes gens, qui voulez contribuer à rendre la France belle, grande et heureuse ; si vous tenez à ne pas payer tribut à la légèreté de votre siècle, puisez dans la constatation de cette légèreté un motif de vous mettre en garde contre elle et de pratiquer fidèlement le sérieux de la vie.

Qu'importe qu'en agissant de la sorte, vous preniez rang dans la minorité. Un écrivain catholique de notre temps a dit : « Il faut savoir oser être du petit nombre de ceux qui conçoivent la vie de la façon la plus sérieuse et qui l'arrangent en conséquence (1). »

(1) Ollé-Laprune, *le Prix de la vie.*

III

Mais en quoi devez-vous pratiquer le sérieux de la vie?

En toutes choses, car en disant le *sérieux de la vie,* j'embrasse la vie tout entière, avec ses devoirs, ses distractions, ses épreuves.

Il est pourtant certains points, certains actes de votre vie où l'esprit sérieux doit s'affirmer davantage; en d'autres termes, pour que votre vie devienne vraiment sérieuse, il est certaines conditions que vous devrez vous appliquer à remplir.

Et d'abord, je vous dirai : soyez *sérieux dans vos pensées*. Il y a une infinité de questions que tout esprit sensé et prévoyant doit se poser : questions d'intérêt général, questions d'ordre personnel, questions capitales sur nos origines, sur nos destinées, sur le présent, sur l'avenir; questions qui s'imposent à l'attention, à l'étude, et dont la solution mérite d'être poursuivie. Le sérieux de l'esprit ou la réflexion passée à l'état d'habitude favorise singulièrement cette so-

lution, pousse à la recherche des lumières d'où elle doit se dégager, pour l'apaisement des désirs inquiets de l'homme et pour l'orientation normale de sa vie. La frivolité, qui rend l'homme superficiel, néglige ces questions : mais les négliger c'est s'exposer aux déceptions les plus amères, aux conséquences les plus désastreuses.

Chers jeunes gens, entretenez dans votre esprit les pensées sérieuses ; réfléchissez, appliquez-vous à résoudre les problèmes si nombreux qui se dressent à chaque instant devant vous ; habituez-vous à considérer les choses sous leurs vrais aspects ; faites-vous une grande et haute idée du devoir, du dévouement, du sacrifice... C'est en cela que consiste le sérieux de l'esprit.

Je vous dirai, en second lieu : soyez *sérieux dans le gouvernement de votre vie*. Être sérieux, ai-je dit, c'est avoir de l'esprit de suite et de la fixité. Or rien n'est plus instable et plus désordonné qu'une vie qui n'est assujettie à aucune règle de conduite.

Ayez donc un règlement de vie et suivez-le fidèlement : sans quoi la vie sérieuse vous sera impossible.

Ce règlement sera nécessairement soumis aux exigences particulières des circonstances, de votre position, de vos devoirs professionnels. Il sera, par suite, susceptible de dérogations partielles, accidentelles; en temps ordinaire, vous devrez être fidèles à l'observer au moins dans ses grandes lignes et ses points essentiels.

Ce règlement exactement suivi vous prémunira contre le hasard de la fantaisie et contre la désorganisation de l'existence. Il garantira votre esprit de bien des hésitations, préoccupations, soucis, surprises, embarras et surtout de l'ennui que le désœuvrement amène; il préservera votre cœur de bien des entraînements et votre volonté de bien des négligences et dérèglements. Pour tout dire en un mot, il sera le gouvernement de votre vie.

Réglez votre lever et votre coucher et fixez-en l'heure, sauf exceptions accidentelles et légitimes.

Réglez l'emploi de vos journées, la nature de vos occupations, si vous n'êtes déjà pris par un travail qui vous enlève la libre disposition de votre temps et qui en détermine lui-même l'emploi.

Réglez vos relations extérieures, vos distractions, vos délassements, vos plaisirs légitimes, vous souvenant que tout ne vous est pas bon et que parmi les choses qui n'ont, en apparence, rien de dangereux ou de nuisible, il peut s'en trouver qui vous deviennent une occasion de chute et une source de tentations.

En fait de relations, cultivez assidûment celles de la famille, ordinairement les plus douces, les plus pures et les plus sûres, et après celles de la famille, celles que vous offrent les *Patronages*, les *Associations* dont vous êtes ou pouvez devenir membres.

Réglez vos exercices de piété, ne laissant rien au caprice du moment, à l'influence passagère de telle ou telle cause. Il est très important que la part à donner à Dieu dans votre vie quotidienne soit prévue et déterminée, tout au moins en ce qui touche les points principaux.

Votre vie ainsi ordonnée sera sérieuse de toutes manières.

Croyez bien que vous n'en serez pas moins heureux; bien au contraire, rien n'entretient au cœur le sentiment de la paix, de la joie,

comme le témoignage qu'on a fait son devoir, qu'on a bien employé son temps; par contre, rien n'y entretient le sentiment de la tristesse et du mécontentement comme le gaspillage du temps en distractions et en amusements frivoles.

J'ajoute, en troisième lieu : soyez *sérieux dans vos goûts.*

Donnez la préférence à ce qui est *utile* sur ce qui est *agréable*. Ne vous laissez pas séduire par le brillant, le clinquant, le bizarre, le singulier, l'extraordinaire.

Par là vous échapperez au danger des dépenses inutiles, de la recherche vaine de vous-mêmes, de l'amour déréglé de la toilette, de la mode, des formes excentriques, des couleurs tapageuses.

Ah! que tout cela dénote absence de sérieux, légèreté d'esprit, vanité du cœur! Que tout cela est indigne d'un homme, à plus forte raison d'un chrétien!

Esto vir! Allons, jeunes gens, soyez virils et pour cela, point de ces goûts vains, mondains et, pour tout dire, féminins.

Sachez que, pour donner un temps moins considérable à votre toilette, pour adopter

des formes et des couleurs moins en harmonie avec la mode, vous n'en serez ni moins estimables ni moins aimables.

Je pose en fait que les gens sensés vous estimeront davantage, parce qu'ils verront en vous des jeunes gens sérieux (1).

Enfin, ajouterai-je, soyez *sérieux dans l'ensemble de votre conduite.*

Habituez-vous à réfléchir avant de parler et d'agir. Veillez à ne pas céder inconsidérément au caprice, à l'impression du moment, au besoin de paraître, de vous produire et répandre au dehors. Ne parlez pas à tort et à travers, riant et plaisantant de tout, même des choses les plus graves, passant le temps à dire des facéties, à faire soi-disant de l'esprit. Vous n'aboutiriez qu'à

(1) Soyez propre et qu'il n'y ait rien sur vous de traînant et mal agencé : c'est un mépris de ceux avec lesquels on converse d'aller entre eux en habit désagréable ; mais gardez-vous bien des afféteries, vanités, curiosités et folâtreries. Tenez-vous toujours, tant qu'il vous sera possible, du côté de la simplicité et modestie, qui est sans doute le plus grand ornement de la beauté et la meilleure excuse pour la laideur..... Pour moi, je voudrais que mon dévot et ma dévote fussent toujours les mieux habillés de la troupe, mais les moins pompeux et affétés, et, comme il est dit aux Proverbes, qu'ils fussent parés de grâce, bienséance et dignité. (S. François de Sales. *Introduction à la vie dévote.* IIIe P., ch. XXXV.)

montrer le vide et la vulgarité de vos pensées, qu'à mieux faire ressortir votre nullité morale.

Est-ce à dire que vous deviez proscrire absolument de vos conversations la plaisanterie, les réparties joyeuses, les jeux de mots, les traits d'esprit? En aucune façon. Toutefois, que vos plaisanteries soient toujours de bon goût et n'offensent ni la vertu ni la charité. Que vos traits d'esprit soient fréquents, si votre caractère vous y porte; mais d'une joie franche et sans malice (1). Et n'oubliez point ce qu'a dit un profond philosophe : « Diseur de bons mots, mauvais caractère (2). »

La réserve et la dignité sont des qualités qui conviennent à la jeunesse. Elles lui font

(1) Mais quant aux jeux de paroles qui se font des uns aux autres avec une modeste gaîté et joyeuseté, ils appartiennent à la vertu nommée eutrapélie par les Grecs, que nous pouvons appeler bonne conversation, et par eux on prend une honnête et amiante récréation sur les occasions frivoles que les imperfections humaines fournissent. Il se faut garder seulement de passer de cette honnête joyeuseté à la moquerie. Or la moquerie provoque à rire par mépris du prochain, mais la gaîté et gausserie provoque à rire par une simple liberté, confiance et familière franchise, conjointe à la gentillesse de quelque mot. (S. François de Sales., *ibid.*, ch. XXVII.)

(2) La Bruyère.

comme une auréole d'honneur et la recommandent à l'estime des hommes. Mettez cette auréole autour de votre front et rachetez, en quelque sorte, les imperfections naturelles de votre âge par une gravité discrète qui rehaussera votre jeunesse en lui conférant une précoce maturité.

Réfléchissez, examinez la portée et les conséquences de vos actes. Soyez prévoyants. Songez à l'avenir et ne faites rien qui puisse ou le compromettre ou le rendre pour vous moins honorable.

Chers jeunes gens, avez-vous compris ce qu'est le sérieux de la vie, et vous rendez-vous compte maintenant de ce qu'il y a d'exact dans ce que je vous disais au commencement de cet entretien, à savoir que pour asseoir la vie chrétienne sur des bases solides et durables, il faut commencer par être sérieux, et qu'une vie n'est chrétienne qu'à la condition d'être tout d'abord sérieuse ?

Ah ! j'aime à me persuader que vous ne négligerez point de donner à votre existence cette base indispensable et de vous appliquer à réaliser cette condition essentielle.

Dès lors, j'augure bien de vous, chers

jeunes gens. Étant sérieux, vous deviendrez des hommes, des hommes de devoir, de caractère et d'honneur ; vous serez de la race de ces hommes dont il est parlé dans nos Saints Livres, et « par qui s'est opéré le salut d'Israël » (1). Israël pour vous, c'est la France, la France déchue, la France égarée, la France perdue par sa légèreté, son amour immodéré des vains plaisirs, mais qui, grâce à vous, se relèvera, recouvrera son antique grandeur et redeviendra la nation glorieuse, la reine des nations.

(1) De semine virorum per quos salus facta est in Israël. (I Mach. v, 62.)



DEUXIÈME ENTRETIEN

VIE DE FOI

Sectare fidem.
Attachez-vous à la foi.
(I Timoth., VI, 2.)

Encore que le sérieux de la vie soit une condition et l'un des éléments indispensables de la vie chrétienne, il ne s'ensuit pas rigoureusement qu'on est chrétien par cela même qu'on est sérieux. Être sérieux peut n'être qu'une qualité naturelle à beaucoup d'hommes, et vous ne devez pas seulement être des hommes, vous devez encore être des chrétiens.

La vie chrétienne comporte donc un autre élément plus en rapport avec son essence et son objet; elle exige la *foi*, *l'esprit de foi*. C'est cet élément qu'il vous faut, de toute nécessité, introduire dans votre vie pour lui

donner son vrai caractère de vie chrétienne.

Cet élément est d'autant plus nécessaire, que « la misère spéciale de notre siècle, comme l'observe Mgr de Ségur, étant l'affaiblissement de la foi et du sens chrétien, le soin principal des enfants de l'Église, en ce siècle, doit être de réagir contre cette tendance et de veiller non seulement sur la pureté parfaite de leur foi, mais aussi sur la vie et la ferveur de leur foi. Aujourd'hui la foi ne suffit plus ; il faut l'esprit de foi. Il faut maintenant à l'Église des âmes fortes et généreuses ; il faut *des hommes de foi* » (1).

Mon dessein, dans le présent entretien, est de vous donner de la foi une notion aussi exacte que possible ; puis de vous dire de quelle façon vous devez vous comporter pour que votre vie soit une vie de foi.

I

Vous savez, chers jeunes gens, comment la foi est définie : une vertu surnaturelle en son principe et son objet qui est Dieu, par

(1) Mgr de Ségur, *le Bon Combat de la foi*. XIV, p. 99.

laquelle nous adhérons à tout ce que Dieu a révélé, fondés sur l'autorité de sa parole infaillible, et à tout ce que nous enseigne l'Église de la part de Dieu.

Or cette foi, en vertu de laquelle nous croyons à Dieu et à toute autorité légitime parlant au nom de Dieu, est un don que nous avons reçu avec la grâce baptismale. Elle fait partie de notre dotation surnaturelle d'enfants de Dieu et de l'Église catholique. Elle est l'apanage exclusif des chrétiens, le point de départ et le fondement de tous nos rapports surnaturels avec Dieu, la première et indispensable condition de salut (1).

En nous gratifiant de ce don, Dieu n'a eu en vue que de vous exalter, c'est-à-dire de nous élever au dessus de nous-mêmes. Par la foi, en effet, notre intelligence dont l'activité naturelle est sans proportion avec le monde des réalités divines, est mise en possession d'une activité surnaturelle qui lui permet de s'élever du créé à l'incréé, du visible à l'invisible, d'atteindre jusqu'aux mystères de la divinité et, comme dit l'a-

(1) Joa. III, 15-36. — Luc. XVI, 16.

pôtre saint Paul, « de les scruter en leurs profondeurs les plus intimes (1) ».

Donnons quelques développements à ces notions et dégageons-les, autant que possible, de tout ce qu'elles pourraient avoir pour vous de trop abstrait.

La condition de la vie éternelle, sa condition fondamentale, essentielle, indispensable, consiste, comme l'enseigne l'Évangile, dans « la connaissance de Dieu et de son Fils, Jésus-Christ, qu'il a envoyé sur la terre (2) ». Quand je dis la vie éternelle, j'entends parler de la claire vision de Dieu, de la possession inamissible de Dieu, de la suprême félicité en Dieu.

Mais Dieu est esprit, sa grandeur est infinie, sa nature est impénétrable, ses perfections sont insondables. Comment prétendre ou seulement espérer de le jamais connaître? N'y a-t-il pas disproportion radicale, absolue entre son être et notre intelligence? N'habite-t-il pas dans une lumière inaccessible (3)? Et n'est-il pas dit dans la Sainte

(1) Scrutatur omnia, etiam profunda Dei. (I Cor. II, 10.)

(2) Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum. (Joa. XVII, 3.)

(3) « Qui... lucem inhabitat inaccessibilem ». (I Tim. VI, 16.)

Écriture, qu' « il met la science de l'homme au défi (1) » ?

Sans doute. Et néanmoins, Dieu veut être connu de nous. C'est sa volonté très expresse et l'une de nos obligations essentielles envers lui.

Dans son désir d'être connu de nous, Dieu s'est manifesté à nous par ses œuvres extérieures, par sa création visible. L'univers et ses merveilles, en révélant à nos sens et à notre raison la puissance, l'opulence et la bienfaisance de leur auteur, nous donnent déjà une idée naturelle de Dieu; mais ce n'est là qu'une notion élémentaire et incomplète. Dieu a voulu compléter cette notion par une manifestation plus étendue et plus intime de lui-même. Il l'a fait par sa parole personnelle transmise à l'humanité par ses représentants et ses organes, les patriarches et les prophètes. Il l'a fait ensuite par son Verbe incarné, qui est venu manifester au monde, au moyen de ses enseignements et de ses exemples, les infinies perfections de Dieu. Enfin, dans le but de perpétuer ici-bas

(1) Ecce Deus magnus vincens scientiam nostram. (Job. xxxvi, 26.)

cette manifestation divine, ce Verbe incarné a confié à l'Église qu'il a fondée et dont il a fait sa digne épouse, le dépôt sacré de la vérité éternelle, de cette science de lui-même que Dieu à voulu communiquer au monde.

Et voilà qu'après dix-huit siècles de christianisme, Dieu continue de parler et de se manifester au monde, comme il l'avait fait durant les quatre mille ans qui précédèrent la venue de son Fils ici-bas.

Croire à cette parole, adhérer à cette manifestation, à ce témoignage que Dieu rend de lui-même, accepter les enseignements qu'il donne, c'est avoir la foi, c'est faire acte de foi.

Mais comme cette parole, ce témoignage, cette manifestation, ces enseignements sont divins et, par suite, infiniment au-dessus de notre capacité naturelle, Dieu, qui a voulu nous les faire non seulement entendre mais comprendre, a complété le don qu'il nous a fait de la foi en ajoutant à l'autorité souveraine de sa parole une grâce d'illumination pour l'esprit qui adhère à cette parole, illumination qui n'est pas, il est vrai, l'évidence, mais la démonstration certaine des choses

révélées et comme le rayonnement de la face de Dieu sur les âmes.

Ceci vous fait comprendre ce qu'il y a pour le chrétien d'honorable et de noble dans cette adhésion de son esprit à Dieu par la foi.

Si, d'une part, la foi implique une infériorité, accuse une infirmité, une impuissance de la part de l'intelligence humaine à l'égard des vérités de l'ordre surnaturel, elle implique, de l'autre, une incontestable perfection conférée à cette intelligence par la condescendance divine, une admirable puissance de clairvoyance et de perception surnaturelle, une capacité merveilleuse d'union avec Dieu. Elle est, en somme, le couronnement divin de notre intelligence.

II

Ce qui vient d'être dit vous a, sans doute, fait comprendre que la foi est un don infiniment précieux qu'il faut apprécier et estimer ; — qu'il faut protéger et défendre ; — qu'il faut cultiver, entretenir et développer ; — une puissance qu'il faut s'étudier à

mettre continuellement en exercice sans jamais la laisser oisive. Tels sont, chers jeunes gens, vos principaux devoirs à l'égard de la foi.

Reprenons l'énumération de chacun de ces devoirs, pour en préciser mieux encore la nature et la portée.

Vous devez *apprécier et estimer la foi :* certes, elle le mérite, puisqu'elle est, considérée en sa source, un don divin et que tout ce qui vient de Dieu est d'une valeur infinie.

De plus, ce don si appréciable et si estimable en lui-même, l'est aussi par les biens sans nombre qu'il confère à ceux à qui il est octroyé. Parmi ces biens, l'un des plus précieux, sans contredit, est de nous préserver ou de nous délivrer d'un mal hélas! très répandu parmi les hommes, le doute religieux, et de nous affranchir des perplexités de l'esprit, des agitations du cœur qui l'accompagnent et des dangers auxquels il expose.

Remarquez, en effet, que la révélation à laquelle nous adhérons par la foi n'a pas une source quelconque, mais la source la plus

pure et la plus sûre qu'il soit possible de concevoir : Dieu lui-même, Dieu dont la nature exclut toute idée d'imperfection; Dieu vérité qui ne se trompe pas; Dieu véracité qui ne nous trompe pas; Dieu enfin dont le témoignage est infaillible et, comme le disait le Roi-Prophète, infiniment digne d'être cru (1). D'où il résulte que croire à ce témoignage, c'est croire à la vérité, c'est être en possession de la vérité. Quelle sécurité pour le chrétien vivant ainsi dans la lumière! Quel bonheur d'échapper au mal, si douloureux et si humiliant à la fois, du doute et de l'incertitude et de savoir d'où l'on vient, où l'on va, et par quels moyens on se dirigera du point de départ au terme assigné, avec l'assurance de ne point se tromper de chemin ni s'égarer en route.

L'apôtre saint Paul nous enseigne que la foi est « l'argument » et, en quelque sorte, « la démonstration » de ce qui n'apparaît point » (2), c'est-à-dire des mystères, des réalités invisibles; elle nous donne la garan-

(1) Testimonia tua credibilia facta sunt nimis. (Ps. CXVIII.)

(2) « Est autem fides... argumentum non apparentium. » (Hebr. XI, 1.)

tie certaine, absolue, de leur réalité. Elle fait davantage : saint Paul nous dit encore qu'elle est « la substance des biens invisibles et futurs que nous espérons (1) », ce qui revient à dire que, non seulement elle découvre à nos regards des horizons pleins d'espérance, mais, par la certitude qu'elle nous donne et la manifestation qu'elle nous fait de ces biens, elle les met déjà, pour ainsi dire, en notre possession, en nous inspirant la sainteté qui nous en rend dignes.

La foi a donc pour salutaire effet d'orienter notre vie, de diriger sûrement nos pas, d'entretenir la paix dans nos cœurs, de nous pousser dans le sens de notre fin dernière, et de nous mettre, dès ici-bas, en relation directe, révérencieuse et affectueuse, avec Celui qui est cette fin même et dont la claire vue sera un jour le radieux épanouissement et la riche récompense de notre foi docile et confiante à travers les sentiers obscurs de l'exil.

Appréciez donc comme il convient ce trésor sans prix de la foi. Soyez reconnaissants envers Dieu de vous en avoir si libéralement

(1) Sperandarum substantia rerum. (Hebr. xi, 1.)

gratifiés ; et, comparant votre condition à celle de tant de milliers d'êtres humains qui en sont et peut-être en resteront privés, rendez grâces à « l'Auteur et au Consommateur de votre foi ». Rendez-lui grâces de vous avoir fait naître en plein catholicisme, dans un pays de foi, au sein de familles où se sont conservées intactes les saines traditions de la foi.

Appréciez la foi pour ce qu'elle est, la considérant, non comme une humiliante et odieuse servitude, mais bien plutôt comme un affranchissement de l'esprit, comme un ennoblissement de l'intelligence, comme un divin complément de notre nature.

Faites plus : ce trésor de la foi gardez-le, conservez-le veillez sur lui, *défendez-le*. Est-ce donc à dire qu'il soit exposé et puisse vous être ravi? Sans aucun doute. Précisément parce qu'elle est un trésor, la foi est nécessairement un objet de convoitise de la part de celui qui, dès l'origine du monde, s'est déclaré et constitué ravisseur des biens surnaturels confiés par Dieu aux hommes. Sachez que le premier des biens qu'il convoite en eux c'est la foi. Jésus-Christ a dit :

« Qui croira sera sauvé (1). » Et voilà pourquoi l'esprit de perdition s'attache à amoindrir et à ravir la foi des disciples de Jésus-Christ, « *de peur*, dit l'Évangile, qu'en croyant à sa parole ils ne soient sauvés (2) ». Dès lors, c'est prudence et sagesse que de veiller sur ce trésor, que de ne le point exposer aux funestes atteintes de l'esprit des ténèbres, pas plus qu'à celles du monde où il recrute tant et de si intelligents auxiliaires (3).

Chers jeunes gens, vous êtes appelés à vivre dans ce monde où la foi est si menacée, si contredite et si combattue. Prenez garde : on essayera de vous circonvenir, de vous éblouir, de vous entraîner par des phrases sonores, d'insidieux sophismes, des arguments pleins d'astuce. On vous prêchera l'affranchissement de la pensée, l'émancipation de la raison, au nom des progrès, des conquêtes de la science...

(1) Qui crediderit et baptizatus fuerit salvus erit. (Marc. xvi, 16.)

(2) Tollit verbum de corde eorum ne credentes salvi fiant. (Luc, viii, 12.)

(3) C'est spécialement de la foi que l'apôtre saint Paul dit : « Nous portons ce trésor dans des vases fragiles : habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus. » (II Corinth. v, 7.)

Hélas! hélas! le rationalisme a envahi notre société contemporaine! Depuis le philosophe sceptique et le rhéteur enflé par son prétendu savoir, jusqu'au modeste employé, lecteur assidu de feuilles anti-chrétiennes, il n'y a plus place chez personne pour les saintes croyances de nos pères; on a fait litière des notions augustes de notre religion sacrée; la foi a fait naufrage et dans ce naufrage ont été englouties les espérances, les énergies, les joies pures et vraies qui sont l'apanage des chrétiens croyants.

Même parmi ces derniers, la foi manque souvent de solidité. « Dans une multitude d'âmes, dit Mgr de Ségur, la foi est ébranlée, et c'est tout simple : l'enseignement, l'éducation, les habitudes privées et publiques, les journaux, la politique, les idées courantes, tout contribue à battre en brèche nos plus saintes croyances (1). »

Donc, jeunes gens, prenez garde et ne vous laissez ni entraîner, ni corrompre. Gardez avec soin le dépôt de votre foi; ne souffrez pas que personne l'entame et ne soyez pas assez lâches pour l'amoindrir vous-

(1) Mgr de Ségur, *le Bon Combat de la foi*. p. 1.

mêmes par des réserves dangereuses autant qu'irrévérencieuses.

Tout se tient et s'enchaîne dans les vérités de la foi. Détacher un anneau c'est briser la chaîne entière et se rendre coupable du crime signalé par l'apôtre saint Jacques : « Quiconque a gardé toute la loi et l'a violée en un seul point, devient coupable de tous (1). »

Le colonel Paqueron écrivant à son fils, lui disait : « En religion celui qui ne croit pas complètement ne croit pas suffisamment. » Croyez donc, mes amis, à la parole de Dieu. Croyez à celle de son Église. Croyez à celle de son premier représentant visible ici-bas. Que votre foi soit une et simple; qu'elle soit totale et absolue; qu'elle soit confiante et docile; en un mot, qu'elle soit catholique, c'est-à-dire universelle, adhérant sans restriction ni exception à tous les enseignements de l'Église. Étant cela, elle sera complète et parfaite. Vous aurez gardé intact le dépôt de votre foi.

Veillez, en outre, à ce que la timidité, le respect humain ne vous fassent jamais rougir

(1) Quicumque autem totam legem servaverit offendat autem in uno, factus est omnium reus. (Jac. II. 10.)

de vos croyances, et jamais ne vous empêchent de rendre témoignage à la vérité ou tout au moins de lui être fidèles.

Je viens de nommer le respect humain. Je ne sais si vous vous faites une idée exacte de la signification de ce mot. Respect veut dire *regard*. Le respect humain c'est donc le regard du côté des hommes, mais des hommes dont on a peur; c'est une sorte de regard de côté ou plutôt en arrière, comme si l'on voulait se soustraire à l'attention de ses semblables en accomplissant un acte louable et bon.

De plus, ce mot qui donne à la chose qu'il nomme un faux air de sentiment honorable, puisque le respect, dans le sens ordinaire du terme, est un hommage, ce mot, dis-je, est, au contraire, en pareil cas, un outrage à l'homme qu'il suppose hostile au bien, à la vérité, à Dieu.

Ces simples indications suffisent à montrer ce qu'il y a de bas et d'odieux, d'avilissant et de lâche dans le respect humain. Jeunes gens, sachez-le bien, il n'est pas de pire danger pour votre foi; c'est le respect humain qui rend pusillanime, qui pousse aux compromissions, qui arrête sur les lèvres la

profession de foi chrétienne, qui fait trahir la vérité et déserter le drapeau du Christ.

Arrière les poltrons et les lâches! « On ne doit rien craindre, on ne doit avoir honte de rien, dit saint Augustin, quand on porte le signe de la croix sur le front ». « Nous vivons dans un temps, écrivait le général de Sonis, où il faut être *chèvre* ou *chou*, prendre un parti et porter un drapeau à la main. »

Chers jeunes gens, sachez que ce qui était la vérité hier, l'est encore aujourd'hui et le sera demain et toujours; vous en avez pour gage l'assurance même de l'Esprit-Saint (1). Par conséquent, ayez le courage de vos convictions; si on les attaque défendez-les; si on les contredit, confessez-les fièrement (2). « Je suis catholique et je suis fier de l'être, » disait Garcia Moreno, dans sa *Défense des Jésuites*. — « Catholiques du dix-neuvième siècle, s'écriait Montalembert dans

(1) Et veritas Domini manet in æternum. (Ps. CXVI, 2.)

(2) Le célèbre paysagiste Corot fut toujours un fidèle croyant. Un jour que de jeunes rapins tenaient devant lui des propos déplacés mélangés de blasphèmes : « Messieurs, leur dit-il, on ne tient pas ces discours-là chez moi, parce-que, voyez-vous, *le bon Dieu c'est mon homme!* »

Dans une circonstance où des journaux impies traitaient de *clérical* le général de Miribel : « Tant mieux, répondit noblement ce dernier, on saura qui je suis. »

un écrit demeuré célèbre (1), nous ne voulons pas être des ilotes au milieu d'un peuple libre. Nous sommes les successeurs des martyrs, et nous ne tremblerons pas devant les successeurs de Julien l'Apostat. Nous sommes les fils des croisés, et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire ! »

Inspirez-vous de ces nobles exemples, et si vous ne vous sentez pas la force de pousser jusque là les bons combats de la foi, sachez du moins montrer par une attitude toujours digne, que les déclamations emphatiques des esprits forts, pas plus que leurs sarcasmes n'entameront vos croyances religieuses.

J'ai dit encore que vous devez à la foi de l'*entretenir,* de la *cultiver* en vos âmes et de lui donner de jour en jour de nouveaux accroissements.

Cultivez votre foi : j'entends par là que vous lui procuriez tout ce qui est capable de la fortifier, de l'éclairer, de la perfectionner. « La foi, dit Mgr de Ségur, est comme la vie : elle ne se conserve pas toute seule. Nous

(1) Du devoir des catholiques, d'abord dans la question d'enseignement, ensuite dans les élections.

l'avons reçue : il faut l'entretenir (1). » Mais comment l'entretenir? En lui fournissant une alimentation normale et substantielle. A l'aide de bons livres, des livres qui exposent la doctrine chrétienne, qui la défendent contre les attaques des incrédules (2), complétez, en les précisant et les agrandissant, votre instruction religieuse et les notions élémentaires que vous en avez reçues dans votre enfance.

La parole de vérité, tombant du haut de la chaire chrétienne et recueillie fidèlement par vous, sera un autre aliment à votre foi. Souvenez-vous de ces paroles du Sauveur : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu (3) ». Or Dieu, parle par ses ministres, et cette parole de Dieu, transmise en son

(1) *Le Bon Combat de la foi*, II, p. 7.

(2) Sans vouloir faire ici une énumération complète de ces livres, j'indiquerai, parmi les plus populaires, les opuscules si clairs et si pratiques de Mgr de Ségur, entre autres : *le Bon Combat de la foi; Réponses aux objections les plus répandues contre la Religion; Grosses vérités; Je crois; la Divinité de Jésus-Christ; L'Église; la Foi devant la science moderne; les Francs-Maçons; la Révolution; la très Sainte Communion*, etc. On se procure ces opuscules, à prix très réduits, à la *Librairie Tolra*. Paris.

(3) Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. (Matt. IV, 4.)

nom, porte avec elle, pour la communiquer aux âmes, une vertu nutritive et restauratrice dont il serait imprudent de se priver.

Joignez à l'audition de la parole divine un travail de réflexion personnelle, d'assimilation de cet aliment spirituel et substantiel et, si vous en avez le loisir et l'attrait, mettez par écrit ces réflexions intimes. Beaucoup de personnes ne pensent que lorsqu'elles écrivent; du moins, donnent-elles alors à leurs pensées plus de précision et de consistance : au point de vue de la foi, c'est un avantage qu'il ne faut point dédaigner.

A ces divers moyens joignez encore celui de la prière, de la prière qui attire la grâce et qui assure à toute opération humaine cet influx divin d'où elle tire son caractère surnaturel, sanctifiant et méritoire.

Joignez-y enfin et surtout la sainte communion. L'Eucharistie, aliment de nos âmes, est aussi l'aliment de la foi, car elle est le sacrement, le *mystère de la foi*, non pas seulement en tant qu'elle est proposée à notre croyance, mais parce qu'elle possède en soi la vertu de la fortifier et de la féconder. « La foi, dit Mgr de Ségur, c'est la vie de notre âme; l'Eucharistie, c'est le pain, l'alimenta-

tion de cette vie. La vie de la foi ne peut pas plus se passer de l'Eucharistie que la vie du corps ne peut se passer du pain qui soutient et renouvelle ses forces... La foi et la communion : ces deux idées sont donc corrélatives, inséparables. » « Voulez-vous, ajoute-t-il, avoir une foi bien vivante, bien vigoureuse, bien épanouie ? Communiez, communiez souvent ; communiez très souvent, et communiez saintement et très saintement (1). »

Que dire encore ? Cette foi, déposée en vos âmes par Dieu et qui est le principe de vos relations surnaturelles avec lui, n'est pas seulement *spéculative*, c'est-à-dire apte à percevoir la vérité manifestée par Dieu ; elle est aussi *pratique* et agissante ; elle est une puissance qu'il faut réduire en actes et mettre en exercice. Après avoir reçu la lumière divine, elle doit s'en former des principes et des jugements à la faveur desquels elle conduise la vie dans les régions du monde surnaturel. Elle doit être comme le flambeau qui éclaire tous nos pas, comme la règle qui dirige toutes nos actions, toutes

(1) *Le Bon Combat de la foi*, XI, p. 19-80.

nos démarches, comme le guide indispensable en toutes nos voies.

Exercez donc votre foi, produisez-en, multipliez-en les actes, car, vous dit l'apôtre saint Jacques, « la foi sans les œuvres est une foi morte (1) ». Cela revient à dire : agissez par esprit de foi conduisez-vous par les principes et les inspirations de la foi, faites enfin ce que vous dit la foi (2).

Sachant par la foi ce qu'est Dieu, quels sont ses droits sur vous, quel est le but de votre vie, la valeur de votre âme, le prix du temps, la malice du péché, faites en sorte que tous vos actes s'harmonisent avec ces notions et cadrent avec vos croyances (3).

Que votre respect, votre soumission à l'égard de Dieu, votre fidélité à observer

(1) Fides, si non habet opera, mortua est in semetipsa. (S. Jac. II, 17.) Fides sine operibus mortua est. (*Ibid.* 20.)

(2) Quæcumque dixerit vobis facite. — La foi, dit saint Augustin, est un nom composé de deux syllabes dont la première est prise de *faire*, et la seconde de *dire*. « Credere in Christum fides (fi-des) vocatur... Fides appellata est ab eo quia fit quod dicitur; duæ syllabæ sonant cum dicitur fides : prima syllaba est a facto, secunda a dicto. Interroga ergo te utrum credas? dices : credo; fac quod dicis, et fides est. » (Serm. 237 *de temp.*)

(3) Ille vere credit, qui exercet operando quod credit. (S. Aug. Serm. 26 in Evang.)

ses commandements, témoignent que vous le tenez pour maître et que vous vous considérez comme ses serviteurs. Que votre résignation dans les épreuves, votre conformité à sa volonté sainte, alors même qu'elle se montre rigoureuse, prouvent que vous le tenez aussi pour Père et que, malgré les apparences, vous croyez à son infinie bonté. Que votre application à vous préserver des atteintes du péché, à vous maintenir en état de grâce, à faire des progrès dans la vertu, disent hautement que vous ne vous considérez pas comme ayant ici-bas une cité permanente, mais que vous en cherchez une autre en vue de laquelle vous travaillez, vous priez, vous luttez, vous souffrez. Enfin que tout dans votre vie soit marqué au coin de la foi, de telle façon que cette vertu devienne comme le mobile déterminant et, en quelque sorte, le principe vital de votre activité humaine.

L'Esprit-Saint nous apprend, en effet, que c'est de la foi que le chrétien tire sa subsistance : « Mon juste, dit-il, vit de la foi (1). » Pour réaliser cet oracle divin, ayez

(1) Justus autem meus ex fide vivit. (Hebr. x, 38.)

soin d'opposer aux motifs naturels inspirés par l'humaine sagesse, par l'intérêt ou la passion, les motifs surnaturels inspirés par la foi ; de mettre toujours vos pensées, vos désirs, vos desseins, vos affections, vos actes, vos souffrances, tout, absolument tout ce dont votre vie se compose, d'accord avec les principes de foi qui doivent régir vos esprits, vos cœurs, vos volontés ; avec les vérités surnaturelles qui constituent la base de la vie chrétienne ; en un mot, avec Dieu, vérité première et fin suprême de notre vie.

Vous êtes sur le point de vous consacrer à une entreprise temporelle : si vous vivez de la foi, au sens que je viens d'indiquer, vous ne vous préoccuperez point seulement des avantages matériels que cette entreprise vous offre, mais encore et surtout du profit que votre âme y pourra trouver, tout au moins du détriment qui pourrait en résulter pour elle.

Vous songez à embrasser l'état de mariage : si vous vivez de la foi, vous aurez bien plus à cœur de contracter une union chrétienne que de réaliser ce que le monde nomme un établissement avantageux.

Vous êtes éprouvés par la maladie, l'infir-

mité : si vous vivez de la foi, vous accepterez avec soumission la privation de la santé et ferez tourner vos souffrances à votre bien spirituel.

La mort vous ravit une personne chère : si vous vivez de la foi, vous ne pleurerez et ne vous désolerez pas comme ceux qui n'ont point d'espérance, mais vous saurez vous incliner sous le main de Dieu qui vous afflige et, bien loin de murmurer, de vous plaindre, vous bénirez son saint nom et rendrez hommage à sa souveraine bonté.

Voyez, en somme, ce que vivre de la foi veut dire. La vie se compose de réfection, de récréation, d'action, de travail, de repos, de sommeil. Animer tout cela de la foi, de l'esprit de foi, c'est faire de sa vie une vie de foi.

Ah ! que votre vie, ainsi éclairée, dirigée, pénétrée par la foi, en sera belle, sainte, heureuse et féconde !

« La foi, dit Mgr de Ségur, c'est tout le chrétien. C'est la vigueur de la foi qui fait toute notre force spirituelle ; c'est elle qui enfante les saintes pensées et les dévouements religieux ; c'est elle qui porte et féconde la prière, le zèle de la gloire de Dieu

et du salut des âmes, l'amour de l'Église, l'énergie dans les combats de la vie et toute l'efflorescence des vertus catholiques. C'est la foi qui porte la sainteté. Cette mesure ne trompe point : à la taille d'un saint, vous pouvez mesurer les proportions de sa foi (1). »

Chers jeunes gens, ne refusez donc pas à votre vie d'être une vie de foi. C'est votre intérêt le plus réel et le plus sacré ; ce sera aussi votre gloire devant Dieu et même devant les hommes ; ce sera encore, pour la société, au sein de laquelle vous vivez, une prédication ou, tout au moins, une protestation, peut-être même un titre auprès de Dieu à la régénération de cette société incrédule et infidèle (2).

Le Seigneur se serait contenté jadis de trouver seulement dix justes dans Sodome pour épargner la ville prévaricatrice : comment n'aurait-il pas égard aujourd'hui à cette jeunesse croyante et vertueuse qui s'apprête

(1) Mgr de Ségur, *le Bon Combat de la foi*. I, p. 4.

(2) L'historien protestant Taine disait un jour à un prélat catholique : « Si l'Église (et, ajouterons-nous, avec l'Église les enfants dévoués de l'Église) par les miracles de leur zèle, n'arrivent pas à conquérir ces masses païennes pour en faire un peuple de croyants et de pratiquants, c'en est fait de la civilisation française. »

à remplacer la jeunesse voltairienne et rationaliste du dernier siècle et à relever les ruines accumulées par elles dans notre malheureuse et chère société !

L'apôtre saint Paul, écrivant aux chrétiens d'Éphèse, leur souhaitait de faire habiter par la foi Jésus-Christ dans leurs cœurs (1).

Tel est aussi, chers jeunes gens, le souhait que je forme pour vous, en vue de votre bonheur présent et futur. Par la foi vous attirerez Jésus-Christ en vos cœurs, ce qui veut dire que la foi produira en vous l'amour, et cet amour fera vivre et régner en vous Jésus-Christ. Régnant en vous, il dirigera votre vie, il en inspirera tous les actes et leur communiquera sa divine fécondité. Par vous il règnera dans d'autres cœurs et assujettira d'autres volontés à la sienne. Ainsi, grâce à la foi, à l'esprit de foi dont votre vie sera constamment imprégnée, vous serez les apôtres du règne social de Dieu (2) et de

(1) Hujus rei gratia flecto genua mea, ad Patrem Domini nostri Jesu Christi... ut det vobis... Christum habitare per fidem in cordibus vestris. (Ephes. III, 14, 17.)

(2) Un politicien tristement célèbre de nos jours, Clémenceau, dans un moment de sincérité qui l'honore, a fait à la Chambre la déclaration suivante : « Que tous les chrétiens

son Christ, des propagateurs de la foi, des missionnaires de l'Évangile dans le monde...

Et quand sonnera pour vous l'heure suprême, vous pourrez dire avec la même confiance que le grand apôtre ; « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course ; j'ai conservé la foi : et maintenant j'attends la couronne de justice qui m'est réservée et que le Seigneur, juste juge, me rendra ; couronne qu'il a promise non seulement à moi, mais encore à tous ceux qui aspirent à son suprême avènement (1). »

de nom soient des catholiques de fait, et il n'y aura plus de question sociale. »

(1) Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi, in reliquo reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus in illa die : non solum autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus. (II.Timoth., IV, 7, 8.)



TROISIÈME ENTRETIEN

VIE DE PIÉTÉ

Vitam agamus in omni pietate.
Vivons en toute piété.
(II Timoth. II, 2.)

Parmi les motifs qui ont déterminé le Fils de Dieu à venir sur la terre et à prendre notre nature, celui de nous faire renoncer à l'impiété et embrasser la piété nous est signalé par l'apôtre saint Paul : « La grâce de Dieu notre Sauveur, dit-il, a été manifestée à tous les hommes pour nous instruire, *afin que* reniant toute impiété, nous vivions... pieusement en ce siècle (1). »

Puisque, au dire de l'Apôtre, c'est pour nous donner la notion, le sens, le goût de

(1) Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus erudiens nos, ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie et juste et pie vivamus in hoc sæculo. (Tit. II, 11, 12.)

la piété, que la divine Sagesse s'est incarnée; puisque la piété, la vie de piété paraît être la première des choses qu'elle ait eu l'intention de nous apprendre; c'est aussi celle que vous devez avoir le plus à cœur vous-mêmes de pratiquer, chers jeunes gens, qui désirez conformer votre vie aux enseignements et aux exemples de Jésus-Christ.

Commencez par bien comprendre l'exacte signification, le sens pratique des mots *piété*, *esprit de piété*. Je vous dirai ensuite quels doivent être les *caractères* de votre piété et quels *avantages* la piété vous offre.

I

Parler de piété à des hommes du monde, c'est les faire sourire, car c'est leur parler d'une chose qu'assez généralement ils estiment convenir à d'autres qu'à eux. A leurs yeux, la piété n'est point de leur sexe; du moins, est-elle la part exclusive de certaines âmes privilégiées divinement appelées à mener la vie parfaite dans le cloître, peut-être même dans le monde. « J'ai la foi, disent-ils; au surplus, je remplis mes devoirs

de chrétien; cela me suffit, ne m'en demandez pas davantage. »

Et de fait, ces chrétiens font à Dieu une part dans leur vie, mais une part mesurée, rationnée, une part que je nommerai officielle. C'est ce qu'un écrivain moderne a appelé « aimer Dieu à heure fixe », en dehors de quoi « Dieu est relégué à sa place avec injonction de n'en point sortir » (1).

Chers jeunes gens, cette prétention, cette théorie serait-elle la vôtre?

L'idéal de la vie chrétienne s'arrèterait-il là pour vous?

Laissez-moi, dans ce cas, vous montrer ce que cette théorie a de faux, cette prétention d'injuste, cet idéal de dangereux.

Croyez-vous que Dieu soit votre Maître? — Sans doute, me répondez-vous, et voilà pourquoi nous lui obéissons, nous le respectons, nous le craignons...

Mais, dites-moi, Dieu n'est-il pas aussi votre Père, le père de tous les hommes? Et ne nous a-t-il pas manifesté l'étendue de sa

(1) Eug. de Margerie, *Lettres à un jeune homme sur la piété* (Lettre IIIe).

charité en faisant de nous ses enfants (1)? Et s'il a des droits comme Maître, n'en a-t-il pas comme Père? Et si, en votre qualité de serviteurs, vous avez des devoirs à lui rendre, n'en avez-vous point pareillement en votre qualité de fils? Parmi les hommes, en est-il un seul qui soit dispensé d'aimer Dieu, qui ait le droit de s'affranchir envers lui de ce devoir filial?

Or l'amour de Dieu se nomme piété, comme l'on désigne sous le même nom l'amour d'un enfant envers ses parents. Être pieux c'est donc aimer Dieu.

Le baptême, qui nous fait *enfants* de Dieu, nous met dans l'obligation de l'aimer comme un père, en même temps qu'il nous confère la grâce même de cet amour et nous rend capables de le pratiquer. « Vous n'avez point reçu, dit saint Paul, l'esprit de servitude qui inspire la crainte, mais l'esprit d'adoption des fils, dans lequel nous crions : Père! Père! (2) »

(1) Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus. (I Joa. III, 1.)

(2) Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore; sed accepistis spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus : Abba Pater. (Rom. VIII, 15.)

Tous les bienfaits reçus de Dieu depuis notre baptême n'ont fait qu'accroître l'obligation où nous sommes de l'aimer.

Plus nous avançons dans la vie, plus nous sommes redevables à Dieu (1). Plus, par conséquent, nous le devons aimer. Plus nous devons être pieux (2).

Ne dites donc pas : la piété n'est pas mon affaire. Je l'abandonne à d'autres. Elle est votre affaire comme elle est celle de tous les chrétiens, car c'est un devoir, pour vous comme pour eux, d'aimer Dieu.

Ne dites donc pas : la piété n'est pas faite pour les personnes du monde. Bossuet vous déclare, en termes formels, que « la piété est le tout de l'homme », et l'apôtre saint Paul vous répond : « Dieu s'est incarné, la Sagesse divine a parlé, pour vous instruire, vous enseigner à vivre pieusement *dans le siècle* », au sein même de ce monde où votre existence doit s'écouler.

(1) « Il y a au fond de tous les cœurs, dit saint Bernard, un sentiment naturel de justice qui crie à chacun des hommes qu'il doit aimer de tout son pouvoir Celui à qui il est redevable de tout. »

(2) Omnia nobis divinæ virtutis ad pietatem donata sunt (II Petr. I, 3.)

Je vous disais tout à l'heure que la piété ne fait qu'un avec l'amour de Dieu.

Dans son principe et dans son fond, elle n'est pas autre chose, en effet, qu'une disposition intérieure et affectueuse, qu'un sentiment filial qui fait désirer plaire à Dieu et craindre de lui déplaire.

Dans son exercice et sa manifestation elle est, comme l'a si bien dit un auteur spirituel de nos jours, « cet ensemble d'actions et d'habitudes qui sortent naturellement de cet amour et le traduisent en l'entretenant (1) ». En d'autres termes, elle est l'accomplissement envers Dieu, notre Père, de tous les devoirs qu'un bon fils doit remplir à l'égard de ses parents.

Lorsque je veux m'assurer que vous aimez vos parents, je m'enquiers si vous avez pour eux du respect, si vous leur êtes soumis, s'il n'y a, dans votre conduite et l'ensemble de vos procédés vis-à-vis d'eux, rien qui puisse leur être pénible, les attrister, les affliger; si vous êtes appliqués à satisfaire leurs légitimes désirs, à procurer leur bien, à les obliger par vos services, à les rendre heureux;

(1) Mgr Gay, *Sermons pour le Carême. De la piété chrétienne*, t. II, p. 259.

en un mot, si vous leur êtes dévoués. Et si le résultat de mon enquête est affirmatif, j'en conclus que vous êtes animés envers vos parents d'une véritable piété filiale.

Ainsi en est-il de vos rapports avec Dieu : si vous avez pour lui du respect, de la révérence, de la docilité, si vous mettez autant de soin à lui plaire qu'à ne point lui déplaire, vous aimez Dieu véritablement, vous l'aimez d'un amour dévoué, d'un amour filial; la piété est en vous; vous êtes des jeunes gens pieux.

Oh! soyez tels, devenez tels, chers jeunes gens, car la piété est la seule façon convenable de témoigner à Dieu, votre père, la reconnaissance de vos cœurs, pour les bienfaits que vous avez reçus de lui.

Comptez, si vous le pouvez, ces bienfaits dans l'ordre de la grâce; comptez, non seulement les bienfaits généraux, communs aux autres hommes, mais ses bienfaits particuliers, personnels, individuels.

Songez à ce que ces bienfaits lui ont coûté, à ce qu'ils lui coûtent encore présentement : offrande de tout lui-même, sacrifice permanent, humiliations sacramentelles. Oh! que

tout cela vous dit son amour et vous crie : Enfants, soyez reconnaissants envers votre Père. Aimez-le, entourez-le; cherchez à lui plaire, évitez de lui déplaire; faites-lui honneur, développez le riche patrimoine de grâces célestes qu'il vous a acquis au prix de tout son sang; faites fructifier les divines semences jetées à profusion dans la terre de vos âmes par sa main libérale.: c'est l'élémentaire devoir de la reconnaissance, c'est la mise en pratique de la piété filiale et de l'obligation fondamentale où tout chrétien se trouve « d'aimer le Seigneur son Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces (1) ».

Il y a loin, vous le voyez, de cette théorie divine à celle dont je vous parlais tout à l'heure, de cet amour de Dieu animant la vie tout entière à cette religion méthodique, calculée, mesurée, réduite aux seules pratiques obligatoires, à ces rapports officiels avec Dieu d'où l'amour, j'entends un amour de tendresse et de dévouement, est exclu.

Sous peine donc de méconnaître en Dieu

(1) Diliges Dominum Deum tuum, ex toto corde tuo, et ex tota anima tua. et ex tota fortitudine tua. (Deut. VI, 5.)

sa qualité de père et en vous celle de fils, c'est un devoir pour vous de pousser votre religion jusqu'à l'amour filial de Dieu, ce qui revient à dire jusqu'à la piété.

En somme, si l'on analyse l'idée de piété, on y découvre trois éléments essentiels : le respect, l'amour et le dévouement; le respect de Dieu jusqu'à *l'adoration* : l'amour de Dieu jusqu'à la *tendresse*, le dévouement à Dieu jusqu'au *sacrifice*.

C'est jusque là qu'il est possible d'aller; c'est jusque là qu'il faut vouloir aller si l'on veut vivre en plénitude de la vie de piété, si l'on veut faire de la piété le principe dirigeant des rapports avec Dieu.

Rester en deçà, volontairement, systématiquement, c'est borner l'idéal de la vie vraiment chrétienne; c'est ne vouloir pas satisfaire les justes exigences divines; c'est se priver du mérite incontestable et du profit réel, incalculable qu'il y a à servir le Seigneur « avec un cœur grand et une âme voulante » (1), pour employer une énergique expression de nos Livres sacrés.

(1) Deus... det vobis cor omnibus, ut colatis eum... corde magno et animo volenti. (II Machab. II, 3.)

Ce qui vient d'être dit vous a donné, chers jeunes gens, une notion suffisante de la piété, en tant qu'*esprit,* c'est-à-dire, en tant que disposition intérieure et habituelle inspirant et animant les actes de la vie, principalement ceux qui ont pour objet le culte de Dieu, son service.

Ces actes qui ne sont que l'exercice de l'esprit de piété et que, pour cette raison, on nomme *actes de piété*, soyez fidèles à les accomplir ; affectionnez-vous-y au point d'en faire les éléments actifs de votre vie chrétienne. Vous les connaissez trop pour qu'il soit nécessaire d'en faire une énumération détaillée; il suffira de vous en rappeler les principaux : Prières du matin et du soir, assistance au saint sacrifice, confession, communion, visite au Très Saint Sacrement, récitation du chapelet, lectures chrétiennes, méditation, examen. Tels sont, chers jeunes gens, les principaux actes de piété dont l'accomplissement fera de chacune de vos journées et de votre vie elle-même, des journées et une vie chrétiennes.

Heureux le jeune homme qui s'attache à ces saintes pratiques et y persévère, malgré tous les exemples et toutes les sollicitations

contraires. Un tel jeune homme trouvera là le secret de sa préservation morale et de sa persévérance chrétienne, l'aliment de toutes les nobles vertus qui font les grands caractères, l'élévation de la pensée et la force indomptable de la volonté, la générosité, le dévouement, le zèle entraînant qui font les apôtres et les héros du christianisme.

II

Quels doivent être les caractères de votre piété? Car s'il y a une piété vraie qu'il faut professer, il y a une piété fausse qu'il faut éviter. L'une et l'autre ont leurs caractères; à ces caractères on les peut reconnaître.

Avant tout, que votre piété soit *sincère,* c'est-à-dire, d'après le sens étymologique, exempte de tout alliage. Pas d'hypocrisie, pas de feinte, pas de ces vertus frelatées et d'apparence, se bornant à des actes extérieurs, à des pratiques multiples, démenties par des sentiments intérieurs tout différents. Ce n'est là, vous le comprenez sans peine, qu'une contre-façon de la piété (1). Prétendre

(1) Habentes speciem pietatis, virtutem ejus abnegantes (II Tim. III, 5.)

être pieux de la sorte serait vouloir ressembler aux Scribes et aux Pharisiens de l'Évangile, si sévèrement condamnés par Jésus Christ et qualifiés par lui de « sépulcres blanchis dont le dehors présente une belle apparence, mais dont le dedans recèle la mort et la corruption (1) ».

« Que je vois dans le monde, de ces vies mêlées! s'écriait Bossuet; on fait profession de piété et on aime encore les pompes de ce monde; on est des œuvres de charité, et on abandonne son cœur à l'ambition. Le christianisme n'est en nos cœurs qu'à demi : nous cousons à cette pourpre royale un vieux lambeau de mondanité. »

De grâce, chers jeunes gens, ayez une piété toute française. Vous savez que *français* vient de *franc,* et que la franchise, la droiture, la loyauté, la sincérité sont des apanages de notre nationalité et font partie du patrimoine moral que nous ont légué nos pères.

Soyez donc ce que vous devez être, et

(1) Væ vobis, Scribæ et Pharisæi, hypocritæ, quia similes estis sepulchris dealbatis, quæ a foris parent hominibus speciosa, intus vero plena sunt ossibus mortuorum et omni spurcitia. (Matth. XXIII, 27.)

montrez-vous tels que vous êtes, à l'exemple du brave maréchal de Montluc, qui disait : « J'ai toujours porté sur mon front ce que j'ai dans mon cœur (1). »

Chers jeunes gens, recueillez avec soin cette parole et comprenez bien ce qu'elle signifie.

Que votre piété extérieure soit la fidèle traduction de votre piété intérieure, et souvenez-vous que si les hommes peuvent se laisser prendre aux apparences, Dieu regarde au fond du cœur et n'accepte que ce qui est vrai et sincère (2).

Que votre piété soit *solide* et *stable*, plongeant ses racines et puisant sa sève dans un véritable amour filial envers Dieu ; ne se bornant pas à des formules de prières récitées du bout des lèvres, véritable corps sans âme ; ne se nourrissant pas d'impressions, de sentiments, choses essentiellement fugitives, mais s'alimentant aux sources mêmes de la vérité, de l'amour, de la vie, qui sont

(1) Le Cardinal de Cheverus disait souvent ces paroles : « Je tâche d'être ce que je dois paraître. »

(2) Homo enim videt ea quæ parent. Dominus autem intuetur cor. (I Reg. XVI, 6.)

les exemples de Jésus-Christ, les maximes de l'Évangile et, par dessus tout, les sacrements.

C'est là, ne l'oubliez jamais, que réside la force, là, par conséquent, qu'il la faut venir puiser. Si vous ne deviez compter que sur la virilité de votre caractère, sur la ferveur de vos résolutions et sur vos efforts personnels, il y aurait tout lieu de craindre qu'au bout d'un certain temps, vous ne vous relâchiez et ne perdiez quelque chose, beaucoup même de cet amour tendre et filial qui vous anime envers Dieu. Mais avec la Pénitence et l'Eucharistie, avec la confession et la communion fréquentes, je ne crains rien pour votre piété; elle sera ce qu'elle doit être; une piété solide et persévérante.

Que votre piété soit *humble,* pure dans ses motifs et ses intentions, excluant toute ostentation, toute vanité, tout désir d'être admiré ou estimé, toute ambition et esprit de domination.

L'une des causes principales et les plus ordinaires de la stérilité des efforts que l'on tente dans le sens du bien, consiste en ce qu'on se recherche trop soi-même dans l'ac-

complissement même du bien, qu'on aspire trop à la notoriété, qu'on se préoccupe trop de se mettre en évidence. Piété vaine et tapageuse que celle-là; piété odieuse non seulement aux yeux de Dieu (1), mais même aux yeux des hommes. Jeunes gens, soyez humbles, si vous voulez être vraiment pieux et n'oubliez jamais cette parole d'or d'un Père de l'Église qui revenait fréquemment sur les lèvres du vénérable curé d'Ars : « Le bien ne fait pas de bruit, le bruit ne fait pas de bien. »

Que votre piété soit *aimable* et *attrayante,* pleine de bénignité et de douceur, de condescendance et de charité. Qu'elle soit une prédication en faveur de la religion que vous professez, la rendant recommandable et exerçant autour de soi une influence agréable et salutaire, une de ces influences que l'on subit sans même essayer de s'en défendre et qui s'impose par la force irrésistible de son attrait.

Montalembert a écrit de Donoso Cortès : « Dieu avait été prodigue envers lui, il lui

(1) Odibilis coram Deo et hominibus superbia. (Eccle. x, 7.)

avait conféré le don d'aimer et de se faire aimer. Ce sage, ce pénitent, ce fervent chrétien portait en lui le bonheur et le répandait au dehors à grands flots... C'était un homme *charmant*. Jamais personne n'a rendu la religion plus aimable et n'a donné plus d'attrait à la vertu chrétienne. »

Plaise à Dieu, chers amis, qu'on en puisse dire autant de vous. Ne me parlez pas d'une piété mélancolique et sombre, raide et austère, associée à la bizarrerie de caractère et d'humeur, à la susceptibilité, à la médisance (1). Ce n'est point là de la piété; tout au plus est-ce une piété illusoire, inintelligente, et qui est loin de répondre à l'idéal de la véritable piété.

Enfin que votre piété soit *généreuse* et *virile*, ne reculant pas devant les efforts, les sacrifices, les actes vertueux réclamés par vos rapports soit avec Dieu, soit avec le prochain; sachant accepter de bon cœur ce qui gêne et ce qui coûte, ne calculant pas, ne lésinant pas, mais faisant toujours large me-

(1) « Il faut, a dit Joubert, être religieux avec naïveté, abandon et bonhomie et non pas automatiquement, gravement mathématiquement. »

sure et, quoi qu'il en coûte, se portant toujours en avant.

Sincérité et franchise; solidité et stabilité, humilité et modestie, affabilité et condescendance, énergie et générosité : tels sont donc les principaux caractères de la piété chrétienne. Puisse votre piété, chers jeunes gens, présenter toujours ces caractères; vous la rendrez, de ce chef, agréable à Dieu et recommandable aux yeux des hommes.

III

Faut-il maintenant, pour vous déterminer à embrasser et pratiquer la piété chrétienne, vous en énumérer les avantages?

L'apôtre saint Paul les résume en trois mots. Après avoir exhorté son disciple Timothée à s'exercer à la piété : « *exerce teipsum ad pietatem* », il ajoute que la piété est utile à tout : « *Pietas autem ad omnia utilis est.* »

Utile à tout : non seulement à repousser le mal, mais surtout aussi à faire le bien, à s'y maintenir et à y réaliser des progrès. Utile à

tout, et utile partout; à toutes les époques de la vie, dans tous les milieux et en toutes les circonstances.

La piété vous sera utile dans la famille, où elle vous fera donner le bon exemple et pratiquer envers vos parents tous les devoirs de la piété filiale.

Elle vous sera utile dans le monde, où elle vous fera éviter les innombrables sottises, les imprudences fatales, les fautes graves et honteuses, qui ont leur source dans l'orgueil, la vanité, la légèreté, l'entraînement, l'amour du plaisir, la sensualité, le respect-humain; où elle vous fera paraître avec honneur et grâce et exercer autour de vous une influence, qui pour n'être pas toujours évidente, n'en sera pas moins réelle.

La piété vous sera utile dans l'état de mariage, si Dieu vous y appelle, pour accomplir fidèlement, consciencieusement vos devoirs d'époux et de pères, y apportant la vigilance, la sollicitude, l'amour, le dévouement, la patience, l'esprit d'abnégation nécessaires pour donner une éducation sérieuse, virile et chrétienne à vos enfants, veiller sur eux et écarter d'eux tout ce qui pourrait nuire à leurs âmes.

Enfin la piété vous sera utile dans les épreuves, les revers, les pertes et les deuils, les abandons et les trahisons, toutes choses auxquelles il faut s'attendre, la vie présente étant féconde en événements pénibles et en déceptions douloureuses (1). Ah! c'est surtout alors, chers jeunes gens, que la piété vous sera utile, qu'elle sera votre force, l'inébranlable soutien de votre confiance et de votre persévérance; c'est elle qui vous fera accepter les épreuves, embrasser les croix, bénir la main de Dieu, et trouver bons ses coups; elle qui sèchera vos larmes ou en adoucira l'amertume; elle enfin qui vous soutiendra sous le poids des peines les plus lourdes et des fardeaux les plus écrasants.

Vous voyez bien que l'Apôtre avait raison de dire : *Pietas ad omnia utilis est, la piété est utile à tout*.

Le même Apôtre complète sa pensée, et, voulant faire comprendre l'universalité des

(1) « La félicité du monde, a dit Bossuet, est composée de tant de pièces, qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque, et la douleur a trop d'empire dans la vie humaine pour nous laisser jouir longtemps de quelque repos. »

avantages offerts par la piété chrétienne, il ajoute : *elle a les promesses de la vie présente et de la vie future.*

Qu'est-ce à dire et quelles peuvent bien être d'abord ces promesses de la vie présente. *Promissionem habens vitæ quœ nunc est?*

Que peut nous promettre et nous donner cette vie? Tout ce que notre être désire et réclame : la paix, le repos de l'esprit, la joie du cœur, le bonheur, en un mot. Certes, nul n'ignore que le bonheur n'est pas un bien qu'il soit donné à l'homme d'atteindre ici-bas. Mais s'il ne peut en obtenir la plénitude, du moins peut-il en obtenir l'avant-goût et y participer, dès cette vie? C'est précisément à cette question que répond l'Apôtre en disant que la piété « a les promesses de la vie présente ».

Cela revient à dire qu'elle promet à qui vit d'elle tout ce que le cœur de l'homme peut légitimement désirer ici-bas : la paix du cœur, venant du témoignage d'une bonne conscience, le repos de l'esprit, la sérénité au milieu des épreuves, le bonheur même, dans une certaine mesure, sinon celui qui provient des richesses et des jouissances terrestres (si tant est qu'elles procurent le

bonheur), du moins celui qui résulte de l'abondance des grâces divines, les seules richesses véritables, les seules capables de procurer un bonheur certain, des jouissances réelles et durables.

« La Piété a les promesses de la vie présente. » Cela veut dire encore qu'elle procure et sauvegarde, entretient et développe la vie en ceux qui s'inspirent d'elle. Vous entendez qu'il s'agit ici de la vie de la grâce (1), participation à la vie même de Dieu, celle que nous recevons au baptême, qui fait de nous des enfants de Dieu, et nous aide à devenir des saints et des élus; de cette vie de la grâce qui est à notre être surnaturel ce qu'est la vie physique à notre être naturel, la condition et le principe de son activité.

Or voyez, chers jeunes gens, ce qu'il adviendra si vous êtes pieux.

Étant alimentée par la piété, par *l'esprit*

(1) Encore que ce soient des avantages temporels de moindre importance, ne peut-on pas dire que c'est la piété qui garde la santé, qui contribue à l'entretien et au développement des forces physiques, qui sert à ménager et, par suite, à augmenter la fortune, qui est un gage de prospérité matérielle et de bonheur, même au sens naturel du mot? « Soyons pieux tant que nous le pourrons, écrivait Hervé-Bazin sur son cahier intime; aimons Dieu d'un amour sans bornes et, plus nous l'aimerons, plus nous serons heureux. »

et les *actes* de piété, cette vie de la grâce, dont la piété contient les promesses, sera en vous pleine, abondante, exubérante.

Elle se manifestera au dehors par des œuvres saintes et agréables à Dieu, sanctifiantes pour le prochain. Voilà pour le temps : *promissionem habens vitæ quæ nunc est.* Que devez-vous en attendre pour l'éternité ? Votre vie présente, fécondée par la piété, recevra l'abondance des bénédictions promises par Dieu à quiconque lui est fidèle ; sous l'influence de la piété qui vous fera progresser dans le bien et vous affermira dans la pratique des vertus, vous deviendrez dignes des promesses de la vie future : *Promissionem habens vitæ futuræ,* c'est-à-dire d'être éternellement unis à Dieu, de le contempler, de le posséder à jamais et de participer à son infinie béatitude.

Dieu lui-même nous a fait cette promesse. Il s'est engagé par serment à la réaliser. Et vous savez ce que valent les promesses de Dieu ; vous savez que ses serments sont irrévocables. « Je serai moi-même, dit-il, ta récompense trop grande (1), » c'est-à-dire

(1) Ego merces tua magna nimis. (Gen. xv, 1.)

hors de toute proportion avec ton mérite. Et l'Apôtre, en son nom, nous assure que si nous servons ici-bas Dieu « comme des fils, nous serons traités là-haut par lui comme des héritiers, » et mis en possession de son éternel royaume (1).

Telle est l'efficace de la piété, tels sont ses avantages pour le temps et pour l'éternité. Qui s'y exerce et s'y applique se rend capable de la vie chrétienne, de toutes les vertus, de toutes les œuvres qu'elle comporte, et se rend digne de la vie céleste, ou, en d'autres termes, par elle il assure son salut.

Dès lors que la piété vous fait de telles promesses et vous assure de tels biens, ne voudrez-vous pas, jeunes chrétiens, consacrer tous vos soins à l'acquérir, à vous y exercer, à vous y maintenir, à en vivre, en un mot? Et ne formulerez-vous pas cette volonté dans les paroles de l'Apôtre : « *Vitam agamus in omni pietate?*

Chers jeunes gens, ne vous contentez pas

(1) Si autem filii, et hæredes : hæredes quidem Dei. (Rom. VIII, 7.)

de vivre en serviteurs de Dieu, lui obéissant par intérêt, ou par crainte, accomplissant le strict nécessaire et ne dépassant pas la limite du devoir rigoureux. Vivez en fils aimants et dévoués, et pour cela soyez pieux. Montrez au monde impie, au milieu duquel vous vivez, ce que peut la piété et de quoi elle rend capables ceux qui s'adonnent à elle. Soyez une démonstration vivante et permanente des avantages de la piété et de la fécondité de son influence tant sociale qu'individuelle.

De grâce, mes chers amis, ne soyez pas de vulgaires chrétiens, n'ayant du christianisme que quelques croyances mal assises et flottantes comme les opinions ; que quelques pratiques isolées, routinières, systématiques : cela ne saurait vous suffire pour vous préserver de l'entraînement universel, vous empêcher de sombrer sur la mer orageuse du monde (1) et pour vous garder fidèles au Dieu

(1) Dans le milieu social où sont jetés les hommes de vingt ans, tous devraient succomber. C'est merveille qu'il en échappe quelques-uns, de plus en plus nombreux Dieu merci ! et s'il s'en échappe, n'hésitons pas à le dire, c'est grâce à la piété. (Hervé Bazin, *le Jeune Homme chrétien. La piété.*)

que vos mères chrétiennes vous ont appris à connaître et à aimer.

Visez plus haut, allez plus loin, jusqu'à désirer de plaire en toutes choses à ce Dieu éternellement digne d'amour; jusqu'à concevoir pour lui un amour tendre, filial, confiant, généreux et constant, jusqu'à prouver enfin à votre divin Sauveur que vous avez compris et mis en pratique la leçon qu'il est venu donner aux hommes « de vivre dans le monde d'une vie de piété », et le précepte qu'il est venu rappeler à tous « d'aimer Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme et de toutes leurs forces ».



QUATRIÈME ENTRETIEN

VIE DE LABEUR

Labora!
Travaillez! (II Timoth. II, 3.

Ce que j'ai dit dans les précédents entretiens vous a déjà donné, chers jeunes gens, une idée exacte de la vie chrétienne. A la rigueur, il suffirait de vous avoir indiqué quelle doit être une vie *sérieuse*, une vie de *foi* et une vie de *piété* pour que, de vous-mêmes, vous complétiez ces données générales.

Toutefois, puisque j'ai entrepris de vous énumérer les divers éléments dont se compose la vie chrétienne, que vous devez et voulez mener dans le monde, je continuerai de vous les faire étudier, afin que, connaissant mieux l'idéal de cette vie, vous fassiez tous vos efforts pour le réaliser.

Je viens, dans cet entretien, vous dire que

votre vie doit être une vie laborieuse ou, comme je l'ai énoncé plus haut, une *vie de labeur*.

J'entends par là que vous devez accepter, embrasser et aimer la loi du travail, et vous y montrer constamment fidèles.

Afin de vous y engager, je vous dirai quels motifs vous sollicitent d'aimer et de pratiquer cette loi et de quelle façon vous le devez faire.

I

Il faut travailler ! C'est une loi, la loi même qui préside à toute notre vie, et sous l'influence de laquelle tout, autour de nous, constamment nous ramène, une loi qui n'a point l'homme, mais Dieu lui-même pour auteur.

C'est une loi, dont naît une obligation qui nous lie et à laquelle il est de toute justice de s'astreindre; une loi qui découle, avant tout, des conditions naturelles et originelles dans lesquelles Dieu a créé l'homme, des facultés dont il l'a pourvu physiquement et moralement.

Vous savez ce qui est dit au second chapitre du livre de la Genèse : « Dieu plaça l'homme, après l'avoir créé, dans un paradis de délices, afin qu'il le cultivât (1). »

Chose étrange! voici, d'une part, qu'un paradis de délices est le séjour ordinaire donné par Dieu à l'homme; et voilà, d'autre part, que le travail devient pour l'homme innocent la loi souveraine et l'une des fins de son existence.

Il est vrai que ce travail ne devait être pour l'homme, roi de la création, que le libre et noble exercice de ses facultés naturelles. Quoi qu'il en soit, la loi en a été posée, à l'origine même des choses, et « comme l'oiseau est né pour voler, ainsi l'homme est né pour travailler (2). »

Mais l'homme a péché, et, dès ce moment, la loi du travail est devenue pour lui une *loi pénale;* le travail n'a plus été qu'un pénible et humiliant effort; une lutte acharnée et souvent impuissante contre les éléments de la création sur laquelle il n'a plus eu, depuis

(1) Posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur. (Genes. II, 15.)

(2) Homo nascitur ad laborem, et avis ad volatum (Job V, 7.)

sa chute, qu'une royauté relative. « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » (1), a dit à l'homme prévaricateur le Seigneur justement irrité. Et depuis, la terrible sentence s'est exécutée à la lettre, et le travail a été, est et sera toujours pour l'homme un châtiment.

Ce châtiment, cette loi pénale du travail, il les faut subir comme un devoir de justice, une expiation légitime. Créatures jadis révoltées, nous devons à notre créateur une soumission universelle et satisfactoire. C'est donc pour nous un devoir de nous plier aux justes exigences de la loi du travail que nous impose notre Dieu.

Mais nous ne sommes pas seulement des créatures de Dieu, nous sommes aussi des chrétiens, c'est-à-dire des enfants de Dieu, des disciples et des frères du Christ. A ce titre, nous lui devons l'imitation. Or, au Christ, par le seul fait qu'il s'est constitué notre frère et qu'il a voulu prendre toutes nos misères, oui, toutes jusqu'à l'apparence même du péché, au Christ, dis-je, a été imposée la loi pénitentielle du travail. Quelque humiliante qu'elle fût pour lui, il a fait plus

(1) In sudore vultus tui vesceris pane. (Genes. III, 19.)

et mieux que la subir, il s'y est soumis de bon cœur, il l'a acceptée et embrassée avec amour, et c'est avec bonheur qu'il s'est rendu ce témoignage : « Dès mon enfance, j'ai assujetti mon corps à un pénible labeur (1). »

Frères et imitateurs de Jésus-Christ, c'est ce modèle qu'il nous faut reproduire. A son exemple et pour lui être de tous points conformes, nous devons aimer le travail et nous estimer heureux de faire ce qu'a fait notre divin modèle.

Au surplus, chers jeunes gens, pourriez-vous vous en plaindre? oseriez-vous trouver trop pénible votre travail de chaque jour? Comparez-le, je vous prie, à celui de tant d'autres jeunes gens de votre âge, nés dans une condition inférieure à la vôtre ou moins favorisés que vous par la divine Providence.

Vous êtes, pour la plupart, employés de commerce ou occupant un poste plus élevé dans des administrations. Certes, je veux bien vous accorder que cette vie de travail sédentaire, dans une atmosphère lourde et viciée, cette constante application de votre esprit, cette nécessité de satisfaire, du ma-

(1) In laboribus fui a juventute mea. (Ps. LXXXVII, 16.)

tin au soir, aux exigences de patrons difficiles ou de clients capricieux et ennuyeux, est pour vous une source de fatigue et un pénible assujettissement.

Mais songez donc à ces innombrables jeunes gens, ouvriers dans les manufactures, les ateliers, les usines, ou employés à des travaux bien autrement pénibles et parfois abjects, qui sont levés avant le jour, et rentrent chez eux exténués, le soir, ne rapportant de leur rude labeur qu'un maigre salaire ; ne trouvant dans leur intérieur qu'une nourriture commune et parfois insuffisante, qu'un lit bien dur sous le toit, dans une mansarde sans feu.....

Ah ! qu'il vous siérait mal, jeunes gens, de vous plaindre, alors que d'autres, plus malheureux, ne se plaignent point ! Humainement parlant, votre part est meilleure, et pour être condamnés, tout aussi bien qu'eux, au travail, vous ne gagnez pas, autant qu'eux, votre pain à la sueur de vos fronts.

Il faut travailler ! Car cette loi du travail, imposée par Dieu et fidèlement acceptée par votre divin modèle Jésus-Christ, est tout à votre avantage.

Vous n'ignorez point, chers amis, combien l'oisiveté engendre de maux, à quels honteux excès elle entraîne ses victimes. Au surplus, l'Esprit-Saint nous apprend « qu'elle enseigne beaucoup de malice (1) ». L'expérience journalière, l'histoire de tous les siècles sont là pour démontrer la vérité de cet oracle divin.

Le travail, au contraire, est une sauvegarde puissante (2). Par son étymologie latine, il signifie *entrave*, et, de fait, il est une entrave réelle au mal envahissant, aux passions indomptées; il est une sorte de *serre-frein* aux mauvais instincts qui sont en nous et qui nous emporteraient s'ils ne rencontraient des obstacles, ou n'étaient réprimés par une force contraire plus puissante. Cela est vrai du travail accompli sans vues ni fin surnaturelles. A combien plus forte raison, est-ce vrai du travail chrétien, accompli pour Dieu. Grâce à lui, beaucoup de tentations

(1) Multam enim malitiam docuit otiositas. (Eccl. xxxiii. 29).

(2) Le travail et les bonnes occupations sont une source de sûreté pour la plupart des entrées de notre conscience. Dès lors qu'un jeune homme se relâche du côté du travail, *Satan se frotte les mains*; il sait par expérience que la tentation sera facile, la résistance nulle et la victoire prompte et certaine. (Mgr de Ségur, *Conseils pratiques sur les tentations*, VI, p. 26.)

sont évitées, beaucoup de dangers conjurés, beaucoup de regrets épargnés. Aussi saint Jérôme, écrivant jadis à Népotien, lui recommandait-il de s'occuper sans cesse. « Que le diable, disait-il, ne vous trouve jamais désœuvré (1). »

Dès lors que le travail possède en soi une vertu préservatrice du mal, vertu qu'il tire de sa fin même qui est Dieu, l'accomplissement de la volonté de Dieu, et, par suite, le service et la glorification de Dieu, c'est pour vous, chers jeunes gens, un devoir d'aimer le travail et de vous en faire un bouclier contre les traits du démon et un frein contre l'emportement des passions.

Il faut travailler! votre dignité d'homme vous en fait une loi. Par votre nature et votre condition d'êtres intelligents et voulants, vous êtes actifs et votre activité demande à s'exercer, soit dans un labeur matériel, soit dans un travail intellectuel. Négliger l'un ou l'autre, vous y soustraire pour embrasser l'oisiveté serait vous abaisser, déchoir, vous ravaler, je ne dirai pas au niveau, mais au-

(1) Nunquam diabolus te inveniat nisi occupatum.

dessous de l'animal sans raison ; car, n'obéissant qu'à l'instinct aveugle de sa conservation, qu'à l'immuable loi qui préside à son existence, il travaille pour se construire un nid, ou se creuser un terrier, et se donne du mal pour trouver sa proie ou chercher sa nourriture.

Il faut travailler ! car non seulement, par le travail consciencieusement accompli, vous faites de votre vie un digne et noble usage, mais de plus vous prenez rang parmi ceux qui ont à cœur de contribuer à l'ordre moral, de concourir à l'utilité générale, à la prospérité publique, et, par une conséquence nécessaire, au bien social, lequel dépend en grande partie de l'application régulière de toutes les forces individuelles.

Il faut donc travailler, puisque Dieu le veut et nous en a fait une loi ; puisque Jésus-Christ, en travaillant toute sa vie, nous en a donné l'exemple ; puisque c'est votre avantage temporel et spirituel, le maintien de votre dignité humaine et le moyen ou, tout au moins, un moyen de servir la société en général, et votre patrie en particulier. Pesez ces divers motifs, prenez la peine

de les approfondir, et ils vous paraîtront plus que suffisants pour que vous fassiez du travail l'inflexible loi de votre vie.

II

Si maintenant vous me demandez de quelle façon vous devez travailler, d'un mot je répondrai à votre question : *en chrétiens*.

Et la réponse doit suffire, dès lors que ceux à qui je m'adresse sont des chrétiens et ont à cœur de réaliser l'idéal d'une vie entièrement chrétienne.

Parmi cette innombrable multitude humaine qui s'agite sur la surface du globe, combien, hélas! travaillent avec acharnement et s'épuisent dans l'accomplissement d'une tâche ardue sans y goûter aucune joie ni en retirer aucun mérite! Combien, en travaillant, sont inclinés vers la terre et ne regardent jamais le ciel! Combien sont exclusivement préoccupés des choses du temps et n'ont aucun souci des choses de l'éternité! « L'homme, a-t-on écrit, consume sa vie dans de vains projets; il espère, il travaille, il s'agite pour le lendemain jusqu'à ce qu'il ne reste enfin plus de lendemain pour lui. »

Pour vous, chers jeunes gens, vous avez souci du vrai lendemain, je veux dire du jour qui inaugurera, selon notre manière humaine de parler, la vie éternelle. Vous tenez à n'avoir pas travaillé vainement ici-bas. Vous avez à cœur de vous présenter devant le souverain Remunérateur portant dans vos mains des gerbes abondantes. Et, en attendant l'heure de la moisson, vous voulez goûter les joies réconfortantes du travail qui la prépare et posséder la force qui vous permettra, comme aux ouvriers dont parle l'Évangile, de porter sans défaillance le poids de la chaleur et du jour.

Que votre travail, soit donc un travail chrétien. Pour cela, animez-le de *l'esprit de foi* et sanctifiez-le par la *prière*.

L'esprit de foi vous fera voir dans le travail une obligation sacrée qui vous lie à l'égard de Dieu. Du moment que Dieu nous l'impose, c'est faire sa volonté; c'est, par conséquent, l'honorer, lui plaire, l'aimer que de travailler.

Travaillez donc en vue de Dieu, pour remplir envers lui un devoir de justice et un devoir d'expiation. Travaillez sous son regard, vous encourageant par le souvenir, le

sentiment de sa présence. Travaillez pour vous sanctifier, et dans cette vue, offrez à Dieu votre travail, acceptez-en volontiers, pour son amour, les fatigues et les ennuis. Renouvelez fréquemment, au cours de la journée, l'offrande de tout ce qui pourrait s'y rencontrer de pénible et, par suite, de méritoire.

Priez avant votre travail, pour attirez sur lui les bénédictions de Dieu; priez en l'accomplissant, pour obtenir la grâce de le bien faire; priez après, pour demander pardon à Dieu de toutes vos négligences, pertes de temps et de mérites.

Et si la prière ne s'exprime pas en formules sur vos lèvres, que votre cœur prie, que votre esprit s'élève à Dieu, que votre volonté donne sa vraie direction à votre travail et sollicite la grâce nécessaire.

C'est ainsi, chers jeunes gens, que vous accomplirez cette grande et sainte obligation du travail. Fait dans cet esprit, ce travail tournera tout à votre profit surnaturel et à celui des âmes, sans parler de la gloire qu'il donnera à Dieu.

Jusqu'ici je n'ai parlé que du travail pro-

fessionnel où l'esprit, la culture intellectuelle n'ont qu'une part secondaire et indirecte. Devez-vous sacrifier au travail matériel et plus ou moins routinier de chaque jour le travail de l'intelligence ? Non, cela ne convient, jeunes gens, ni à votre condition, ni à votre âge. Vous avez reçu, pour la plupart, une instruction primaire solide et, sinon complète, tout au moins suffisante pour vous classer parmi les gens doués d'un certain savoir ; cette instruction, vous devez avoir à cœur de la compléter, de l'enrichir et de la consolider par des connaissances nouvelles ; au surplus, vous devez l'entretenir et la conserver par un travail de culture intellectuelle en rapport avec votre condition, le milieu où vous vivez, l'influence que vous avez à exercer, les relations que vous avez à entretenir.

De grâce, ne soyez pas de ces esprits indolents, paresseux, terre à terre, que ne sollicite aucun désir d'apprendre et qui prétendent en savoir assez. Élargissez le cercle de vos connaissances ; ajoutez chaque jour quelque chose au trésor de votre savoir. N'oubliez pas que tout en vous doit produire et que, parmi vos facultés, l'intelligence est

celle qui doit avoir sur les autres l'avantage d'une plus grande activité.

Avant tout, appliquez-vous à mieux connaître les vérités religieuses, à vous instruire plus à fond sur le christianisme, à saisir avec plus de précision la merveilleuse ordonnance des choses de la foi, les convenances des mystères, leurs rapports harmonieux avec la raison, à vous rendre capables de défendre, au besoin, la religion que vous professez, de répondre victorieusement à ceux qui l'attaquent, de montrer l'inanité de leurs arguments et la perfidie de leurs sophismes.

Étudiez avec un soin spécial le livre des Évangiles, de façon à connaître à fond l'histoire de notre divin Rédempteur. N'est-ce pas là pour un chrétien, disciple et frère de Jésus-Christ, un devoir élémentaire, et ne serait-ce pas une honte que, connaissant dans les moindres détails l'histoire d'Alexandre le Grand, de Napoléon et d'autres grands hommes, anciens ou modernes, on ignorât celle de Jésus-Christ?

Donnez aussi à votre esprit un aliment

tout à la fois agréable et profitable, en consacrant chaque jour un certain temps à des lectures intéressantes et sérieuses.

Je dis *intéressantes* et *sérieuses*. Ne séparez pas ces deux choses, et ne sacrifiez jamais, je vous prie, à une vaine et dangereuse curiosité de l'esprit, à une distraction frivole, à un plaisir coupable, l'intégrité de votre foi ou de vos mœurs.

Cela revient à dire : Ne lisez pas tout livre, car tout livre n'est pas à lire. Faites un choix judicieux et éclairé d'ouvrages n'offrant aucun danger à l'esprit et au cœur.

Gardez-vous de la fascination, souvent inconsciente, exercée par certains noms d'auteurs tels que Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, dont les œuvres sont, pour ainsi dire, classiques, et par d'autres, plus modernes, qu'il n'est point nécessaire de citer. Quelle que soit la valeur littéraire de ces œuvres, quelque popularité qu'elles aient acquise dans le monde intellectuel, elles n'en sont pas moins pernicieuses, attentatoires à la foi catholique, et les doctrines rationalistes, matérialistes et impies qu'elles recèlent, habilement dissimulées sous une

forme agréable et en apparence inoffensive, sont un poison qu'il faut savoir repousser sans examen (1). Combien plus le devez-vous faire à l'endroit des livres où Dieu est ouvertement blasphémé, la religion méprisée, attaquée, où les saintes pratiques du christianisme sont tournées en ridicule. Imitez en cela l'exemple de la pieuse reine de France, Marie Leckzinska, femme de Louis XV, laquelle disait : « Je me ferais un crime de lire un livre qui outragerait mon père, et à plus forte raison celui que je saurais injurieux à mon Dieu. »

Soyez aussi très circonspects à l'endroit des romans : le plus grand nombre en est immoral ou propre à jeter l'imagination dans des rêveries dangereuses, à exciter dans le cœur des désirs troublants, à donner à la vie un caractère romanesque et frivole. Laissez-moi vous prévenir, à ce propos, que le roman exerce sur l'esprit du

(1) Il ne sera pas sans intérêt de reproduire ici l'aveu suivant tombé de la plume de Rousseau lui-même : « Je ne regarde aucun de mes livres sans frémir ; au lieu d'instruire, je corromps ; au lieu de nourrir, j'empoisonne ; mais la passion m'égare et, avec tous mes beaux discours, *je ne suis qu'un scélérat* ».

jeune homme une fascination irrésistible et que, une fois qu'on y a goûté, on y veut goûter encore. Mieux vaut donc ne point s'exposer au danger de toucher à ce fruit défendu (1).

Ce que je dis des romans, je le dis pareillement des journaux. Parmi ceux qui ne sont pas formellement irréligieux ou immoraux (2), il en est peu dont un jeune homme puisse faire sa lecture habituelle. Pour bien des motifs, mais surtout dans l'intérêt de votre âme, préférez-leur toujours la lecture des journaux catholiques (3). Votre esprit y

(1) Jules Janin parlant des romans contemporains, écrivait à un jeune homme les lignes suivantes : « Quels livres! Si vous saviez quels abominables corrupteurs du bon goût, des bonnes mœurs, de la civilisation, de la belle langue française! *Ne lisez ni moi ni les autres.* Ne lisez pas un livre de ce siècle : je n'en connais pas deux qui méritent les regards honnêtes d'un brave jeune homme qui a conservé la piété, la pudeur, les chastes enivrements de ses dix-huit ans. »

(2) Les journaux, feuilles et publications périodiques dont le dessein arrêté est de combattre la religion ou les bonnes mœurs, doivent être considérés comme prohibés non seulement par le droit naturel, mais aussi par le droit ecclésiastique. (Constitut. Apost., sur la prohibition et la censure des Livres.)

(3) Parmi ces journaux, nous recommandons tout spécialement le journal si populaire et si plein de l'esprit chrétien et catholique : *la Croix.*

trouvera au moins autant à gagner au point de vue littéraire, que dans ces feuilles mondaines à style décadent qui faussent le goût et dépriment les facultés intellectuelles.

Que votre préoccupation dominante, je dirai plus, votre grand art, soit de transformer vos lectures en étude et, par elles, par le travail de réflexion personnelle qu'elles vous donnent occasion de faire, de préciser ou compléter vos connaissances sur les questions sociales et économiques qui, à l'heure actuelle, s'imposent à l'attention de tous les esprits sérieux. « Ce que vous avez appris à l'école des Frères, comme ce qui s'apprend dans les collèges plus élevés, au point de vue classique, tout cela s'oublie vite ; ce n'est qu'une préparation aux études ultérieures que l'on fait soi-même. C'est à votre âge, quand on a déjà une certaine maturité, quand l'esprit est habitué à comparer, à juger, c'est alors qu'on peut faire des études, non pas uniquement en lisant des livres ou en suivant des cours, mais par une voie plus large, par l'observation personnelle, en réfléchissant par soi-même au lieu de recevoir des opinions toutes faites que l'on em-

prunte à autrui, sans discernement, ou bien, ce qui est pis, mais trop fréquent, des opinions dictées par un intérêt égoïste ou par l'amour-propre (1). »

Avant de conclure, laissez-moi vous dire un mot d'un travail qui ne le cède en rien au travail matériel et intellectuel dont il vient d'être question, d'un travail dont la nécessité s'impose à tout chrétien ici-bas. Je veux parler du travail spirituel, du travail de correction des défauts, d'acquisition des vertus, du travail d'avancement et de progrès dans le bien. J'aurai à vous en parler plus spécialement au cours de ces entretiens. Dès à présent, laissez-moi vous dire que c'est là le travail par excellence, celui qui réclame toute votre ardeur, tous vos soins; celui dont la négligence ou une complète omission auraient, pour le temps et plus encore pour l'éternité, des conséquences désastreuses. Car, comme l'a dit notre divin Sauveur, de quoi servirait à l'homme d'avoir par son travail, son industrie, ses persévé-

(1) Discours de M. Claudio Jannet à l'Assemblée générale du syndicat des Employés du commerce et de l'industrie. Paris, 25 avril 1893.

rents efforts, conquis l'univers entier, si, en négligeant de s'occuper de ses intérêts spirituels et éternels, il venait à perdre son âme (1)? Sauver son âme et la sanctifier, voilà la grande, la souveraine et, à vrai dire, l'unique affaire; celle dont il faut s'occuper avant tout, celle dont le succès doit nous être plus cher que tout au monde. Cette affaire implique un réel labeur : labeur de l'esprit, toujours appliqué à écouter les enseignements de l'éternelle vérité; labeur du cœur, toujours ouvert aux effusions de la grâce divine, toujours actif à repousser les affections malsaines; labeur de la volonté, toujours empressée à exécuter les commandements du divin Maître, toujours généreuse et fidèle dans l'accomplissement de ses désirs.

« Heureux, dit l'Esprit saint, heureux celui que le Seigneur, lorsqu'il viendra pour rendre à l'homme selon ses œuvres, trouvera appliqué à ce noble labeur (2). »

En résumé, pour faire de votre vie l'usage

(1) Quid enim proderit homini si lucretur mundum totum, et detrimentum animæ suæ faciat? (Marc. VIII, 36).

(2) Beatus ille servus, quem cum venerit Dominus ejus invenerit sic facientem. (Matth. XXIV, 46.)

qui convient à des êtres intelligents et actifs, et mieux encore à des chrétiens, il vous faut, chers jeunes gens, mettre en pratique la recommandation de l'apôtre : *Labora,* travaillez! S'il importe de se souvenir que notre destinée finale et commune est la jouissance plénière et inamissible de Dieu dans le lieu que nos saints Livres nomment le séjour du repos éternel, il n'importe pas moins de savoir que ce repos doit s'acheter par le travail.

« Soldats, s'écriait le maréchal Saint-Arnaud, en s'adressant à ses troupes après la glorieuse victoire de l'Alma qui ouvrait la route de Sébastopol, soldats! vous ne vous arrêterez qu'à Sébastopol : c'est là que vous jouirez d'un repos bien mérité. »

Pour nous, chrétiens, notre Sébastopol c'est le ciel. C'est là que les élus « se reposeront de leurs travaux (1) ». En attendant, n'oublions pas que nous sommes dans le séjour du labeur, et rendons-nous dignes de la récompense des élus, en travaillant avec courage et persévérance.

Le colonel Paqueron écrivant à son fils, à

(1)... Ut requiescant a laboribus suis. (Ap. xiv, 13.)

l'occasion du jour anniversaire de sa naissance, lui disait : « Je t'écris aujourd'hui, mon cher et bon Charles, pour que ma lettre t'arrive le 30 juillet. C'est le jour de ton entrée dans le monde, le jour où Dieu a eu assez de confiance en moi pour t'abandonner à ma sollicitude. Il y a de cela vingt ans déjà! Qui sait si tous deux, mon cher enfant, nous avons bien répondu depuis cette époque aux vues de la divine Providence? Vingt ans? Qui sait si nous en obtiendrons encore autant pour l'avenir. Ah! devenons avares, économisons, pour le travail sérieux, jusqu'à la plus petite parcelle du temps qui nous reste! Désolante pensée que celle de cette impuissance prochaine! Il faudrait faire entrer mille ans dans chaque année, pour réaliser vraiment la vie et réaliser quelque chose qui demeure. *Laboremus! Laboremus!* »

Ce mot rappelle l'éloquente réponse d'un empereur romain de l'antiquité, Septime Sévère, à qui ses courtisans demandaient le mot d'ordre. Il était mourant, ses forces étaient défaillantes. Mais, regardant son glorieux passé et trouvant dans un travail opiniâtre et constant l'explication de toutes

ses victoires, il se contenta de cette simple parole : « *Laboremus!* »

Oui, oui, jeunes gens, *laboremus!* travaillez et n'encourez jamais le reproche de l'Évangile : « Pourquoi demeurez-vous ainsi oisifs le long du jour? (1) ». Mais, au contraire, tandis « que vous en avez le temps, agissez, opérez » (2); soyez à l'œuvre du moment; exercez dans un travail consciencieux l'activité de votre jeunesse, afin de vous rendre aptes à utiliser les jours de votre maturité et les années de votre vieillesse.

Lacordaire a dit : « Quand on n'a pas travaillé jeune, on ne sait rien, on n'est rien, on ne peut rien ». Je dis, à mon tour, et vous ne me démentirez pas, que tous vous voulez savoir, être et pouvoir quelque chose; savoir, être et pouvoir beaucoup, le plus possible, pour la gloire de Dieu et l'honneur de la religion, pour les intérêts de l'Église et de la société, pour le bien de votre chère patrie.

(1) Quid hic statis tota die otiosi. (Matth. xx, 6.)
(2) Dum tempus habemus operemur... (Galat. vi, 10.)

Que votre vie soit donc une vie laborieuse, et que la noble devise de Jeanne d'Arc devienne la vôtre : *Vive labeur!*

CINQUIÈME ENTRETIEN

VIE DE LUTTE

Labora sicut bonus miles Christi Jesu.
Travaillez comme un bon soldat de Jésus-Christ.
(II Timoth. II, 3.)

L'apôtre saint Paul, écrivant à son disciple Timothée, lui disait : *Labora*, travaille. Telle est aussi, chers jeunes gens, la recommandation que je vous ai faite moi-même, après vous avoir démontré, dans le précédent entretien, que votre vie doit être une *vie de labeur*.

Mais le même apôtre, après avoir dit : « Travaille », ajoutait, comme pour compléter sa pensée : « *Sicut bonus miles Christi Jesu* », en bon soldat de Jésus-Christ. Par là, il indiquait à son disciple le caractère

distinctif du travail auquel il voulait le voir se livrer.

Tel est aussi le caractère spécial et, en quelque sorte, l'esprit du labeur matériel, intellectuel et moral dont je vous ai précédemment entretenus.

Sicut miles, vous devez travailler, agir vous conduire en soldats, avec un esprit militant, c'est-à-dire être disposés à lutter et à vaincre, à attaquer les ennemis, à surmonter les obstacles, à supporter la fatigue, à persévérer dans la lutte engagée.

Sicut bonus miles : comme de bons soldats, des soldats courageux et généreux, dévoués à leur chef, à leur drapeau, à leur patrie.

Sicut bonus miles Christi Jesu : comme des soldats de Jésus-Christ, des soldats chrétiens, s'inspirant des exemples de leur chef et marchant sur ses traces.

Toute la vie chrétienne trouve dans ces paroles du grand apôtre sa formule abrégée, car « la vie de l'homme sur la terre est un combat (1) », une lutte de tous les jours et de tous les instants ; et « il n'y aura à

(1) Militia est vita hominis super terram. (Job. VII, 1.)

être couronnés vainqueurs dans le ciel que ceux qui auront vaillamment et persévéramment combattu sur la terre (1) ».

Chers jeunes gens, vous aimez tous, je le sais, vous aimez passionnément votre patrie terrestre, et pour la défendre de l'invasion ennemie, pour en protéger ou étendre les frontières, pour en assurer la prospérité et accroître la gloire, vous êtes prêts, je le sais aussi, à prendre joyeusement les armes, quand l'heure aura sonné, à marcher résolument en avant, à affronter le péril et à verser, s'il le faut, le sang généreux qui circule en vos veines.

Eh bien! il s'agit pour vous, soldats du Christ, d'apporter la même ardeur, la même vaillance, la même magnanimité au service de la patrie céleste que tant d'ennemis visibles et invisibles conspirent à vous faire perdre et dont la possession doit vous tenir incomparablement plus au cœur que celle de votre patrie d'ici-bas.

Mais pour que vous soyez en état de bien combattre, il est nécessaire de vous dire net-

(1) Non coronabitur nisi qui legitime certaverit. (II Timoth. I, 5.)

tement à quelles sortes d'ennemis vous avez affaire et avec quelles armes vous les pourrez vaincre.

I

Les ennemis à combattre sont nombreux et variés; ils sont habiles et puissants, et ce n'est pas un jeu d'enfant que de leur tenir tète et de les vaincre.

Pour ne citer que les principaux et les classer en trois ordres distincts, toujours indiqués lorsqu'il s'agit de combat spirituel, il y a le *démon*, il y a le *monde*, il y a les *passions*.

Or, c'est contre ces trois sortes d'ennemis, unis entre eux par une alliance néfaste, que vous avez à soutenir une lutte, non d'un jour, ni de quelques années, mais d'autant de jours et d'autant d'années qu'il y en aura dans votre vie. C'est seulement à cette condition que vous ferez honneur à votre qualité de soldats du Christ, *miles Christi Jesu*.

Le démon, vous savez sous quel nom les

Livres sacrés le désignent : l'esprit malin, l'esprit du mal, l'esprit de ténèbres, l'homme ennemi, le prince de ce monde, l'homicide : autant de dénominations qui révèlent l'œuvre malfaisante tentée et accomplie par cet artisan d'iniquité.

Vous savez aussi ce qu'était primitivement le démon, à quelle classe d'êtres il appartenait, quel nom de lumière il portait, de quelles glorieuses prérogatives il était investi, de quelles incomparables hauteurs il est tombé, quels biens sans prix il a irrémédiablement perdus.

Mais, quelque dépouillé qu'il soit de ce qui faisait sa grandeur et sa beauté primitives, il n'a pas entièrement perdu sa puissance tant d'intelligence que de volonté. Dieu l'a laissé esprit, et, comme tel, il jouit d'une subtilité qui lui permet de pénétrer d'une certaine manière dans les esprits pour les troubler, les illusionner, les tromper, leur inspirer des desseins criminels, et de s'insinuer dans les volontés pour les solliciter, les ébranler, les attirer vers le mal, les pervertir, sans toutefois leur ôter cette prérogative inviolable qui se nomme la liberté humaine. Cela revient à dire qu'il

a reçu de Dieu la permission de tenter les hommes, non que Dieu veuille le mal, mais il le permet pour assurer le bien, le mérite, la sainteté, la gloire provenant du mal repoussé.

Satan use donc de cette redoutable permission, dans les limites où Dieu lui a laissé le pouvoir de nous tenter. Il en use, et qui dira jamais, qui pourra seulement concevoir avec quelle habileté, quelle finesse, quelle astuce et quelle perfidie; d'autres fois, avec quelle violence, quel acharnement, quelle fureur, toujours avec quelle persévérance et quelle indomptable obstination!

Non seulement il dispose d'innombrables moyens, soit pour surprendre, séduire et entraîner les âmes simples et sans défiance; soit pour lasser, décourager, abattre sous ses coups et réduire sous son joug les âmes généreuses, mais faibles; soit enfin pour venir à bout des résistances les mieux organisées; mais il dispose encore de forces intelligentes et vivantes, qui ne sont autres que les légions incalculables d'esprits autrefois resplendissants comme lui de lumière, de beauté et de gloire, et qu'il a entraînés dans sa chute, après les avoir entraînés

dans sa révolte. Ils constituent ses troupes régulières et marchent, sous ses ordres, à ce que volontiers je nommerais la conquête des âmes. Mais quelle horrible conquête! Ce n'est point, vous le savez bien, celle qui aboutit au triomphe définitif de ces âmes, mais à leur défaite et à leur humiliation éternelle, dans « la région de l'ombre et de la mort (1) ».

Or c'est cet ennemi, ou plutôt ce sont ces ennemis que vous avez à combattre; c'est contre eux que vous avez à vous mettre en garde, c'est d'eux que vous avez à prévenir les surprises, à repousser les attaques, à déjouer les desseins homicides.

Tous les lieux et tous les temps sont bons pour eux; souvent même ils profitent des heures de paix, alors que tout est pur et sans nuage dans le ciel de l'âme, alors que cette âme est toute à la ferveur de la prière, ou à la douceur de l'union avec son Dieu, pour s'insinuer en quelque sorte perfidement en elle et lui dresser des embûches.

Toujours attentifs aux moindres mouvements du cœur, ils profitent de toutes les is-

(1) Joa. IX, 5.

sues, même des plus imperceptibles, et si les issues font défaut, ils s'emploient avec une rare habileté à s'en frayer une.

Oh! que redoutables sont ces ennemis, et combien il importe, chers jeunes gens, de faire bonne garde et d'être à soi-même sentinelle vigilante!

Non seulement Satan a, pour seconder ses desseins malfaisants, ces innombrables légions d'esprits déchus comme lui, et comme lui ennemis des hommes, mais il dispose aussi d'un auxiliaire puissant et dévoué qui se nomme le *monde*.

Entendez tout d'abord par là, mes amis, l'*esprit du monde*, composé étrange de maximes bonnes et de maximes mauvaises, les dernières en accord avec la nature et en désaccord avec l'Évangile. Entendez ensuite la multitude innombrable des âmes qui s'inspirent de cet esprit et prétendent concilier, dans une sorte d'accommodement sophistique, ces deux ordres de maximes (1). Entendez enfin

(1) Nous respirons tous, plus ou moins, cet esprit. De là ces défaillances, parfois ces scandales venus d'âmes foncièrement bonnes, à côté du parti pris et des scandales voulus de ceux que j'appelle les coryphées de l'esprit du monde.

les coryphées de l'esprit du monde, qui sont en opposition directe et presque totale avec Dieu, vivant dans le mépris de ses droits et la violation flagrante de ses lois. C'est de ce monde que Jésus a fréquemment parlé, durant sa vie mortelle, disant que « ses œuvres sont mauvaises (1) »; « qu'il ne prie point pour lui (2) » ; « qu'il est venu pour le combattre, et qu'il l'a vaincu (3) », et l'anathématisant « à cause de ses scandales (4) ». C'est ce monde que l'apôtre saint Jean recommande de ne pas aimer (5), parce qu' « il est posé tout entier dans l'iniquité (6) » ; et que « tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie (7) ».

Or ce monde s'adjoint au démon et ne fait qu'un avec lui, plus ou moins sciemment et

(1) Opera ejus mala sunt. (Joa. VII, 7.)

(2) Non pro mundo rogo. (Joa. XVII, 9.)

(3) Ego vici mundum. (Joa. XVI, 33.)

(4) Væ mundo a scandalis. (Matth. XVIII, 7.)

(5) Nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt. (I Joa. II, 15.)

(6) Mundus totus in maligno positus est. (I Joa. V, 19.)

(7) Quoniam omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. (I Joa. II, 16.)

volontairement, pour séduire les âmes et les plonger dans le mal où il est plongé lui-même. Oh! que nombreuses et variées sont aussi ses ressources! Avec quelle industrieuse habileté il met en exercice ses instruments de perdition, les dissimulant sous des formes riantes, attrayantes et en apparence inoffensives; faisant le siège de l'âme par les sens qu'il s'efforce de charmer au moyen de mille objets brillants et séduisants qu'il fait miroiter devant les yeux; des flots d'une harmonie énervante, amollissante, passionnée, dont il remplit les oreilles; des parfums exquis dont il flatte l'odorat; des mets délicats et des breuvages recherchés dont il délecte le goût!... Avec quelle merveilleuse profusion il multiplie les sources de plaisirs coupables, et avec quelle irrésistible puissance de fascination il y attire les enfants des hommes, qui ne trouvent au fond de la coupe enchanteresse qu'il leur présente qu'amertume, déception, honte et dégradation!...

Chers jeunes gens, qui êtes appelés à vivre dans le monde, je ne vous dirai pas : fuyez le monde, sortez du monde; mais, du moins, vous dirai-je : prenez garde au monde, mé-

fiez-vous du monde, n'aimez pas le monde, car le monde pour vous, c'est cette terre ennemie dont parlent nos Saints Livres, et qui « dévore ses habitants » (1).

« Ne savez-vous pas, dit saint Jacques, que l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu? Quiconque veut être l'ami du monde se constitue l'ennemi de Dieu (2). » Ne vous fiez donc pas à ses sourires et à ses caresses; ne prêtez pas l'oreille à ses sollicitations et à ses promesses; n'acceptez pas ses maximes, ne suivez pas ses exemples; en un mot, ne devenez pas ses esclaves.

Prenez du monde ce qu'il peut vous offrir de distractions et de plaisirs honnêtes, de relations bienfaisantes et d'amitiés utiles. Mais, de grâce, défendez votre cœur de l'attrait, plus encore de l'entraînement des plaisirs mauvais et grossiers, des spectacles troublants, des sociétés licencieuses. Réalisez enfin, aussi exactement que possible, la recommandation que l'apôtre saint Paul vous

(1) Terra..... devorat habitatores suos. (Num. XIII, 33.)

(2) Nescitis quia amicitia hujus mundi inimica est Dei? Quicumque ergo voluerit amicus esse sæculi hujus, inimicus Dei constituitur. (Joa. IV. 4).

adresse « d'user du monde comme n'en usant pas » (1).

Il est un troisième ennemi contre lequel il vous faut combattre : cet ennemi c'est *vous-mêmes*. Ce n'est pas le moins redoutable; en tout cas, il est aussi dangereux que les autres et n'exige pas moins de prudence, de vigilance, d'énergie et de générosité de votre part pour être tenu en échec.

Quand je dis : c'est vous-mêmes, j'entends parler de vos passions, de ce monde domestique de pensées, de mouvements, d'inclination, d'appétits, de sympathies, de répugnances, de résistances, qui s'agitent au dedans de vous-mêmes, et qui vous portent vers le mal ou vous détournent du bien.

Qui dira le travail mystérieux de ces passions, dont l'impétuosité ne fait parfois que grandir avec l'âge? Qui en décrira les tempêtes tumultueuses? Qui en racontera les tristes excès, les effets désastreux?

Jeunes gens, vous êtes à l'âge où leur déchaînement est le plus à craindre, vous

(1) Et qui utantur hoc mundo, tanquam non utantur (I Cor. vii, 31.)

traversez une crise trop souvent funeste au jeune homme inexpérimenté. Votre imagination, votre mémoire, votre cœur, votre volonté, vos sens : tout cela est exposé chez vous à subir l'impulsion redoutable des passions. Ces passions ont leur siège et leur foyer en vous-mêmes. Sous leur action néfaste, les pensées coupables, les représentations honteuses, les souvenirs obscènes, les désirs déréglés, les délectations charnelles, pénétrant tour à tour ou simultanément dans les puissances sensibles et spirituelles de votre être, les souillent, les corrompent et finissent par engendrer la mort de l'âme, en même temps qu'ils impriment sur le corps lui-même une flétrissure prématurée qui est comme le stigmate déshonorant et l'estampille authentique du vice.

Oh! que terrible et désastreux est ce travail latent, mais hélas! trop réel et persistant de la concupiscence, et combien il importe de le combattre et d'en arrêter les funestes progrès!

II

Mais comment organiser la lutte? Avec quelles armes la soutenir? Quelle tactique

suivre pour s'assurer la victoire sur tant et de si redoutables ennemis ?

Rassurez-vous, jeunes soldats de Jésus-Christ ; les armes ne vous font pas défaut, pas plus que les gages de victoire. Quels que puissent être le nombre de vos ennemis et les forces dont ils disposent contre vous, vous êtes, sachez-le bien, incomparablement plus forts qu'eux; votre puissance vient de Dieu, tandis que la leur vient d'eux-mêmes.

Votre puissance vient de Dieu (1). Mais pour l'avoir il la faut demander. Demandez-la donc dans *la prière*. La prière est le cri tout à la fois de détresse et de confiance du chrétien faible et indigent. A ce cri Dieu est toujours sensible, et toujours sa miséricorde s'incline vers celui qui le prie.

Priez, soit pour prévenir la tentation, soit pour la surmonter quand vous ne l'avez pas su prévenir. Priez pendant la tentation, afin que, soutenus par la grâce qu'obtient la prière, vous repoussiez énergiquement et persévéramment les assauts de vos ennemis.

Priez après la tentation, afin de solliciter

(1) Sufficientia nostra ex Deo est. (II Cor. III, 5.)

des grâces nouvelles, pour n'être pas surpris et entraînés par une nouvelle attaque.

N'oubliez pas, chers jeunes gens, que la prière est l'arme du soldat chrétien. Négliger de s'en servir, c'est se condamner à une inévitable défaite, comme, au contraire, y recourir, c'est s'assurer la victoire. Un évêque aussi savant que pieux a écrit : « Au fond de toute tentation il y a l'enfer : mais à la cime de toute prière il y a Dieu (1). » Il y a le Dieu fort, le Dieu victorieux, qui tient toutes choses sous sa main dominatrice, particulièrement les puissances adverses déchaînées contre l'homme, ce chef-d'œuvre de la puissance et de l'amour de Dieu.

Mais la prière appelle comme compagne inséparable la *vigilance*. « Veillez et priez afin que vous n'entriez pas en tentation (2). » C'est la recommandation très expresse du Maître, de Celui sous les ordres et pour les intérêts duquel nous avons à combattre ; et dans ces deux mots il résume toute la stratégie chrétienne.

(1) Mgr Gay. *De la vie et des vertus chrét. De la tentation.*
(2) Matth. XXVI. 41.

Oui veillez, tenez-vous sur vos gardes, ne vous laissez point surprendre par l'ennemi. Veillez car, de son côté, l'ennemi veille, épiant l'occasion favorable pour exécuter ses homicides desseins. Veillez, car il est sans cesse occupé à vous dresser des embûches, à vous tendre des pièges, à vous ménager des surprises.

Veillez autour de vous, afin de voir venir le danger, de découvrir les pièges, de déjouer les intentions perfides de ceux qui veulent vous nuire.

Veillez sur vous, sur la direction de vos pensées, sur les affections de votre cœur, sur la nature de vos désirs, sur le but de vos œuvres ; défiez-vous de votre inconstance et de votre faiblesse, et surveillez bien toutes les issues par lesquelles l'ennemi pourrait pénétrer dans la place et y usurper un trône qui n'appartient qu'à Dieu.

Prenez garde de jouer avec la tentation, de prêter l'oreille au tentateur ; repoussez-le, dès ses premières avances ; écrasez-lui la tête, dit saint Augustin, et vous serez à l'abri des morsures de cet exécrable serpent (1).

(1) Caput serpentis observa. Quid est caput serpentis?

Enfin, comme ce qui fait le vrai, le bon soldat, c'est *la lutte*, laissez-moi vous dire encore, jeunes et vaillants soldats du Christ : luttez, combattez, résistez, appuyés sur la foi et la confiance en celui qui vous fortifie et par qui sûrement vous vaincrez. Luttez, c'est-à-dire ayez le courage de refuser ce que le démon, le monde et la chair vous offrent ou vous réclament. Luttez, c'est-à-dire, ne pactisez pas avec eux, n'entrez pas en composition, ne leur faites pas de ces concessions qui aboutissent ordinairement à des trahisons infligées à Dieu et à des coups mortels portés à l'âme. « Défendez *usque ad mortem,* vous dirai-je avec un illustre évêque, défendez le sanctuaire sacré dans lequel ni rois, ni empereurs, ni république, ni assemblée législative ou sénatoriale n'ont rien à voir. *Là c'est mon chez moi.* Je n'ouvre la porte qu'à Dieu; à vous jamais! Vous vous briserez contre mon superbe et invariable dédain. *Non possumus :* on ne passe pas (1)! »

Luttez et persistez dans la lutte; car de

Prima peccati suggessio. Caput calca et evades cœteros morsus.

(1) Mgr Gouthe-Soulard, Discours à l'Assemblée des Jurisconsultes catholiques d'Aix.

quoi vous servirait de tenir bon aujourd'hui si vous deviez capituler demain? Les ennemis à qui vous avez affaire sont obstinés dans la haine qu'ils vous portent et dans la guerre d'extermination qu'ils vous ont déclarée. Repoussés une fois, ils ne se tiennent point pour battus; repoussés cent fois, ils ne désespèrent pas de vous vaincre. Cent fois, mille fois, s'il le faut, ils reviendront à la charge, soutenus par l'espoir de pouvoir dire : « Enfin, nous avons prévalu contre lui (1) » contre Celui qui vit et règne en ces chrétiens, contre le Dieu que nous détestons et dont nous voudrions, coûte que coûte, ruiner l'empire et compromettre la cause.

En 1859, la Révolution éclatait à l'Équateur. Confiant en l'appui de Dieu, Garcia Moreno organise pour la combattre une armée régulière. Bientôt la division se met dans ses troupes improvisées. Les soldats se mutinent, les chefs murmurent contre leur général et le font enfermer en prison. On lui demande de donner sa démission : « Jamais,

(1) Ne quando dicat inimicus meus : prævalui adversus eum. (Ps. XII, 5.)

répond-il, avec une intrépide fierté : vous pouvez briser ma vie; mais aucun de vous n'est assez fort pour briser ma volonté. »

Chers jeunes gens, sachez-le bien, votre volonté est à vous. Quelque effort que l'enfer et le monde puissent déployer pour vous perdre, quelles que soient la violence et la durée des assauts dirigés contre vous, gardez-vous bien de perdre confiance et de confondre le *sentiment*, même très vif, du mal avec le *consentement* qui vous rendrait coupables devant Dieu. « Il faut donc être fort courageux dans les tentations, dit saint François de Sales, et ne se tenir jamais pour vaincu tant qu'elles vous déplairont, en bien observant cette différence qu'il y a entre sentir et consentir... Que donc les ennemis de notre salut nous présentent tant qu'ils voudront d'amorces et d'appâts, qu'ils demeurent toujours à la porte de notre cœur pour entrer, qu'ils fassent tant de propositions qu'ils voudront ; tant que nous aurons la résolution de ne point nous plaire en tout cela, il n'est pas possible que nous offensions Dieu » (1). « Que si malgré cela, ajoute l'ai-

(1) *Introduction à la Vie dévote*, IVe p., ch. III.

mable Docteur, la tentation s'opiniâtre à nous travailler et persécuter, nous n'avons rien à faire sinon à nous opiniâtrer, de notre côté, en la protestation de ne vouloir point consentir » (1). « Quand la tentation de quelque péché que ce soit, conclut saint François de Sales, durerait, autant que notre vie, elle ne saurait nous rendre désagréables à la divine majesté, pourvu qu'elle ne nous plaise pas et que nous n'y consentions pas. La raison est, parce qu'en la tentation nous n'agissons pas, mais nous subissons ; et puisque nous n'y prenons point plaisir, nous ne pouvons aussi en avoir aucune espèce de coulpe (2). »

Mais c'est en vain, chers jeunes gens, que vous prierez, que vous veillerez et que vous résisterez, si vous ne donnez à votre prière, à votre vigilance et à votre résistance, leur complément indispensable et ne leur assurez par là toute leur efficacité. Ce complément n'est autre que l'intervention directe, immédiate, que le concours personnel de votre chef, Jésus-Christ.

(1) *Introduction à la Vie dévote*, ch. VII.
(2) *Ibid.*, ch. III.

Il a dit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire » (1). Et en disant ces paroles, qui nous révèlent notre insuffisance personnelle, il nous a clairement déclaré son intention très expresse, sa volonté très positive et très formelle de nous venir en aide et de suppléer à notre impuissance et incapacité.

Vous savez comment Jésus-Christ vient à notre aide : par sa grâce, fruit béni, fruit précieux de sa vie et de sa mort. Sa grâce est un secours qui revêt des formes multiples et s'adapte admirablement aux innombrables besoins de notre nature indigente. Cette grâce on l'obtient par la prière, qui est, comme il a été dit plus haut, le cri de détresse et de confiance du chrétien aux prises avec les difficultés de la vie et les ennemis de son âme. Cette grâce s'obtient aussi par les sacrements, ces merveilleux canaux par lésquels la vie divine s'écoule en notre être pour l'élever à la hauteur de sa fin surnaturelle et des obligations qu'implique notre dignité de chrétien. La Pénitence est le remède opportunément offert au soldat chrétien pour guérir et cicatriser les blessures reçues dans la lutte ; l'Eucharistie lui offre le *pain*

(1) Sine me nihil potestis facere. (Joan. xv, 5.)

de munition qui soutient et renouvelle ses forces et lui permet de marcher au combat et de remporter la victoire...

Je vous ai déjà parlé de la *prière*. N'oubliez pas qu'elle est le moyen normal et ordinairement efficace de provoquer l'intervention et l'assistance divine, pourvu que, revêtant toutes les conditions de la prière chrétienne, elle soit humble, confiante et persévérante.

Par conséquent, faites-en un fréquent usage, un usage d'autant plus fréquent que cette intervention et cette assistance divines vous sont plus nécessaires.

Confessez-vous, puisque la confession est le remède aux blessures de votre âme. Ah! de grâce, ne laissez pas les blessures se multiplier, les plaies s'élargir, s'envenimer, mais soyez prompts à y porter remède. Ne restez pas dans le péché mortel. Ne différez pas d'en sortir. Rien n'est funeste à l'âme comme ces délais de la confession, lorsque cette âme, par un péché grave, a perdu sa divine vie.

En cet état on ressemble aux soldats sans

vaillance et sans patriotisme, qui s'arrêtent sur la route et s'y reposent, tandis que leurs compagnons d'armes, dont ils ne savent pas imiter le courage, marchent résolûment au combat et courent au devant du péril.

Mais par-dessus tout, vous dirai-je, *communiez*. Communier c'est recevoir Jésus-Christ; c'est s'unir à Jésus-Christ, c'est introduire en soi Celui qui a dit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire » et, par conséquent Celui de qui l'apôtre S. Paul a dit : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. »

Communier c'est donc s'approprier le plus puissant moyen de résistance et de victoire. Jésus-Christ n'est-il pas vainqueur du péché et de la mort? N'a-t-il pas terrassé Satan au Calvaire et ruiné son empire dans le monde? Or, entre le crucifié du Calvaire et l'hostie de l'autel il n'existe aucune différence. C'est le même Christ, sauveur du monde et rédempteur des âmes. C'est la même œuvre qu'il accomplit dans ces âmes en s'unissant sacramentellement à elles. Ce qu'elles seraient incapables de faire par elles seules, elles le peuvent faire et le font avec Lui et par Lui. Lui-même l'affirme en termes on ne peut

plus formels : « Celui qui me mange, vivra par moi. Je suis le pain vivant descendu du ciel, afin que si quelqu'un mange de ce Pain il ne meure point (1). »

Donc, on ne meurt point en mangeant assidûment le Pain eucharistique, soit en vertu d'une préservation spéciale dont le Seigneur gratifie ceux qui le mangent, soit en vertu des forces surnaturelles que ce Pain communique au chrétien et qui le rendent capable de soutenir et de repousser les assauts du mal.

Donc on vit en mangeant ce Pain vivant, ce Pain de vie; on vit et l'on augmente en soi la vie, les forces, les énergies et l'activité de cette vie divine, afin de les dépenser à combattre les bons combats et à remporter contre Satan, le monde et les passions de continuels triomphes.

Dès lors, jeunes soldats du Christ, mangez ce Pain qui fait vivre l'âme et l'empêche de défaillir et de mourir. Mangez-en fréquemment, d'autant plus fréquemment que vous avez des ennemis plus nombreux et plus

(1) Qui manducat me, et ipse vivet propter me... Ego sum Panis vivus qui de cœlo descendit..., ut si quis ex hoc manducaverit, non moriatur. (Joan. vi, 50, 51, 57.)

dangereux à combattre, des assauts plus violents à repousser, des tentations plus formidables à surmonter (1).

Ah! croyez-le, chers jeunes gens, c'est seulement dans la sainte communion, dans la fréquente communion qu'un jeune homme peut trouver la grâce de soutenir cette vie de lutte qu'est toute vie chrétienne, et de se conduire en tout, partout et toujours en « bon soldat de Jésus-Christ ».

« Sachez, mon cher ami, écrivait à un jeune officier français le général de Sonis, ce grand soldat, ce grand chrétien moderne que l'on a résumé en le désignant sous le nom même de *Miles Christi*, sachez qu'en dehors de l'Eucharistie fréquemment reçue il n'y a qu'alternatives de courage et de défaillance, et que la vraie force, la force indomptable est le seul partage de ceux en qui Jésus-

(1) Les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie sont les deux armes dont Satan redoute le plus les blessures. Il faut y recourir avec une confiance absolue et autant qu'on en a besoin : l'Eucharistie est le Pain céleste qui fortifie les chrétiens et leur conserve la vie... Dans les grands dangers il faut employer les grands remèdes. N'hésitez donc pas à vous approcher souvent, très souvent de votre Sauveur, lorsque vous sentez que la communion de sa chair et de son sang est nécessaire à votre âme. (Mgr de Ségur, *Conseils pratiques sur la tentation et le péché*, VI, p. 57.)

Christ, par la communion, vit en permanence. »

Je viens de nommer de Sonis. Il pouvait bien tenir un tel langage, ce fier soldat du Christ, devenu de bonne heure convive assidu et, dans la suite, convive quotidien de la Table Sainte. Sur le point de quitter l'Algérie, après plus de vingt ans de glorieux services, et de partir pour la France, où il allait prendre part au commandement de l'armée de la Loire, lors de notre désastreuse campagne de 1870, il écrivait à un de ses amis : « En partant je me condamne à mort. Dieu peut-être me fera grâce. Mais je l'aurai tous les jours par la communion dans mon cœur, et vous savez bien que Dieu ne capitule jamais (1)! »

Non, Dieu ne capitule jamais. Toujours, au contraire, et partout il triomphe, lui et son Christ, éternel vainqueur de Satan, du monde et de la chair. Mais le chrétien qui le porte en son cœur et qui, de ses efforts personnels, seconde cette grâce divine, lui aussi ne capitule jamais. « Je puis tout, s'écrie-t-il avec l'Apôtre, en Celui qui me for-

(1) V. *Le Général de Sonis*, par Mgr Baunard.

tifie : Oui, je puis tout : éviter tout danger, surmonter toute difficulté, vaincre toute répugnance, repousser toute tentation, m'imposer tout effort, accepter tout sacrifice, car, peut-il dire encore avec le Roi-Prophète, que pourrais-je craindre, ô mon Dieu, dès lors que vous êtes avec moi et en moi (1) ? »

Allons, jeunes soldats du Christ, tenez-vous prêts pour la lutte et comptez sur la victoire. La victoire vous est assurée si vous marchez sous l'étendard du Christ, le signe de la Croix sur le front et l'Eucharistie dans le cœur.

Dites-vous bien que vous n'êtes pas seuls. Le Seigneur, le Dieu des armées est avec vous : *Dominus tecum !* « Que crains-tu ? disait jadis au batelier qui le transportait sur un fleuve d'un difficile passage, l'un des plus illustres conquérants du monde, que crains-tu? ne sais-tu pas que tu portes César et sa fortune ? »

Cette présence sacramentelle de Jésus en vous, cette union habituelle de Jésus avec

(1) Non timebo mala, quoniam tu mecum es. (Ps. XXII, 4.)

vous, sera, chers jeunes gens, votre préservation et votre force dans les luttes de la vie présente. Soyez fidèles à l'entretenir et vous réaliserez la recommandation de l'Apôtre, qui est le programme de toute vie chrétienne : « *Labora sicut bonus miles Christi Jesu* », travaille, agis, comporte-toi comme un bon soldat de Jésus-Christ.

SIXIÈME ENTRETIEN

VIE DE SACRIFICE

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam et sequatur me.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et me suive.

(Matth. xvi, 24.)

Chers jeunes gens, vous n'auriez pas de la vie chrétienne une notion exacte et suffisante, si vous la conceviez autrement que comme une vie de sacrifice. Le mot est dur à la nature; ce mot, pourtant, il faut le dire, car vouloir exclure le sacrifice de la vie chrétienne, espérer vivre en chrétien en s'affranchissant du sacrifice, serait la pire des illusions et une prétention irréalisable.

« La croix, dit Mgr de Ségur, embrasse le monde. La croix de Jésus est notre loi;

il faut bien se le dire d'avance, afin de n'être ni scandalisé ni découragé quand l'heure arrive de la subir. Si nous étions hors de cette loi, nous serions hors de la vie, hors de l'amour. »

Ayez donc le courage de vous mettre en présence de cette réalité inévitable mais qui, voulue, acceptée, aimée, devient la source d'innombrables mérites, et de douces consolations en même temps qu'elle donne au chrétien sa vraie valeur.

Au risque de paraître fastidieux par des divisions trop uniformes et de monotones répétitions, je suivrai, pour le partage de la matière qui fera l'objet de cet entretien, l'ordre logique suivi dans les entretiens précédents. Après vous avoir dit en quoi consiste *le sacrifice*, *l'esprit de sacrifice, la vie de sacrifice,* et vous avoir exposé les *raisons* qui vous engagent à pratiquer cet esprit et à vous attacher à cette vie, je vous dirai les *joies* qu'on y goûte et les *fruits* qu'on en recueille.

I

L'esprit de sacrifice, envisagé dans son

acception la plus générale et la plus pratique, consiste, d'une part, dans le renoncement à ce qui flatte et satisfait la nature, au détriment des droits de Dieu et des intérêts de l'âme; et, d'autre part, dans l'acceptation de ce qui, en contrariant et faisant souffrir la nature, rend le chrétien plus docile à la grâce et, par là même, plus agréable à Dieu.

Quand je dis : le renoncement à ce qui flatte et satisfait la nature, entendez par là toute concession faite aux innombrables aspirations qui s'agitent au fond de notre nature viciée, dès l'origine, par le péché; aux exigences de l'orgueil, de l'ambition, de l'égoïsme, de la sensualité, de la paresse, en un mot, à ce que l'on désigne communément sous les noms d'esprit propre, d'amour-propre, de volonté propre.

Vous connaissez, chers jeunes gens, et vous n'êtes pas sans avoir constaté plus d'une fois en vous-mêmes, l'existence d'une double loi qui nous sollicite en sens opposé et que l'on nomme *loi de l'esprit et loi de la chair;* l'une nous attirant et élevant vers le ciel, l'autre nous inclinant vers la terre : la première nous inspirant l'amour des cho-

ses spirituelles, nobles et saintes, la seconde l'amour des choses sensibles, matérielles, terrestres, grossières.

Obéir simultanément à ces deux lois serait chose impossible. De toute nécessité, il faut s'assujettir à l'une ou à l'autre. Mais pour qui veut vivre en chrétien, en disciple de Jésus-Christ, pour qui veut servir Dieu, se sanctifier, se sauver, il n'y a qu'une loi qu'il doive suivre ; celle qui élève, qui rapproche de Dieu et qui, par suite, nous rend capables de le servir et de l'aimer.

Cela n'est possible qu'à la condition de combattre la loi contraire, de lui résister, de lui opposer constamment la loi d'après laquelle vous voulez régler votre conduite, et dont vous voulez faire le principe dirigeant de votre vie tout entière.

Or, c'est dans cette résistance à la loi de la chair ou à ce que saint Paul désigne sous le nom « d'homme animal » ; c'est dans ce travail de renoncement à soi-même, de répression de tout ce qui nous pourrait détourner de Dieu et des devoirs, des vertus que Dieu veut nous voir pratiquer, cultiver, accomplir, que consiste l'exercice de l'esprit de sacrifice ; et la disposition habituelle

et sincère de vaquer à ce travail et de pratiquer cette résistance, s'appelle proprement l'esprit de sacrifice.

Dans le langage familier, l'esprit de sacrifice consiste à savoir *se gêner* pour le bon Dieu ou pour le prochain en vue de Dieu.

Se gêner, c'est ne pas faire ce qu'on veut, ni comme on veut ; c'est se refuser certaines satisfactions légitimes, c'est accomplir certains actes voulus de Dieu ou commandés par ceux qui le représentent, les accomplir malgré les révoltes de l'orgueil, malgré les répugnances de la volonté indépendante ou paresseuse. Voilà pourquoi je vous disais, tout à l'heure : l'esprit de sacrifice, qui nous porte à renoncer, par amour pour Dieu, à tout ce qui satisfait la nature, nous porte aussi à l'acceptation de tout ce qui la fait souffrir. Entendez encore par là les incidents de tout genre dont notre existence terrestre est sans cesse traversée : la maladie, l'infirmité, les déceptions, les insuccès, les revers, les séparations douloureuses, les humiliations, les trahisons et, pour tout dire d'un mot, les épreuves de la vie. Joignez-y ces épreuves plus intimes et, pour ce motif, plus

ressenties qui atteignent l'âme dans ses rapports religieux avec Dieu : les aridités dans la prière, l'impuissance à trouver Dieu dans l'oraison, les tentations contre la foi, celles plus effroyables encore contre l'espérance, la stérilité apparente d'une vie toute consacrée au bien.

Or tout cela fournit ample aliment à l'esprit de sacrifice, et l'acceptation respectueuse, résignée, confiante, amoureuse de ces peines de l'esprit et du cœur, l'adhésion cordiale à la volonté de Dieu manifestée par ces épreuves, dont la fin providentielle est la sanctification de nos âmes; le renoncement spontané aux consolations, aux joies dont ces épreuves nous privent, sont autant de manifestations non équivoques de l'esprit de sacrifice.

Ces notions générales données, si vous voulez comprendre quelle influence cet esprit doit exercer sur votre vie et avec quelle ferveur de volonté vous devez travailler à vous en imprégner, laissez-moi vous exposer les raisons qui vous y engagent et vous en font même une glorieuse obligation.

II

Et d'abord, votre qualité de chrétiens vous fait une loi d'embrasser l'esprit de sacrifice. Qui dit chrétien dit disciple de Jésus-Christ. Et l'idée de disciple éveille l'idée d'imitation du maître, de conformité avec lui. Or, vous le savez, chers jeunes gens, Jésus-Christ a fait de sa vie une vie de sacrifice. « La joie lui a été proposée, dit saint Paul; mais à la joie il a préféré la croix (1). » Aussi l'auteur de l'*Imitation* nous dit-il que « la vie tout entière du Christ fut une croix et un martyre (2) ».

Faut-il s'étonner après cela que, s'adressant à ceux qu'il est venu racheter par ses souffrances et par sa mort, à ceux dont il a fait ses frères en prenant leur nature, il leur dise : « Si quelqu'un de vous veut venir après moi et être mon disciple, qu'il se renonce, prenne sa croix de chaque jour et me

(1) Aspicientes in... Jesum qui, proposito sibi gaudio sustinuit crucem. (Hebr. XII, 2.)

(2) Tota vita Christi crux fuit et martyrium... Nec enim Jesus Christus dominus noster, una hora sine dolore passionis fuit quamdiu vixit.(*Imit. Christ.*, L. II, c. XII, 6., 7.)

suive (1) »? Faut-il s'étonner que, voulant les associer à son triomphe et à sa gloire, il les veuille associer tout d'abord à ses humiliations et à ses souffrances?

Telle est, en fait, la condition du chrétien. Il ne peut être au Christ et, comme le Christ, être glorifié que s'il lui ressemble et si sa vie est de tous points conforme à celle de ce divin modèle.

Saint Pierre, s'adressant aux premiers chrétiens, leur disait : « Votre vocation c'est de souffrir, car le Christ, dont vous voulez être les disciples, a souffert lui-même pour nous, vous laissant l'exemple, afin que vous marchiez sur ses traces (2). »

Et saint Paul, complétant l'enseignement du prince des Apôtres, ajoutait : « Ignorez-vous que nous tous qui sommes baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que nous le sommes (3)? » « Mais sachez-le bien aussi, car c'est une vérité certaine : si nous

(1) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie et sequatur me (Luc. IX, 23.)

(2) In hoc enim vocati estis, quia et Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus (1 Petr. II, 21.)

(3) An ignoratis quia quicumque baptizati sumus in Christo Jesu, in morte ipsius baptizati sumus. (Rom. VI, 3.)

mourons avec lui, nous vivrons avec lui; si nous souffrons avec lui, avec lui nous règnerons (1). »

Il y a donc là, jeunes chrétiens, une question de vie ou de mort, d'entrée au ciel ou d'exclusion du ciel. Jésus-Christ lui-même nous l'affirme en d'énergiques paroles. « Le royaume des cieux, dit-il, souffre violence, et il n'y a que ceux qui savent se faire violence qui l'emportent comme d'assaut (2). »

De plus, chers jeunes gens, vous êtes des *pécheurs*, et cette condition de pécheurs vous est un motif de plus d'embrasser l'esprit de sacrifice.

Vous êtes pécheurs, c'est-à-dire que vous avez offensé Dieu, violé sa loi sainte, méprisé son autorité, abusé de ses grâces, ou-

(1) Fidelis sermo; nam qui si commortui sumus, et convivemus; si sustinebimus et conregnabimus. (II Tim. II, 11. 12.)

(2) Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. (Matth. XI, 12.) — Un poète contemporain, cher à la jeunesse chrétienne, a admirablement rendu cette pensée dans les vers suivants :

Bien loin de lui Jésus rejette
Les cœurs flottants, les cœurs étroits;
Par le combat le ciel s'achète
Point de victoire sans la croix.

R. P. V. Delaporte, S. J.

tragé sa bonté... Or ne voyez-vous pas l'obligation où vous êtes d'expier ces révoltes, de réparer ces offenses, de corriger ces abus, de satisfaire enfin aux dettes contractées envers la justice divine?

Vous êtes pécheurs, du moins, vous l'avez été et pourriez l'être encore, car vous portez toujours en vous les mêmes inclinations perverses, les mêmes ferments de révolte, les mêmes instincts grossiers et sensuels. Ne voyez-vous pas l'obligation où vous êtes encore de prévenir de nouvelles chutes, d'empêcher le retour de nouvelles révoltes, de vous mettre en garde contre de nouveaux abus?

Or rien ne vous aidera mieux, soit à réparer le mal accompli, soit à conjurer le mal possible, que la pratique de l'esprit de sacrifice. Il y a au fond du sacrifice la douleur, la mort ou tout au moins la mortification, et Dieu, comme je le dirai plus loin, a attaché à la mortification une vertu réparatrice, curative et préventive, qui est entre les mains du pécheur une ressource d'une valeur très grande, et l'on peut même dire infinie.

Remarquez, d'ailleurs, le nom spécial donné par la langue de l'Église à cette im-

molation de l'esprit et des sens. On la nomme *sacrifice*. La signification latine de ce mot (*sacrum facere*) répond à l'idée de transformation, d'une transformation par laquelle on rend sacrée une chose qui de soi ne serait que vulgaire et sans valeur notable. Ainsi, par la direction surnaturelle donnée à cet acte de renoncement, à cette privation, à cette immolation, par le simple fait que Dieu en est le but, cela devient chose sainte et sacrée ; cela représente aux yeux de Dieu un hommage qu'il agrée, qui le dispose à se montrer clément, à pardonner à l'homme ses offenses, à lui accorder les grâces nécessaires pour ne plus l'offenser à l'avenir. Quel puissant motif, il y a là, chers jeunes gens, d'embrasser et de pratiquer l'esprit de sacrifice !

Aux deux motifs qui viennent d'être exposés s'en ajoute un troisième tiré de la nécessité de prendre, comme chrétiens, serviteurs de Dieu, disciples et amis de Jésus-Christ, le contre-pied du monde.

Voyez le monde, je parle d'un certain monde, du monde dont je vous ai entretenus plus haut ; voyez-le asservi à Satan, livré à toutes les passions, plongé dans l'iniquité la

plus monstrueuse : et cela de gaîté de cœur, sans aucun effort pour résister aux sollicitations perverses qui l'entraînent, n'ayant, au contraire, de force et d'énergie que contre Dieu, contre sa loi sainte, et les inspirations de sa grâce; contre Jésus-Christ, ses exemples, sa doctrine, pour les attaquer, les mépriser, les rejeter par tous les moyens possibles. Voyez-le, noyé dans les jouissances matérielles les plus grossières, dans les plaisirs les plus honteux et les plus dégradants, concentrant toutes ses préoccupations, toutes ses affections dans les satisfactions des sens, le bien-être, le luxe, la bonne chère, faisant, comme dit l'Écriture, de son ventre son Dieu (1).

Voyez surtout dans le monde ces innombrables jeunes gens que la passion du plaisir entraîne à des excès de tout genre, et qui déshonorent les plus belles années de leur vie par une coupable idolâtrie des sens.

Qu'est-ce, en somme, que cela? sinon la méconnaissance des devoirs du christianisme et de la dignité même que confère à l'homme son titre de chrétien. Qu'est-ce? sinon l'in-

(1) Quorum Deus venter est. (Philipp. III, 19.)

sulte, l'outrage infligés à Jésus-Christ; sa pauvreté méprisée, sa vie laborieuse et pénitente méconnue, ses sueurs, ses larmes comptées pour rien, ses souffrances oubliées, son sang profané, son amour tourné en ridicule.

Or tout cela appelle, réclame impérieusement les compensations de l'amour, de la fidélité. Tout cela impose à quiconque veut être à Jésus-Christ l'obligation d'honorer ses exemples et de les reproduire; d'opposer aux excès de toutes sortes auxquels le monde se livre les saintes réserves d'une vie de détachement, de renoncement et de sacrifice. Tout cela vous dit, ô jeunes gens, que vous devez être humbles, obéissants et chastes; faire prévaloir l'esprit sur la chair et donner, coûte que coûte et toujours, la préférence aux lois de l'Évangile sur les caprices et les emportements des passions.

III

Il me reste à vous parler des *joies* et des *fruits* du sacrifice.

En fait, peut-il y avoir de la joie dans le

renoncement à soi-même, dans la privation des plaisirs du monde, dans l'immolation de ses goûts, de ses préférences, de ses répugnances? Oui, tout cela peut devenir, tout cela est pour le chrétien une source de joies très réelles, très profondes, très exquises. Ces joies, tous les saints les ont goûtées et savourées. Le cœur du grand apôtre en était débordant lorsqu'il s'écriait : « Je surabonde d'allégresse au milieu des tribulations qui ont fondu sur moi (1) ».

Mais ces joies toutes spirituelles quelles sont-elles?

On peut les résumer dans une seule : *la joie de donner du sien à Dieu.*

Donner du sien à Dieu, qu'est-ce à dire? Cela veut dire sacrifier, par amour pour Dieu, son jugement, ses sympathies, ses désirs, ses préférences, sa liberté, sa volonté, tout son être, en un mot.

C'est ce qui coûte le plus. Aussi le plaisir attaché à ce sacrifice est-il proportionné à la grandeur du sacrifice lui-même, aux efforts réclamés pour l'accomplir, à la noblesse

(1) Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra. (II Cor. VII, 4.)

des motifs qui l'inspirent, à la plénitude de générosité qu'on y déploie.

Au surplus, cette joie est d'autant plus grande que celui pour qui on se renonce, on se prive, on s'immole, est plus à même d'apprécier ce que l'on fait et plus fidèle à le récompenser, selon l'étendue du mérite acquis. Le soldat donne son sang pour la patrie, la mère se consume auprès de son enfant; et pourtant ni le soldat n'est sûr de la reconnaissance de sa patrie, ni la mère de celle de son enfant. Le chrétien qui donne du sien à Dieu, son maître et son père, sait bien, lui, qu'il ne le donne pas en vain; il sait que ce qu'il fait réjouit Jésus-Christ et procure à son divin Cœur un tel contentement, qu'il le récompensera d'une façon surabondante, infinie en se donnant lui-même en retour dans l'éternité (1).

Et puis sachez encore, jeunes gens, que le chrétien qui *donne du sien* à Dieu, ne fait, en définitive, que s'acquitter envers lui d'une dette, dette de justice, dette de reconnaissance; que rendre à Dieu ce qu'il a reçu de lui.

(1) Ego ero merces tua magna nimis. (Gen. xv, 1.)

Dieu nous a tout donné et, dès ici-bas, il s'est déjà donné lui-même. Qui ne voudrait l'aimer de la même sorte et lui rendre ainsi don pour don (1)? Or il y a pour le chrétien dans ce don, dans ce juste retour, le sujet d'une joie immense. Sa reconnaissance, son amour, son désir d'aimer Jésus-Christ, de l'imiter et de lui devenir conforme, trouvent là leur satisfaction (2).

De plus, il y a aussi satisfaction au devoir qui incombe à tout chrétien de compléter, en quelque sorte, en lui-même ce qui manque à la divine Passion du Sauveur, d'unir ses réparations et ses expiations aux siennes et, comme le recommande l'Apôtre, de « s'offrir en hostie vivante, sainte et agréable à Dieu (3) ». N'est-il pas vrai qu'il y a au fond et comme conséquence de tout devoir accompli un contentement réel provenant du témoignage favorable de la conscience,

(1) Sic nos amantem quis non redamaret? (Pros. de Noël.)

(2) « Oh! qu'on est malheureux d'être sans croix! s'écriait saint Vincent de Paul. Quand nous ne souffrons rien, nous ne sommes pas conformes à Jésus-Christ, et c'est pourtant cette conformité qui est la véritable marque de prédestination. »

(3) Obsecro itaque vos, fratres, per misericordiam Dei ut exhibeatis corpora vestra, hostiam viventem, sanctam, Deo placentem. (Rom. xii, 1.)

de cette persuasion intime qu'on a satisfait à toutes ses obligations ?

Enfin, comme on l'a si bien dit, il n'y a pas d'amour sans sacrifice. Aimer c'est donner, aimer c'est se donner; et l'amour n'est vraiment satisfait que lorsqu'il a poussé celui qu'il anime à donner autant qu'il peut et finalement à se donner lui-même. Ainsi Jésus nous a aimés; ainsi ont aimé tous les saints, ces fidèles copies de Jésus. Ainsi devez-vous aimer vous-mêmes, jeunes gens chrétiens.

Plus vous aimerez de la sorte, plus vous serez heureux, et comme l'Apôtre vous pourrez dire : « Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations. » Le monde ne connaît pas cette joie, il ne la comprend pas et ne saurait la comprendre; car elle est la récompense de l'amour pur et l'amour du monde est un amour souillé (1).

Est-il exemple plus frappant de cette joie toute céleste dans le sacrifice, réservée par Dieu ici-bas à ceux qu'il aime, que celui de Mgr de Ségur, du saint aveugle dont la mé-

(1) Les mondains, dit saint Bernard, voient la croix que nous portons, ils ne connaissent pas le parfum qui l'embaume : *Crucem vident, unctionem non vident.*

moire nous est si chère ? Il écrivait à la date du 31 août 1879, aux Membres du Congrès Catholique d'Angers : « Le 2 septembre sera pour moi un grand et saint anniversaire : ce jour-là, il y aura vingt-cinq ans que j'ai perdu la vue, *ce dont je remercie le Sauveur vingt-cinq mille fois*. J'oserais vous demander une communion spéciale d'action de grâces, afin queje puisse célébrer plus dignement avec Jésus crucifié et miséricordieux, *mes noces d'argent d'aveugle*. »

Tels sont les sentiments que l'amour inspire en face du sacrifice et telles sont les joies pures et vivifiantes qui en découlent.

Ces joies, puissiez-vous les goûter toujours, chers jeunes gens, et les préférer aux joies apparentes, aux joies mélangées que le monde vous offre et dont trop souvent peut-être vous êtes tentés de vous abreuver. Ah ! goûtez et voyez, vous dirai-je avec nos saints Livres, quelle suavité le Seigneur réserve à ceux qui cherchent uniquement en lui leur plaisir (1). A mesure que vous avancerez dans la vie, que les difficultés se multiplieront autour de vous, que les épreu-

(1) Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. (Psalm. XXXIII, 9.)

ves pèseront plus lourdement sur vos épaules, si votre regard, comme aujourd'hui, sait se lever vers Dieu, s'arrêter sur l'image du Crucifié, sur l'hostie immolée à l'autel ou présente en vos cœurs, n'en doutez pas, mes jeunes amis, l'amour venant compléter la vue de foi, vous inspirera ce cri d'inébranlable confiance et de générosité invincible : Et moi aussi, j'accepterai cette humiliation, cette privation, cette séparation, cette épreuve douloureuse... Ah! quelle joie, quelle paix, quelle indicible consolation cela vous vaudra! C'est là ce que j'appelais tout à l'heure les *joies du sacrifice*, joies secrètes, mais joies réelles; joies que le monde, je le répète, ne connaît pas et ne peut pas connaître, joies qui vous dédommageront amplement et surabondamment des sacrifices au prix desquels elles auront été achetées (1).

(1) Au milieu des multiples épreuves qui vinrent l'assaillir après sa conversion, le commandant Marceau écrivait sur son journal » : Mon âme est calme, par la pensée que je suis entre les mains de Dieu. Il m'arrive bien quelquefois d'être un peu tourmenté par la crainte des événements possibles, mais cette inquiétude n'est qu'à la surface : le fond de mon âme est paisible. Il ne peut rien m'arriver que ce que le bon Dieu voudra. J'accepte d'avance toutes les épreuves qu'il lui plaira de m'envoyer. » — « Qu'il fait bon, écrivait-il en-

Mais si le sacrifice procure des joies abondantes et exquises, non moins abondants, non moins exquis sont les *fruits* qu'il produit. Pour bien comprendre ce que j'ai à vous dire là-dessus, mes amis, partez de ce principe que le baptême nous incorpore à Jésus-Christ et nous unit à lui comme les membres à la tête (1), et que, en vertu de cette union, maintenue par la grâce sanctifiante ou état de grâce, accrue et fortifiée par les sacrements, tout ce que fait le chrétien dans l'ordre surnaturel, participe à la valeur des actes mêmes de son chef, Jésus-Christ.

Or tout acte en Jésus-Christ, à raison de l'union de sa nature humaine à la Personne du Verbe, possède une valeur infinie ; d'où il résulte que si les actes du chrétien ne sont pas d'un infini mérite, ils reçoivent cependant de Jésus-Christ, qui vit et opère en lui, une valeur éminente et qui échappe entièrement à notre humaine appréciation. De là

core, qu'il fait bon savoir qu'il n'y a qu'une chose au monde qu'on doive ambitionner : l'accomplissement de la volonté de Dieu ! et que je dois de grâces au Seigneur de m'avoir mis dans la tête et dans le cœur cette pensée d'un entier abandon ! »

(1) Quia membra sumus corporis Christi, de carne ejus et de ossibus ejus. (Ephes. v, 30.)

vient qu'on les nomme surnaturels, étant au-dessus de la portée et des ressources naturelles de l'homme.

Bien que ce simple énoncé vous ait donné un aperçu d'ensemble sur les inappréciables avantages de l'esprit de sacrifice, vous allez toutefois vous rendre compte mieux encore de ces avantages lorsque je vous en aurai fait l'énumération détaillée.

Les uns vous sont personnels, les autres regardent le prochain.

Le premier avantage ou fruit de l'esprit de sacrifice est de vous rendre chers à Dieu, qui voit en vous des images vivantes, des copies fidèles de son bien-aimé Fils. Et vous savez si Dieu tient à cette ressemblance; tant la veut-il trouver en ses enfants d'adoption, qu'il en a fait une condition essentielle de la gloire qu'il tient pour eux en réserve (1).

En outre, tout sacrifice généreusement accepté et accompli est pour le chrétien une occasion de mérites et de grâces qui puri-

(1) Nam quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui... illos et glorificavit. (Rom. VIII, 29, 30.)

fient (1), sanctifient, font vivre de la vie divine et, par conséquent, nous unissent à Celui qui est l'unique raison de notre être.

Un autre fruit personnel de l'esprit de sacrifice est de nous détacher de la terre et de ses plaisirs trompeurs, d'élever nos pensées, de diriger nos désirs et nos espérances vers un monde meilleur, et de nous en rapprocher de jour en jour davantage.

Tel est le bénéfice que procure ici-bas le sacrifice généreusement accepté et chrétiennement accompli. Faut-il parler du fruit définitif qu'obtiendront au delà de cette vie tous nos efforts, toutes nos luttes, toutes nos épreuves, toutes nos souffrances, toutes nos larmes sanctifiées par la foi, la soumission, la résignation, l'espérance?... « Disons-le bien haut, a écrit un homme tristement illustre de ce siècle (2), disons-le bien haut : personne n'aura injustement ni inutilement souffert. La loi du monde moral c'est l'équité. *Dieu se trouve à la fin de tout.* Ne l'oublions pas, et enseignons-le à tous ; il n'y aurait aucune dignité à vivre, et cela ne

(1) De Maistre a dit : « En mettant l'homme aux prises avec l'infortune, Dieu le purifie de ses fautes passées, le met en garde contre les fautes futures, le mûrit pour le ciel. »

(2) Victor Hugo.

vaudrait pas la peine si nous devions mourir tout entiers. »

Non, non, nous ne devons pas mourir tout entiers. Nous croyons à la résurrection ; nous croyons à la vie éternelle ; nous croyons qu'après l'épreuve du temps, après les luttes et les larmes de l'exil, sonnera l'heure des éternelles rémunérations, où toute lutte sera couronnée, où toute larme sera tarie, où la joie sans fin succédera à la tristesse d'un jour. Celui pour qui nous luttons et souffrons ici-bas, s'en est porté garant et nous a donné sa parole : « O vous, dit-il, qui êtes demeurés avec moi, partageant mes douleurs, buvant au calice de mes humiliations et marchant à mes côtés dans l'âpre sentier du sacrifice, rassurez-vous, ayez confiance : je vous réserve la possession d'un royaume, le royaume même que mon Père m'a préparé (1). »

Vous le voyez, tout est profit pour nous, comme aussi tout est profit pour les autres, dans l'exercice de l'esprit de sacrifice.

(1) Vos autem estis qui permansistis mecum in tentationibus meis : et ego dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meus, regnum. (Luc. xx, 28, 29.)

Je dis : tout est profit aussi pour les autres. Jésus, par son immolation sanglante au Calvaire a sauvé le monde; par son immolation sacramentelle il continue de le sauver. Eh bien, réjouissez-vous, chers jeunes gens, car vos sacrifices de tous les jours, unis à celui du Sauveur, sauvent aussi le monde. Réjouissez-vous, car cette participation aux dispositions de Jésus-Christ, en vous faisant entrer en communauté de vie avec lui, vous fait aussi participer à la divine fécondité de son immolation. « Je suis la vigne, dit-il, et vous en êtes les rameaux. Celui qui adhère à moi porte beaucoup de fruits (1). » En sorte que, comme les actes sont la conséquence et la manifestation de la vie, il s'ensuit que la vie de Jésus-Christ devenant la nôtre, nos actes deviennent aussi les siens et leur empruntent leur efficacité (2).

Comprenez, dès lors, chers jeunes gens, le bien que vous pouvez faire autour de vous,

(1) Ego sum vitis, vos palmites : qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum. (Joa. xv, 4.)

(2) Aux lecteurs qui désireraient étudier plus à fond cette consolante vérité, nous conseillons les deux ouvrages suivants : *l'Apostolat de la souffrance*, par le R. P. Lyonnard, S. J.; et *De l'union à N.-S. Jésus-Christ dans sa vie de victime*, par le R. P. Giraud, missionnaire de N.-D. de la Salette.

les grâces que vous êtes à même d'attirer sur ceux au salut desquels vous vous intéressez, par les sacrifices quotidiens de votre vie ordinaire.

Remarquez bien ces mots : *de votre vie ordinaire,* car, comme l'observe très judicieusement saint François de Sales, « les grandes vertus et les grands sacrifices ne sont pas toujours en notre chemin; mais nous en rencontrerons de petits à toute heure, que nous pouvons pratiquer et accepter ». Et sachez bien que ce qui est petit aux yeux des hommes est souvent grand aux yeux de Dieu.

Ne dites donc pas : A quoi bon m'imposer des gênes et des efforts? A quoi bon me priver des plaisirs de mon âge? A quoi bon l'humilité? A quoi bon la chasteté?

A quoi bon? à vous sanctifier d'abord, puis à sanctifier les autres : vos parents, vos amis, la masse des chrétiens qui, comme vous, doivent travailler à leur salut. A quoi bon? à leur obtenir des grâces de conservation ou de conversion, des grâces de force et de constance dans le bien et, par dessus tout, la grâce de la persévérance finale.

C'est à cela qu'a servi l'immolation sanglante du Sauveur; c'est à cela que sert et servira jusqu'à la fin des temps son immolation eucharistique. Et c'est aussi à cela que servent vos propres sacrifices.

Par eux, vous sauvez, je le répète, tout ce qui a besoin de salut. Or parmi les objets qui réclament plus impérieusement votre assistance compatissante, la France, votre bien-aimée patrie, tient sans contredit le premier rang; la France, jadis si chrétienne et si prospère, aujourd'hui si abaissée, si égarée dans les voies de la perdition; la France qui a laissé le luxe, la licence et la débauche tout envahir et tout corrompre; la France qui subit, hélas! sans le vouloir reconnaître, le châtiment providentiel de sa déchéance morale. Mais, si enfoncée qu'elle soit dans l'humiliation et le mal, n'oublions pas que Dieu a fait les nations guérissables, et qu'après leur avoir envoyé un Sauveur, elle leur offre des sauveurs. Ces sauveurs sont tous ceux qu'un saint zèle anime pour le salut de leurs semblables et qui, pour cette fin, s'offrent à Dieu, avec le souverain Sauveur, en hosties de propitiation, faisant hommage á Dieu, dans ce but, de tous leurs travaux, de

tous leurs efforts, de toutes leurs épreuves et de tous les mérites qui en résultent. Soyez de ce nombre et vous aurez bien mérité de Dieu et de la France.

En finissant, je résumerai dans un souvenir historique les enseignements que j'ai voulu vous faire entendre au cours de cet entretien.

Une statue du général Chanzy « qui eut, à l'heure de nos désastres, l'honneur de défendre pied à pied avec les débris de notre dernière armée notre territoire envahi, » se dresse sur la place principale de Nouart, son pays natal. Elle représente le général, le bras tendu vers l'Est, et sur le socle on lit ces paroles tombées de ses lèvres : « Que les généraux qui veulent le bâton de maréchal de France aillent le chercher au delà du Rhin. »

M'appropriant ces paroles, je vous dirai, à mon tour, chers jeunes gens : que ceux d'entre vous qui veulent prendre rang parmi les vrais chrétiens de France, parmi les serviteurs et les sauveurs de leur patrie, aillent au delà de la vie molle et mondaine, au delà des préoccupations vaines et de l'amour

des plaisirs grossiers; qu'ils aillent jusqu'au sacrifice de tout ce qu'estime, aime et recherche le monde, et, s'il le faut, jusqu'au sacrifice d'eux-mêmes. C'est à cette condition que l'on est chrétien et que l'on coopère á faire revivre et à perpétuer la race des chrétiens.

SEPTIÈME ENTRETIEN

VIE DE PROGRÈS

Profectus tuus manifestus sit omnibus.
Que votre progrès soit manifeste à tous.
(I Timoth. VI, 15.)

Naguère, au sein d'une des plus illustres assemblées intellectuelles du monde, on rappelait « les belles paroles par lesquelles Pasteur exprima son admiration et sa reconnaissance, le jour où il assista, plein d'une émotion qui débordait, à la pose d'une plaque commémorative sur sa petite maison natale : « *Regarder en haut, apprendre au-delà, s'élever toujours* » (1).

Ces paroles, auxquelles l'âme profondément chrétienne de Pasteur donnait un sens bien différent de celui que leur donnerait l'ambition des honneurs ou une science orgueilleuse, m'amènent à vous parler, chers

(1) Discours de réception de M. Gaston Pàris, prononcé à l'Académie Française le jeudi, 28 janvier 1897.

jeunes gens, d'un autre élément qu'il vous faut introduire dans votre vie si vous la voulez rendre véritablement et pleinement chrétienne : je veux dire le progrès.

On parle beaucoup aujourd'hui de progrès, et notre siècle se glorifie d'être plus qu'aucun autre un siècle de progrès. Il ne m'appartient pas d'examiner et de juger si cette prétention est légitime. A ne considérer les choses que par leurs aspects extérieurs et au point de vue exclusivement terrestre, il est possible que la génération actuelle l'emporte sur ses devancières par les progrès qu'elle a réalisés dans la science, le commerce, l'industrie, les beaux arts. Les inventions, les perfectionnements apportés à une foule de connaissances ou de productions humaines ont, sans doute, contribué à autoriser la prétention de notre siècle.

Mais si la société contemporaine est en progrès du côté temporel, en peut-on dire autant du côté spirituel et éternel ? Le thermomètre de la vie chrétienne est-il en hausse ? Ne serait-il pas plus exact de dire qu'il est en baisse ? Y a-t-il chez les chrétiens, pour

ne parler que d'eux, la même activité, le même zèle à s'occuper de leur âme que chez les mondains à s'occuper de leurs affaires et de leurs plaisirs? Autant de problèmes que je ne veux pas entreprendre de résoudre.

Donoso Cortès écrivait, il y a cinquante ans : « Notre atmosphère contient un poison qui ne permet à rien de bon de parvenir à sa maturité. Ou l'esprit fléchit, ou l'homme tombe; celui qui ne trahit pas sa destinée, la destinée le trahit : si bien que nous périssons faute d'un homme qui ose dépasser le niveau du vulgaire. »

Sans m'attarder à ces considérations générales, laissez-moi plutôt, chers jeunes gens, aborder un sujet qui vous touche plus particulièrement et tout personnellement, et, le prenant par son côté le plus pratique, vous dire :

Mes amis, l'âge où vous êtes est spécialement l'âge du progrès. Comme il y a progrès physique en vous et développement de vos facultés naturelles, il doit y avoir progrès moral et développement de vos facultés spirituelles ; et votre vie, que vous voulez

rendre chrétienne, doit être une *vie de Progrès.*

Comprenez tout d'abord ce qu'il faut entendre par ce mot. Après quoi, je vous dirai en quoi vous devez, et par quels moyens vous pouvez réaliser les progrès que comporte la vie chrétienne.

I

Il y a dans toute destinée, soit des personnes, soit des choses, un point de départ et un point d'arrivée, un commencement et une fin. Entre ces deux extrêmes existe un intervalle plus ou moins grand dans lequel, selon l'économie de la divine Providence, chaque être doit se développer et acquérir les proportions physiques ou morales conformes à sa nature. C'est la période du progrès. Dans l'ordre moral surtout, suivant que le développement se produit dans un sens ou dans un autre, il y a perfection ou décadence, ascension vers le bien ou descente vers le mal. L'impulsion est donnée vers l'un ou vers l'autre ; le mouvement s'établit, s'accélère sous le choc des pas-

sions vertueuses ou vicieuses avec plus ou moins d'uniformité et de vitesse, et aboutit finalement à la grandeur ou à l'ignominie, souvent aussi à la médiocrité.

Comment en arrive-t-on à ce résultat? Le procédé n'est pas toujours le même : il s'y trouve des variétés presque infinies, produites par les diversités et les divergences si considérables qui existent dans les tempéraments, les inclinations, l'éducation, les circonstances, le milieu dans lequel se meut l'existence de chaque individu. Parfois les uns sont heureusement partis, animés des dispositions les meilleures, ne voyant que le bien, ne voulant que le bien, le parfait. Dans la suite, leurs passions les ont entraînés dans un sens tout opposé et, n'ayant pas eu le courage de déployer une résistance efficace, ils ont abouti à la déchéance totale. D'autres, au contraire étaient partis pour tomber aux abîmes : mais une main invisible et secourable, la main de Dieu, les a arrêtés, souvent malgré eux, sur la pente fatale et, comprenant leur erreur, entraînés par la passion du bien, ils se sont mis à la poursuite de la sainteté et, de progrès en progrès, ont fini par l'atteindre. D'autres

enfin, et ce sont les plus nombreux, dépourvus de toute ambition surnaturelle, aimant la vulgarité, ou du moins n'ayant pas le courage d'en sortir, se bornent à demeurer toute leur vie des chrétiens médiocres, blasés, sans enthousiasme et sans ressort, accomplissant le strict nécessaire et, leur dette de justice payée, s'estimant quittes vis-à-vis de Dieu.

Chers jeunes gens, voulez-vous être de cette catégorie et grossir le nombre, si considérable et si encombrant hélas! des chrétiens médiocres? Votre conscience, et plus encore votre foi, votre ardeur de vingt ans, se révoltent à cette seule idée. Non, non, répondez-vous, pas de vulgarité, pas de médiocrité, pas d'infériorité (1)!

Faut-il vous demander si vous voulez vous abandonner au gré de vos passions naissantes et faire une expérience des joies

(1) L'une des gloires de la chirurgie moderne, Dupuytren, avait coutume de dire que « rien n'est à redouter pour un homme que la médiocrité ». Cette pensée, dit un de ses biographes, fut la maxime de sa vie entière; il n'eut jamais de repos avant d'avoir atteint le premier rang. « J'aimerais mieux, répétait-il avec César, être le premier dans un village, que le second dans Rome ».

coupables et des ivresses honteuses, avant de vous engager dans la route du bien, et d'y marcher sans défaillance jusqu'au terme? Vous repoussez l'idée d'être à la merci de vos passions avec la même indignation que l'idée de vivre dans une médiocrité déshonorante.

Dès lors, que reste-t-il? sinon que vous voulez le bien, que vous optez pour la vertu, que vous entendez faire de votre vie une marche ascensionnelle vers la sainteté, en dépit de toutes les difficultés et de tous les obstacles.

Or qu'est-ce que cela? Le progrès, le vrai progrès, celui qui seul mérite proprement ce nom. Tout le reste comparé à cela n'est que progrès relatif, si tant est que ce ne soit pas recul, défaillance et déchéance. Tout ce qui n'aboutit pas à rendre l'homme meilleur en le rapprochant de son idéal, qui est Dieu, ne peut pas être appelé progrès. Progresser, c'est aller en avant, c'est monter, c'est atteindre le but proposé. Or en avant, il n'y a que Dieu; en haut il n'y a que Dieu; le but proposé, unique, universel c'est Dieu, Dieu qui crie à sa créature : viens, marche, monte! Et tout ce qui rapproche de cette

fin dernière, toute aspiration vers le bien, tout effort vertueux, toute victoire sur ses passions, tout renoncement à un bien moindre que le bien suprême, tout cela s'appelle et mérite éminemment d'être appelé progrès.

II

Encore que votre progrès doive être universel et qu'il n'y ait rien en vous qui ne doive être l'objet d'un perfectionnement spécial, il est cependant quelques points particuliers sur lesquels vos préoccupations et vos efforts doivent se porter de préférence et se concentrer davantage, à raison de leur importance et des précieux résultats que vous en pouvez espérer.

Envisagé dans son être moral, l'homme est *intelligence* et *volonté*. Or ce sont ces deux facultés qui, en vous, chers jeunes gens, réclament un travail assidu et constant de perfectionnement progressif. Je ne parle pas ici d'un perfectionnement purement humain et naturel, lequel est pour vous un devoir dont il vous faut avoir souci; mais, puisqu'il n'est question dans ces entretiens que

de la vie chrétienne, j'entends parler d'un perfectionnement surnaturel et divin.

Le perfectionnement surnaturel de notre intelligence est celui qui résulte de notre progrès dans la *connaissance de Dieu*.

Connaître Dieu, c'est le premier devoir du chrétien, avons-nous dit, et l'une des fins pour lesquelles il a reçu la vie surnaturelle au baptême. Étant faits pour Dieu, étant créés, prédestinés pour le contempler éternellement, nous avons, dès ici-bas, l'obligation de le connaître; c'est, avons-nous dit encore, la condition rigoureuse de notre participation à la béatitude céleste; car, dit l'apôtre saint Jean, « la vie éternelle consiste à connaître le seul vrai Dieu et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ (1).

Vous savez comment s'acquiert cette connaissance de Dieu, cette science de Dieu : c'est par la foi, dont il a été question plus haut et qui est une participation à la divine clairvoyance de « l'Esprit qui pénètre toutes choses, mêmes les profondeurs de Dieu (2) ».

(1) Haec est autem vita æterna : ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti, Jesum Christum. (Ioa. xvii, 3.)

(2) Spiritus enim omnia scrutatur, etiam profunda Dei. (I Corinth. ii, 10.)

Mais cette foi que nous avons reçue comme un don de Dieu en entrant en ce monde se complète par les enseignements de l'Église catholique aux mains de laquelle Jésus-Christ, son divin Époux, a remis le précieux dépôt de la vérité. L'Église enseigne par son chef suprême, ses pontifes, ses prêtres, ses apôtres, ses docteurs. Elle nous transmet ses enseignements par la parole et par les écrits, par la révélation et par la tradition, par la théologie et par le catéchisme, par les exemples de ses saints, et les actes héroïques de ses martyrs. Tout cela constitue un merveilleux ensemble doctrinal d'où se dégagent, pour l'instruction de tous, des leçons de dogme et de morale, de vertu et de sainteté, où tous peuvent et doivent apprendre ce qu'il faut croire et ce qu'il faut pratiquer.

La docilité à recevoir ces leçons et à les mettre à profit développe ce que la sainte Écriture nomme la *science des Saints*, science éminemment pratique par laquelle, connaissant Dieu dans ses grandeurs et dans ses droits, dans ses amabilités et ses bienfaits, on s'applique à le servir et à lui plaire en toutes choses.

Apportez donc tous vos soins, chers jeunes gens, à acquérir et à développer en vous cette science. « Croissez, vous dirai-je avec saint Pierre, dans la connaissance de Dieu et de Notre Sauveur Jésus-Christ (1). » De grâce, ne vous bornez pas à une connaissance superficielle, à quelques notions élémentaires, générales, incomplètes. Quelque inaccessible que soit Dieu, efforcez-vous de l'atteindre et de toujours mieux l'atteindre par une science plus étendue, plus solide et plus complète de ses perfections adorables, de ses amabilités incomparables. Étudiez-le surtout en Jésus-Christ, « sa splendeur incarnée et la figure sensible de sa substance (2) ». En lui Dieu vous apparaîtra encore plus attrayant et plus aimable. Connaissant mieux Jésus-Christ et en Jésus-Christ Dieu, vous aurez une connaissance meilleure du reste, c'est-à-dire de toutes choses et de vous-mêmes. « Vous verrez la lumière dans la lumière même (3) »; c'est-à-dire qu'à la faveur des clartés dont Jésus-Christ, par son Esprit, vous inondera, vous

(1) Crescite vero in cognitione Domini Nostri et Salvatoris Jesu Christi. (II Petr. III, 18.)

(2) Splendor gloriæ et figura substantiæ ejus. (Hebræ. I, 3.).

(3) In lumine tuo videbimus lumen (Psalm. XXXV, 10.)

comprendrez mieux la fragilité des choses de la terre, votre propre impuissance, votre misère et votre néant. Oh! quel bienfait que cette notion exacte, cette juste appréciation des choses terrestres, et des choses célestes; que cette rectitude d'un jugement que Dieu éclaire et dirige! Puisse ce bienfait être votre partage et puissiez-vous, grâce à lui, grandir en cette « science des saints », qui sera, chers jeunes gens, votre sauvegarde contre l'erreur et comme le flambeau de votre vie!

Après votre intelligence, en même temps que votre intelligence, et aux mêmes titres qu'elle, votre cœur réclame aussi son perfectionnement surnaturel.

Le perfectionnement surnaturel du cœur c'est l'amour, non un amour quelconque, mais l'amour concentré sur l'unique objet qui lui convienne, le bien, le souverain Bien; amour à la fois *affectif* et *effectif*, pour employer le langage des maîtres de la vie spirituelle, c'est-à-dire amour de tendresse et de complaisance, amour de désir et d'inclination vers ce bien suprême et tout ce qui en rapproche; amour actif, vaillant, généreux,

magnanime; amour agissant et pratique; amour s'exerçant et se traduisant par la fidélité, le dévouement, le don de soi.

Or, comme vous devez tendre au perfectionnement progressif de votre intelligence dans l'ordre surnaturel, ainsi devez-vous, dans le même ordre, travailler au perfectionnement de votre cœur.

Comment donc perfectionnerez-vous votre cœur? En progressant dans l'amour *affectif* et *effectif* du bien, du souverain Bien, qui est Dieu, en vous le rendant de plus en plus sympathique, en vous y attachant de plus en plus puissamment.

Dès qu'il est vu et considéré dans sa beauté et sa bonté, Dieu se fait aimer; il s'impose à l'amour. Car Dieu est amour, amour éternel, infini; amour démontré par d'innombrables manifestations, toutes plus merveilleuses et miséricordieuses les unes que les autres; amour poussé jusqu'aux derniers excès possibles à la puissance et à la bonté divines; amour humanisé dans le Christ, le Christ de la Crèche, le Christ du Calvaire, le Christ de l'autel, du Tabernacle et de la Table Sainte, notre Jésus enfin, notre doux et bienfaisant Emmanuel!...

Oh! comment un cœur en qui la grâce du saint baptême a déposé l'aptitude et la puissance d'aimer, d'aimer l'amour incréé et l'amour incarné; comment un cœur jaloux de remplir ses fonctions surnaturelles ne s'attacherait-il pas à ce suprême Bien qui se nomme Dieu, qui se nomme Jésus? Comment ne mettrait-il pas en lui ses complaisances et ne concentrerait-il pas sur lui toutes ses affections?

Hélas! quelque incompréhensible que cela puisse paraître, il n'est pourtant que trop vrai que ce cœur de l'homme que la nature a fait si délicat, si sensible, et en qui la grâce ne fait qu'ajouter plus de délicatesse encore et de sensibilité, il n'est que trop vrai qu'il peut aimer autre chose que Dieu, s'attacher de préférence à un bien moindre que le Bien suprême, et se passionner hélas! pour ce qu'il y a de plus opposé au bien. Il n'est que trop vrai qu'à l'égard de Dieu le cœur de l'homme, du chrétien, n'a souvent que froideur, indifférence, dureté, insensibilité. Il n'est que trop vrai qu'à mesure que dans ce cœur croît l'amour du plaisir, des biens terrestres, des vanités du monde, l'amour de Dieu, et par suite l'amour du

bien décroît à proportion égale, si tant est que ce ne soit hors de toute proportion. Qu'il est à plaindre le cœur ainsi vide de ce qui le devrait remplir, et ainsi rempli de ce qui en devrait être exclu!

Chers jeunes gens, laissez-moi vous adresser, la même recommandation instante que l'apôtre saint Paul aux chrétiens de Philippes : « Je demande au Seigneur, et je vous demande à vous-mêmes une chose : que votre charité abonde de plus en plus (1) » et que, sachant par la foi, par l'enseignement catholique, par tant de manifestations surnaturelles dont vous avez été gratifiés, qui est celui que vous devez aimer, quels sont ses droits à votre amour, vous vous efforciez de l'aimer de jour en jour davantage.

Aimant Dieu de la sorte, aimant son Fils Jésus, aimez aussi, aimez toujours plus, ce que Dieu, ce que Jésus aiment, recommandent, possèdent en eux-mêmes : la vérité, la justice, la pureté, la sainteté, en un mot toutes les vertus qui constituent la noblesse

(1) Et hoc oro, ut charitas vestra magis ac magis abundet. (Philipp. I, 9.)

des âmes, la véritable distinction morale et, pour tout dire d'un mot, la vie chrétienne.

Mais votre amour, pour être véritable, ne devra pas seulement être un amour *affectif,* se complaisant dans la considération théorique, dans une admiration sentimentale des grandeurs et des bontés de Dieu; il devra être aussi un amour *effectif*, manifesté par des actes, prouvé par des efforts de plus en plus généreux pour vous rapprocher de Dieu en participant à sa bonté, de Jésus-Christ en reproduisant ses vertus.

C'est en cela surtout que votre « progrès devra être manifeste (1) ». Car de quoi vous servirait-il de connaître le souverain Bien, de l'estimer et de l'apprécier; de quoi vous servirait-il de vous le rendre attrayant, de l'aimer, si vous ne vous rapprochiez effectivement de lui et ne travailliez à le rendre vôtre; si, par des désirs sincères et ardents, par des efforts généreux et constants, vous ne tendiez pas vers lui, comme vers votre fin dernière?

Que votre amour pour Dieu, pour la vertu

(1) I Timoth. IV, 15.

se manifeste donc ainsi, chers jeunes gens. « Faites assez, vous dirai-je encore avec le Prince des Apôtres, faites assez, pour que, par vos bonnes œuvres, votre application constante à les multiplier et, par là même, à multiplier vos mérites et à accroître vos progrès surnaturels, vous rendiez de plus en plus certaine votre vocation et votre élection (1). »

Cela revient à dire : Déployez toujours plus d'empressement à servir Dieu et à lui plaire, toujours plus de courage à vous vaincre, toujours plus de zèle à croître en vertu, toujours plus de constance à tendre vers votre fin dernière et à entrer en possession du Bien que vous aurez fidèlement poursuivi ici-bas...

II

J'indiquerai sommairement les moyens à l'aide desquels vous réaliserez les progrès que comporte la vie chrétienne.

Avant tout, comme il s'agit d'œuvre sur-

(1) Quapropter, fratres, magis satagite, ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis. (II Petr. I, 10.)

naturelle et que, dans l'ordre surnaturel, tout, absolument tout a sa source dans l'Auteur de tout bien et ne peut arriver jusqu'à nous que par le moyen de la grâce, cet indispensable trait d'union entre Dieu et nous; il faut, par de ferventes et constantes prières, demander à Dieu la grâce nécessaire pour réaliser ces progrès.

Puis, comme toute œuvre surnaturelle, pour nous être imputée à mérite, réclame notre concours effectif, la coopération de notre volonté, et que rien n'excite plus la volonté, n'encourage et ne soutient mieux ses efforts que l'exemple, il faut s'aider des exemples de Jésus-Christ, notre modèle à tous, et des exemples des saints, copies vivantes de Jésus-Christ, dont la vie est proposée à notre imitation.

Vous savez quelle force impulsive vers la sainteté, Augustin puisa jadis dans cette considération. « Eh quoi! se disait-il, en songeant à tant de faibles enfants et de timides jeunes filles, bravant la mort et versant joyeusement leur sang pour Jésus-Christ, eh quoi! ne pourrais-tu pas faire ce qu'ils ont fait, soutenus par la grâce de Dieu? »

Encouragez-vous par la même pensée,

chers jeunes gens, et, sans aller chercher dans les premiers siècles de l'Église des exemples capables d'exciter votre zèle, instruisez-vous et aidez-vous de ceux que vous donnent tant d'illustres chrétiens qui, de nos jours, reproduisent, grâce à Dieu, les vertus des grands siècles de foi.

N'oubliez point, cependant, qu'en cette œuvre de perfectionnement et de progrès, il faut une direction sûre. Nécessaire à tout chrétien, elle l'est bien davantage au jeune homme. Les désirs les plus nobles, les intentions les plus pures, les volontés les plus généreuses peuvent, faute de direction, égarer ceux qui s'y livrent et les emporter à de regrettables excès. S'il importe de stimuler l'apathie, il n'importe pas moins de modérer la fougue et de prévenir les illusions et les indiscrétions d'un juvénile enthousiasme.

Qu'est-ce à dire? sinon que l'une des conditions indispensables de tout progrès régulier dans le bien c'est la docilité, une docilité d'enfant, au directeur de sa conscience. Le Prêtre a non seulement la mission, mais encore la grâce de conduire les âmes à Dieu

et une particulière assistance divine qui confère à sa direction une incomparable autorité.

Abandonnez donc à cette direction prudente, sage et paternelle du Prêtre, confident des secrets de vos consciences, abandonnez-lui vos esprits et vos volontés, allant où il vous dit, faisant ce qu'il vous conseille ou vous ordonne, vous abstenant ce qu'il vous défend ou vous signale comme nuisible à vos âmes. Que de faux pas vous éviterez; que de regrets vous vous épargnerez en vous conformant à ses indications et à ses décisions! Quelle garantie surtout vous donnerez au développement de votre vie chrétienne, en en soumettant tous les actes à ce contrôle aussi sûr que bienfaisant!

Il est dit que « l'homme obéissant comptera de nombreuses victoires (1) ». La victoire, c'est un progrès. Votre obéissance sera donc une source de progrès.

Enfin si vous voulez être des hommes de progrès, je vous redirai ce que je vous ai dit dans les précédents entretiens : soyez des

(1) Vir obediens loquetur victoriam. (Prov. xxi, 28.)

convives assidus de la Table Sainte. Le progrès est le résultat du zèle, du désir de plaire à Dieu, de l'amour qu'on a pour Dieu. Progresser c'est aimer et, réciproquement, aimer c'est progresser. Or l'Eucharistie c'est l'amour; c'est l'amour divin communiqué aux hommes, afin de les soulever et de les entraîner vers leur fin dernière qui est Dieu, en les faisant vivre de Dieu et pour Dieu. L'Eucharistie contient donc la grâce même du progrès ; et c'est très spécialement d'elle que l'Apôtre aurait pu dire ces paroles : « La charité du Christ me presse et m'aiguillonne (1) » elle me pousse à vouloir toujours plus et à faire toujours mieux ; « oubliant ce qui est en arrière et m'avançant vers ce qui est en avant (2) »; « aspirant à des dons meilleurs à des vertus plus hautes, et désirant marcher dans une voie plus excellente encore (3). »

Avant de clore cet entretien, laissez-moi vous donner encore, chers jeunes gens, un

(1) Charitas Christi urget nos (II Cor. v, 14.)

(2) Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero, quæ sunt priora, extendens meipsum. (Philipp. III, 13).

(3) Æmulamini autem charismata meliora. Et adhuc excellentiorem viam vobis demonstro. (I Cor. XII, 31.)

conseil que votre âge, peut-être aussi votre inexpérience dans les voies de la perfection, rendent doublement utile. Je l'emprunte à l'aimable Docteur de la piété chrétienne, saint François de Sales.

« Dieu, dit-il, nous a ordonné de faire tout ce que nous pouvons pour acquérir les saintes vertus; n'oublions donc rien pour bien réussir en cette sainte entreprise. Mais après que nous aurons planté et arrosé, sachons que c'est à Dieu de donner l'accroissement aux arbres de nos bonnes inclinations et habitudes. C'est pourquoi il faut attendre le fruit de nos désirs et travaux de sa divine providence.

« Que si nous ne sentons pas le progrès et avancement de nos esprits en la vie dévote tel que nous voudrions, ne nous troublons point, demeurons en paix; que toujours la tranquillité règne dans nos cœurs. C'est à nous de bien cultiver nos âmes, et partant, il y faut fidèlement vaquer; mais quant à l'abondance de la prise et de la moisson, laissons-en le soin à notre Seigneur. Le laboureur ne sera jamais tancé s'il n'a belle cueillette, mais oui bien s'il n'a pas bien labouré et ensemencé ses terres.

« Ne nous inquiétons donc point pour nous voir toujours novice en l'exercice des vertus, car *au monastère de la vie dévote* chacun s'estime toujours *novice*, et toute la vie y est destinée à la *probation* (1). »

Chers jeunes gens, n'oubliez pas qu'une loi de progrès préside à votre vie chrétienne et doit en régir toutes les opérations. *En avant! Toujours mieux!* voilà votre devise. A l'exemple du grand apôtre, oubliez, vous aussi, ce qui est derrière vous pour vous porter vers ce qui est devant vos yeux. Encouragez-vous par ce que vous avez pu faire de bien à faire mieux encore, et réalisez ainsi la recommandation de l'Esprit-Saint : « Que celui qui est juste se justifie davantage; que celui qui est saint le devienne encore plus (2). »

Dans la sainte Église de Dieu qui combat ici-bas et marche à la conquête de la Jérusalem céleste, il y a deux sortes de soldats : il y a les éclaireurs, qui se portent en avant,

(1) Traité de l'amour de Dieu, liv. IX, ch. VII.

(2) Qui justus est, justificetur adhuc : et sanctus, sanctificetur adhuc. (Apoc. XXII, 11.)

ouvrant la marche et traçant la route aux autres. Ceux-ci les suivent comme entraînés, et, s'inspirant des exemples de leurs devanciers, poursuivent la même conquête, encore qu'avec un inégal mérite.

Chers jeunes gens, soyez des *éclaireurs* et des *entraîneurs*, vous portant sans cesse en avant et réalisant des progrès toujours plus marqués dans la voie du bien. Il est dit des élus de Dieu qu'ils réaliseront ici-bas de mystérieuses ascensions dans leur cœur et qu'ils iront de vertu en vertu (1), de clarté en clarté (2), jusqu'à la plénitude de la sainteté et de la lumière du jour éternel.

Que ce soit aussi votre préoccupation souveraine et l'objet de vos persévérants efforts.

(1) Beatus vir, cujus auxilium abs te : ascensiones in corde suo disposuit in valle lacrymarum, in loco quem posuit... Ibunt de virtute in virtutem : videbitur Deus deorum in Sion. (Psalm. LXXXIII, 6-8.)

(2) Nos vero omnes, revelata facie gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur a claritate in claritatem tanquam a Domini spiritu. (II Cor. III, 18.)

HUITIÈME ENTRETIEN

VIE D'ÉDIFICATION

Omnia ad ædificationem fiant.
En toutes choses appliquez-vous à édifier.
I, Cor. XIV, 26.

Depuis que le Fils de Dieu s'est fait homme, l'homme ici-bas vit sous une loi d'amour. Cette loi, qui l'oblige à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, l'oblige pareillement à aimer son prochain comme lui-même, en vue de Dieu et par amour pour Dieu.

Cet amour du prochain revêt des formes multiples : l'une de ces forme est *l'édification*. Par édification il faut entendre l'exemple donné aux autres du devoir accompli et l'encouragement qui résulte pour eux à l'accomplir par imitation. S'aimer réciproquement implique l'idée de s'entr'aider. Or, c'est

s'entraider que de s'édifier. Édifier c'est construire, c'est élever, c'est couronner. Tout chrétien est un temple (1), un temple qui doit grandir, s'élever jusqu'au ciel, et dont les fondements reposent dans les profondeurs de la foi, principe indispensable de toute opération surnaturelle. L'obligation faite à tous les chrétiens de s'aimer les uns les autres, les doit porter à se prêter un mutuel secours dans l'édification de ce temple représenté par chacun d'eux. Ce secours n'est autre que l'exemple appelé pour cela édification.

Jésus-Christ a commencé par sanctionner de son propre exemple cette loi d'amour réciproque qu'il a donnée aux hommes et par édifier ses apôtres à l'aide desquels il voulait fonder l'Église. Aussi a-t-il pu leur dire : « Je vous ai donné l'exemple, afin que comme j'ai fait vous fassiez vous-mêmes (2). »

Ce n'est pas en vain que Jésus-Christ leur a donné cette salutaire leçon. Fidèles imitateurs de leur maître et modèle, les apôtres

(1) Templum Dei estis (I Cor. III, 16) Dei ædificatio estis (I Cor. III, 9.)

(2) Exemplum enim dedi vobis ut, quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis. (Joa. XIII, 15.)

ont pu dire, à leur tour aux hommes : « Soyez nos imitateurs comme nous le sommes du Christ (1). »

Tel est l'ordre établi; telle est la loi de charité fraternelle qui lie tous les chrétiens entre eux, et qui se trouve formulée dans ces parole de saint Mathieu : « Vous êtes la lumière du monde; que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre père qui est au ciel (2) », en imitant votre exemple et en reproduisant vos œuvres.

Chers jeunes gens, vous devez donc vous aimer les uns les autres et, par conséquent, vous entr'aider, vous soutenir, vous sanctifier en vous donnant une mutuelle édification.

C'est là une manifestation de cette vie d'apostolat dont j'aurai bientôt à vous entretenir. Envisagez-la présentement comme une obligation qui découle directement de celle où

(1) Imitatores mei estote sicut et ego Christi. (1 Cor. IV, 16.)
(2) Vos estis lux mundi... Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent patrem vestrum qui in cœlis est. (Matth. V, 14, 16.)

vous êtes, comme disciples de Jésus-Christ, de vous aimer les uns les autres.

Afin de vous encourager à ce travail d'édification, laissez-moi vous en exposer les inappréciables avantages et vous faire entrevoir les funestes conséquences résultant du mauvais exemple ; puis vous dire sommairement en quoi vous devez édifier.

I

Le premier avantage de l'édification chrétienne vous est tout personnel. En effet, vous avez tout à gagner à cette préoccupation, à ce désir d'édifier votre prochain en toute circonstance et en tout lieu. Cette préoccupation, ce désir, vous sont éminemment salutaires, car ils sont un continuel stimulant à être tels que vous devez être pour porter au bien, à la vertu, les témoins de votre vie. Il y a là comme une obligation qui s'impose et dont on accepte d'autant plus volontiers l'impérieuse exigence qu'on en comprend mieux la légitimité. Je pose en fait que rien n'accélère plus l'œuvre de la sanctification personnelle que cette pensée entretenue et

toujours actuelle : *Je dois édifier! Je dois être édifiant!* Tout alors, dans la vie, s'harmonise avec cette pensée et s'y adapte sans effort. Cette pensée devient l'aiguillon de la charité dont parlait l'apôtre saint Paul en disant : « *La charité du Christ me presse.* » Elle presse, c'est-à-dire qu'elle excite à faire le bien autour de soi et, pour cela, elle commence par opérer le bien en soi. Plaire à Dieu pour plaire aux hommes ; briller aux yeux de Dieu pour briller aux yeux des hommes : tel est l'invariable objectif de quiconque est animé de ce double et indivisible amour de Dieu et du prochain.

Avouez, chers jeunes gens, qu'il y a tout avantage à entretenir en soi-même cette préoccupation et à vivre sous son influence sanctifiante.

Que l'amour de vos propres intérêts spirituels vous porte donc à l'édification du prochain et vous fasse réaliser la parole de nos saints Livres : « Je me sanctifie pour mes frères (1) » dans le Seigneur.

Un autre avantage de l'édification chré-

(1) Pro eis ego sanctifico meipsum. (Joa. XVII, 19.)

tienne consiste dans son efficacité, plus ou moins considérable selon que le cercle de ceux à qui elle est donnée est plus ou moins étendu. « L'exemple d'un seul officier chrétien fait *tache d'huile* dans un régiment, » écrivait le général de Sonis. On peut en dire autant de l'exemple d'un jeune homme chrétien dans le monde.

Est-ce à dire que cette efficacité soit absolue et universelle? Non certes : il est des natures tellement familiarisées avec le mal, tellement blasées par des plaisirs énervants, des jouissances prématurées, que la vue des qualités les plus charmantes, des vertus les plus admirables, si elle ne les irrite point, les laisse froides et indifférentes.

Toutefois, on ne saurait nier que cette efficacité ne soit réelle. Car il se dégage de tout bon exemple un enseignement, un encouragement, souvent aussi un reproche salutaire; un enseignement qui dit ou rappelle ce qui est à faire et, par suite aussi, ce qui est à éviter; un encouragement à faire ce dont on a l'exemple sous les yeux; un reproche adressé à la volonté lâche ou rebelle. Là où les plus éloquentes paroles échouent l'exemple triomphe et entraîne, sur-

tout si cet exemple n'est point seulement passager et accidentel, mais habituel, journalier, permanent, et s'il porte avec lui ce caractère discret, insinuant, sympathique que la vraie piété communique à tout ce qu'elle inspire.

Qui de vous ne connaît ce trait rapporté dans la vie de saint Augustin? Un jour, qu'il était en compagnie d'un de ses amis les plus chers et, comme lui, récemment converti, un des officiers de l'empereur vint lui faire visite. C'était un jeune chrétien plein de ferveur. Augustin fut ravi de le voir. Potitianus — c'était son nom — leur raconta la touchante histoire de deux jeunes seigneurs que les exemples des anachorètes avaient arrachés aux plaisirs et aux grandeurs du monde et entraînés dans la solitude. Augustin écouta ce récit dans un grand silence; quand il fut achevé, il demeura tout pensif, la tête inclinée vers la terre, comme sous l'empire d'une vive émotion. Tout à coup il la relève et, s'adressant à son ami : « Alypius, s'écrie-t-il, à quoi pensons-nous? Quoi! d'autres ravissent le ciel sous nos yeux, et nous, insensés, nous languissons dans le vice? Lâ-

ches, nous soupirons dans l'esclavage et nous n'osons en rompre les chaînes? Nous savons où est la source du vrai bonheur, et nous n'osons pas nous y aller abreuver? »

Telle est la force persuasive et entraînante du bon exemple. N'avez-vous pas éprouvé, chers amis, au cours de votre jeune existence, cette influence irrésistible du bien dont vous avez été les témoins ; et ce que vous venez de lire n'a-t-il pas évoqué dans votre mémoire le souvenir de tel condisciple vertueux que sa conduite exemplaire vous faisait proposer jadis comme modèle, et de qui vos maîtres disaient : « Il fait l'édification de sa classe, de sa division, de l'école tout entière, c'est un modèle! » Tel était, du reste, le témoignage rendu par votre propre conscience. Que de fois, peut-être, la seule vue de ce condisciple vous détourna-t-elle du mal et vous porta-t-elle au bien! Que de fois, sur le point de céder aux suggestions du mauvais esprit, fûtes-vous arrêtés et maintenus dans le devoir par un seul regard, une seule parole échappée, presque à son insu, des lèvres de ce condisciple modèle!...

Vers l'année 1831, un jeune homme de dix-huit ans arrivait à Paris. Il n'était point

incrédule, mais son âme déjà était plus ou moins atteinte de ce que le P. Gratry appelait *la crise de la foi*. Un jour, ce jeune homme entre dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont ; il aperçoit agenouillé dans un coin, près du sanctuaire, un vieillard qui, pieusement, récitait son chapelet. Il s'approche et reconnaît Ampère, son idéal, Ampère qui était pour lui la science et le génie en personne. Cette vision l'émeut jusqu'au fond de l'âme ; il s'agenouille sans bruit derrière le maître ; la prière et les larmes jaillissent de son cœur. C'était la pleine victoire de la foi et de l'amour de Dieu, et Ozanam, car c'était lui, se plaisait à redire ensuite : « Le chapelet d'Ampère a plus fait sur moi que tous les livres et même que tous les sermons (1). »

Vous le voyez, qui donne le bon exemple édifie, ce qui revient à dire, construit, répare, relève, élève, aide enfin à la construction de ce temple spirituel que tout chrétien doit bâtir et que Dieu se réserve de couronner dans la gloire céleste.

Il ne sera pas hors de propos, chers jeunes

(1) *Les Contemporains*. A. M. Ampère.

gens, de vous mettre en garde contre l'un des plus formidables obstacles à l'édification chrétienne. Je veux parler d'un certain respect humain inspiré par la vue des mauvais exemples et de la lâcheté du grand nombre.

Pourquoi, dit-on, ferais-je mieux que les autres ? Il ne faut pas se singulariser. Comment, du reste, aller contre le courant ? il est trop fort, il nous entraîne ! Voilà ce qu'on entend fréquemment dire, ce que beaucoup de jeunes gens, dont l'éducation fut chrétienne et l'adolescence vertueuse, pensent tout bas, et ce que, vous, mes amis, ne devrez ni jamais penser ni jamais dire.

Si les autres font mal, vous n'êtes point autorisés à mal faire. En pareil cas, votre devoir est de faire mieux que les autres ; votre devoir est, selon la devise canadienne, « d'aimer Dieu et d'aller votre chemin », tâchant d'entraîner ceux qui vous entourent par la force persuasive de votre exemple. Dussiez-vous, en agissant de la sorte, vous singulariser, il faudrait le faire, car ici la singularité serait de mise et ne serait, en somme, que de la régularité.

« Arbore ton drapeau tout de suite, écrivait à son fils, élève de l'École Polytechnique, le co-

lonel Paqueron, arbore ton drapeau tout de suite, afin que l'on sache qui tu es. Il faut qu'après quarante-huit heures, aucun de tes camarades n'ait un doute à ton sujet et n'ait à se demander ce que tu penses. Sois toujours chrétien, simplement, mais franchement : pas de faiblesse surtout, car quand on a l'honneur d'être chrétien, il ne s'agit pas de se faire pardonner ou tolérer, mais bien de se faire respecter. *N'aie pas peur de passer pour singulier*. Voilà plus de quarante ans, que, pour ma part, je suis très singulier, et ni Dieu, ni les hommes ne m'en ont encore puni. »

Chers jeunes gens, laissez donc faire et laissez dire les autres; fidèles à votre devoir, à tout votre devoir, travaillez, par la force même de votre exemple, à entraîner sur vos traces vos camarades moins généreux que vous et à triompher de leur timidité ou de leur couardise.

En 1870, après le combat de Champigny, qui avait duré trois jours, quelques soldats se débandaient, escortant les pauvres blessés qui défilaient de plus en plus nombreux. C'est alors que, sentant qu'avec une rivière

à dos, la Marne, une déroute serait une débâcle, le général Ducrot voulut, par son exemple, électriser ceux qui faiblissaient. « Nous le vîmes, écrit un de ses aides de camp, s'élancer au triple galop, l'épée à la main, et dépasser la ligne de nos tirailleurs. Puis là, droit, campé sur son cheval, passant son épée sous son bras, et s'arrêtant au milieu de la mitraille qui pleuvait de toutes parts : « *Quand vous voudrez ?* » s'écria-t-il en se retournant vers ceux qui hésitaient à marcher en avant. Et il resta là, en attendant la mort qui ne voulut pas de lui. Mais son courage ranima les courages fléchissants. L'armée reprit l'offensive avec vigueur et quand il descendit de cheval, le soir à six heures sans avoir pris d'autre nourriture qu'une tablette de chocolat, nous avions repoussé les Prussiens, et nous couchions sur les positions occupées, le matin, par leur avant-garde (1)..»

Ce trait de nos glorieuses annales m'en rappelle un autre que je vous demande la permission de vous citer. C'était au jour de la bataille de la Moskowa. Douze cents bou-

(1) A. Larthe, *les Chrétiens célèbres au dix-neuvième siècles*. Biographies contemporaines. 4e série.

ches à feu répandaient la terreur et la mort dans les rangs de l'armée française. Soudain, au fort de la mêlée, un colonel donne à son régiment l'ordre de battre en retraite. Le prince Murat s'en aperçoit et se tournant vivement vers le colonel : « Ah! çà, colonel, seriez-vous par hasard un lâche? » — « Mais voyez, prince, répond l'officier, la terre est labourée par les boulets et jonchée de morts; il n'est plus possible de tenir ici. » — « J'y tiens bien, moi! » répond Murat. Et cette parole fut plus forte que la peur (1).

II

L'opposé de l'édification c'est la malédification ou, pour employer un terme plus usité, c'est le scandale. Le scandale luimême n'est autre chose qu'un empêchement, un obstacle à l'accomplissement du bien, en même temps qu'un encouragement direct ou indirect donné au mal.

Nombreuses sont les formes que peut re-

(1) Rapporté par Mgr Mermillod. Retr. aux membres de la Conf. de Saint-Vincent-de-Paul. Le zèle.

vêtir le scandale, soit qu'il procède de la légèreté et de l'irréflexion, soit qu'il résulte d'une délibération réelle et soit inspirée par le désir positif de nuire aux âmes, par l'intention formelle de les pousser au mal et de les pervertir.

On peut scandaliser par la parole, le regard, le geste, le maintien, les actes, la conduite : autant de moyens à l'aide desquels on peut porter plus ou moins gravement atteinte à la foi et aux mœurs, à l'âme et à la vie surnaturelle de ses semblables.

Qui dira quelles conséquences funestes, désastreuses, peuvent résulter d'une parole indiscrète, imprudente, perfide ; à plus forte raison, d'une conversation licencieuse ou impie! Véritables semences de mort (1), pour employer une expression de nos saints Livres ; coups homicides portés aux âmes croyantes et innocentes; attentats bien autrement coupables que ceux qui n'ont pour objet que le corps...

Aussi l'apôtre saint Paul recommandait-il aux fidèles de son temps — et après lui, avec quelle particulière insistance ne devons-nous

(1) Ut fructificarent morti. (Rom. VII, 5.)

pas le recommander à vous-mêmes, chers jeunes gens, — de « rejeter de leur bouche toute parole mauvaise, tout discours déshonnête » (1), de « bannir de leur conversation toute expression légère, bouffonne, capable de porter atteinte à la pudeur (2) ». En tenant ce langage, l'Apôtre se faisait l'écho de cet oracle de l'Esprit-Saint : « La bouche lubrique multiplie les ruines (3) ».

Si le scandale qui vient de la parole est dangereux, pernicieux, désastreux, combien plus celui qui vient du mauvais exemple, des actes mêmes de la vie! Une parole s'oublie plus facilement qu'un acte. Aussi, l'apôtre saint Paul, écrivant aux fidèles de Thessalonique, leur recommandait-il de « se soustraire à l'influence malfaisante de tout faux frère dont la marche est désordonnée, et se conduit contrairement à l'enseignement traditionnel de la morale évangélique (4) ».

(1) Omnis sermo malus ex ore vestro non procedat. (Ephes. IV, 29.) — Deponite turpem sermonem de ore vestro. (Coloss. III, 8.)

(2) Omnis immunditia,... aut turpitudo, aut stultiloquium, aut scurrilitas,... nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos. (Ephes. V, 3, 4.)

(3) Os lubricum operatur ruinas. (Prov. XXVI, 28.)

(4) Denuntiamus autem vobis, fratres, in nomine Domini

Le même apôtre, s'adressant aux Romains, les exhorte pareillement à ne susciter aucun obstacle ni scandale à leurs frères (1).

Il y a donc là pour tout chrétien une obligation indivisible : ne point donner de scandale et n'en point recevoir; car, dans un cas comme dans l'autre, il y a détriment, souvent même il y a mort spirituelle, soit la mort subie, soit la mort infligée; ici comme là, c'est l'homicide, et nul n'a le droit d'attenter à la vie d'autrui pas plus qu'à la sienne propre.

Veillez donc, chers jeunes gens, à ne vous point exposer au scandale. Mais, par dessus tout, veillez à n'être un scandale pour personne. « Malheur, a dit Jésus-Christ, malheur à celui par qui le scandale arrive (2). » Celui-là est un misérable et un assassin! Et « il vaudrait mieux pour lui », selon l'expression même du Sauveur, « qu'il fût

nostri Jesu Christi, ut subtrahatis vos ab omni fratre ambulante inordinate et non secundum traditionem quam acceperunt a nobis. (II Thessal. III, 6.)

(1) Ne ponatis offendiculum fratri vel scandalum (Rom. XIV, 13).

(2) Væ homini illi per quem scandalum venit. (Matth. XVIII, 1.)

précipité au fond de la mer avec une meule au cou que de précipiter en enfer les âmes qu'il a séduites et de s'y précipiter lui-même avec elles (1).

Oh! qu'il faut parfois peu de chose pour scandaliser une âme pure et candide, ignorante du mal, faible et sans défiance! Une parole, un regard, un geste, un sourire, peuvent blesser à mort, en certains cas. Que dire des actes imprudents, des démarches coupables, des provocations criminelles, auxquels peuvent être exposées ces âmes simples et inoffensives?

Que dire de ces pièges tendus à leur inexpérience, de ces entraînements, de ces séductions, de ces violences qu'une amitié dépravée et cruellement malfaisante leur fait subir sans qu'elles y puissent résister?

Il n'y a qu'une expression pour qualifier une telle conduite, cette expression est de Jésus-Christ lui-même; elle est tombée de ses lèvres indignées pour flétrir la mauvaise foi des Juifs et des Pharisiens de son temps : « *Vos ex patre diabolo estis* » (2),

(1) Expedit ei, ut suspendatur mola asinaria in collo ejus et demergatur in profundum maris. (Math. XVIII, 6.)

(2) Joa. VIII, 44.

Vous êtes les fils du diable, c'est-à-dire de celui qui a été homicide depuis l'origine du monde (1).

III

Vous devez donc édifier et non pas détruire. Mais que devez-vous édifier, ou plutôt en quoi devez-vous donner aux autres l'édification ?

Édifier, avons-nous dit, c'est bâtir, c'est construire. Vous édifierez donc le prochain, c'est-à-dire vous bâtirez en lui le temple du Seigneur, en lui en donnant le modèle en vous-mêmes, et en lui montrant par vos actes la manière de bâtir.

Vous lui ferez voir en vous la foi agissante, la religion, la charité en exercice ; en d'autres termes, vous confesserez hautement votre foi, votre religion, votre amour pour Dieu.

Sachez que c'est toujours, que c'est partout que Dieu mérite d'être cru, d'être adoré,

(1) Ille homicida erat ab initio. (Joa. VIII, 44.)

d'être aimé. Que tout donc en vous confesse Dieu : votre esprit et vos sens, votre âme et votre corps (1).

Confessez-le *par vos paroles*. Que vos discours, que vos conversations soient irréprochables ; que vos appréciations, vos jugements, vos entretiens publics ou intimes soient honnêtes, convenables, animés de l'esprit de piété et de charité, de tous points dignes d'un chrétien.

Confessez-le par vos *sentiments*. Que toujours la charité de Jésus-Christ les inspire et réprime invariablement en vos cœurs toute animosité, toute dissension, toute haine.

Confessez-le par *votre foi*, par une foi ferme et inébranlable, qui ne craigne pas de s'affirmer en toute occasion, qui ne se laisse entamer ni par les sophismes de la libre-pensée, ni par les séduisantes théories d'une philosophie rationaliste.

Confessez-le par la *pureté de vos mœurs* et par l'intégrité d'une vie chaste, défiant tout soupçon, toute insinuation, exempte de toute servitude déshonorante.

(1) Os, lingua mens, sensus, vigor confessionem personent. (Hymn. Hor. Tert. Brev. Rom.)

Quoi encore? Pour compléter les exhortations du grand Apôtre dont je n'ai fait que traduire les paroles (1), j'ajouterai en finissant : Confessez Dieu par votre *conduite* et par vos *œuvres*. Que par elles surtout le prochain soit édifié. Qu'elles surtout prêchent, encouragent, excitent et entraînent. « En toutes choses, vous dit saint Paul, offrez-vous en exemple et édifiez par vos bonnes œuvres (2). » — Et encore : « Que votre foi soit évidente à tous et se manifeste par tout ce que vous ferez de bon (3) ».

Je viens de nommer *les bonnes œuvres*. Entendez par là tout ce qui est capable de procurer directement ou indirectement la gloire de Dieu, la diffusion de son Évangile, le triomphe de ses intérêts, l'extension de son règne dans le monde.

Mettez au premier rang celles qui ont pour objet immédiat la répression courageuse et persévérante de vos passions, la correction

(1) Exemplum esto in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate. (1 Timoth. iv, 12.)

(2) In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum. (Tit. ii, 7.)

(3) Communicatio fidei tuæ evidens fiat in agnitione omnis operis boni. (Philem. i, 6.)

de vos défauts, la pratique des vertus contraires, les progrès dans le bien et l'affermissement de la vie surnaturelle en vos âmes.

Puis ne négligez pas celles qui, en exerçant votre zèle, vous mettront à même de répandre cette vie surnaturelle autour de vous et d'attirer au bien, d'attacher à Dieu ceux qui vivent loin de lui et n'ont pour lui qu'antipathie et défiance.

C'est à ces œuvres et au dévouement qu'elles mettent en relief que le prochain apprendra mieux de vous ce qu'est l'amour de Dieu et, par conséquent, quel est le secret de la vie chrétienne, quelle est aussi la valeur morale de ceux qui la pratiquent.

Oui, soyez-en persuadés, chers jeunes gens, — au surplus la parole évangélique vous en est un garant, — ce n'aura pas été en vain que votre lumière aura brillé aux yeux des hommes; ils en glorifieront Dieu, en reconnaissant la grandeur, la beauté, la dignité et la puissance du vrai chrétien; Dieu lui-même tirera sa gloire du rayonnement que vous aurez exercé autour de vous

ici-bas, et de la manifestation que vous aurez faite en vos personnes de sa propre grandeur, de sa propre beauté et de sa puissance infinie.

NEUVIÈME ENTRETIEN

VIE D'APOSTOLAT

> Unusquisque, sicut accepit gratiam, in alterutrum illam administrantes, sicut boni dispensatores multiformis gratiæ Dei.
>
> Comme de bons dispensateurs des diverses grâces de Dieu, que chacun de vous mette au service des autres la grâce qu'il a reçue. (1 Petr. IV, 10.)

La philosophie enseigne que le bien est *diffusif de lui-même* (1), ce qui veut dire qu'il est de la nature même du bien de se répandre et de se communiquer.

Alors même que la philosophie ne l'enseignerait pas, c'est là une vérité que nous avons maintes fois prise sur le fait et dont nous possédons le témoignage authentique et la vivante démonstration en nous-mêmes.

(1) Bonum est sui diffusivum.

De ce principe et de ce fait on peut déduire que tout ce qui participe au bien, à la bonté, exerce autour de soi une influence, opère une émanation, une irradiation de ce bien, de cette bonté.

A quoi l'on peut ajouter que plus cette participation est abondante, plus est grande cette influence, puissante cette émanation, prolongée cette irradiation.

C'est ainsi que Dieu, qui est le Bien suprême, la Bonté plénière, infinie, exerce sur tous les êtres sortis de ses mains créatrices l'influence bienfaisante de cette Bonté qui est son être même (1).

C'est ainsi que les saints, qui ne sont tels que parce qu'ils participent davantage à la Bonté divine, exercent eux aussi, tout autour d'eux et souvent jusqu'aux extrémités du monde et à travers la longue succession des siècles, une influence à laquelle il est comme impossible de se soustraire.

La même loi se retrouve dans les conditions ordinaires de la vie chrétienne et doit y avoir son application.

Chers jeunes gens, vous voulez être des

(1) Deus cujus natura Bonitas. (Orat. Eccles.)

chrétiens, vous voulez vivre en chrétiens. Qu'est-ce à dire? sinon que vous voulez être bons, pratiquer le bien, participer à la Bonté divine en puisant en Dieu même vos inspirations et les motifs déterminants de vos actes.

Dès lors, vous devez non seulement absorber à votre profit les vivifiantes émanations de cette divine Bonté, mais les laisser passer hors de vous, sans en perdre le bénéfice, et leur permettre de pénétrer en d'autres âmes. C'est un trésor commun dont il faut vouloir enrichir d'autres que soi, sous peine de n'être point chrétien dans le sens complet du terme car, a dit Lacordaire, « comme il n'y a pas de chrétien sans amour, il n'y a pas de chrétien sans prosélytisme (1). »

En somme, cela revient à dire que vous devez avoir à cœur le bien de vos semblables et contribuer à le procurer par l'exercice de l'*apostolat chrétien*.

L'apostolat chrétien! Ce seul mot découvre au regard de la pensée un horizon immense! Que ce mot est doux et beau, et qu'il est utile de le faire résonnner aux

(1) Pensées, I, p. 106.

oreilles des jeunes gens vertueux, surtout à l'heure actuelle!

J'essayerai donc, chers amis, de vous faire comprendre ce que ce mot signifie, l'opportunité de ce qu'il signifie, et les divers moyens de réaliser ce qu'il signifie. En d'autres termes, *nature de l'apostolat*, ses *motifs* et ses *formes :* tels sont les points entre lesquels se partagera cet entretien.

I

L'apostolat, avons-nous dit, est un rayonnement de la bonté ou, pour parler un langage plus chrétien et plus usité, une émanation de la charité et un fruit du zèle.

Vous savez ce qu'il faut entendre par zèle. Il a été défini : la flamme qui s'échappe du foyer allumé par l'Esprit Saint en nos âmes (1).

C'est le désir de procurer la gloire de Dieu en le faisant connaître et aimer, en étendant son règne dans les âmes et, par suite, de procurer le bien de ces dernières.

(1) Flamma ferventissima de ipsa fornace Spiritus sancti. (Guill. de Paris.)

Ce désir, en prenant plus d'intensité, devient un besoin, une préoccupation dominante, une passion véhémente, une faim, une soif, une fièvre, une torture incessante, comme on le voit fréquemment dans la vie des saints et des grands serviteurs de Dieu. Il pousse à de saintes audaces, à d'héroïques entreprises ; il fait affronter des difficultés humainement insurmontables, endurer des souffrances indicibles, accepter la mort elle-même avec joie.

C'est ce zèle qui faisait dire à sainte Madeleine de Pazzi « O mon Dieu, s'il m'était possible d'aller aux extrémités des Indes ou parmi les Turcs annoncer votre loi divine et vous gagner des âmes, toutes les fatigues du corps, toutes les peines de l'esprit me paraîtraient douces pour une œuvre si belle, si admirable ! »

C'est ce zèle qui inspirait à la séraphique Thérèse les paroles suivantes : « Que m'importe à moi de rester jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si par mes prières je sauve une seule âme, surtout si je contribue à l'avancement spirituel de plusieurs. »

C'est ce zèle enfin qui arrachait, au quinzième siècle, au moine dominicain Sa-

vonarole, ce cri d'apostolique éloquence : « Florence, ô Florence, je suis fou de toi! tue-moi, crucifie-moi, si tu veux, mais convertis-toi ! » et à sainte Catherine de Bologne ces accents sublimes : « O mon Dieu, jetez-moi comme une enclume au fond du plus horrible des enfers, sans que je perde votre grâce et votre amour; puis frappez sur moi continuellement les coups de votre plus rigoureuse justice, afin que, j'acquitte la dette de tous les pécheurs passés et futurs. »

Dieu ne demande pas de tous les hommes qu'ils poussent le zèle jusqu'à ces héroïques extrémités. Du moins a-t-il le droit d'attendre de chacun d'eux qu'il l'aime assez pour désirer sa gloire et qu'il fasse ce qui est en son pouvoir pour la procurer.

Ce désir n'est pas autre chose que le zèle, et ces efforts pour procurer la gloire de Dieu que l'exercice même du zèle ou, si vous aimez mieux, de l'apostolat.

En résumé, l'apostolat chrétien consiste à travailler à l'extension du règne de Dieu et au salut des âmes. Que ce soit sur un champ étendu ou restreint, par des moyens

ordinaires ou héroïques, peu importe : ce n'est là qu'une question accessoire et secondaire. Le principal, l'essentiel est que Dieu soit connu, que son nom soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté soit faite et que, comme une conséquence nécessaire, les âmes se sanctifient et se sauvent. Tel est l'objet souverain, unique, exclusif du véritable apostolat, de ce que j'appelle l'*apostolat chrétien*.

II

De tous les motifs qui peuvent être invoqués d'exercer l'apostolat chrétien dans le monde, le principal se tire de cette vérité, précédemment énoncée savoir : que les chrétiens sont frères, membres d'une même famille dont Jésus-Christ est le chef. Et de même que dans le corps auquel ils appartiennent, les membres se prêtent un mutuel secours; ainsi les membres de la grande famille chrétienne doivent-ils s'entr'aider et s'aimer de telle sorte que le bien de l'un intéresse l'autre et le porte à prêter volon-

tairement et spontanément son concours pour le procurer.

« L'ordre est parfait, dit Bossuet, si on aime Dieu plus que soi-même, soi-même pour Dieu, le prochain, non pour soi-même, mais comme soi-même pour l'amour de Dieu. Oh! que cela est droit! Oh! que cela est pur! Toute vertu est là-dedans. »

Partant de ce principe, fondés sur cette vérité, préoccupez-vous, chers jeunes gens, des besoins spirituels de ceux qui vous entourent; voyant en eux des frères en Jésus-Christ, aimez-les et traitez-les comme tels. C'est un devoir de charité autant que de justice chrétienne.

Arrière cet esprit égoïste qui ne voit que soi et ne pense qu'à soi. Refuseriez-vous de tendre la main à un inconnu que vous verriez sur le point d'être englouti dans les flots de la mer, si, moyennant ce service, vous pouviez espérer de le sauver? Qui sait même si vous ne pousseriez pas l'amour de vos semblables jusqu'à mettre votre propre existence en péril pour l'arracher à une mort imminente? Et ce que le simple amour naturel, une compassion humaine vous por-

terait à faire pour l'intérêt du corps, l'amour surnaturel, le zèle, l'esprit d'apostolat chrétien, ne vous le ferait pas accomplir pour l'intérêt de l'âme?

Je parle de l'âme! Savez-vous bien ce qu'est une âme? ce qu'elle vaut aux yeux de Dieu? ce qu'elle a coûté au Fils de Dieu? De toutes les œuvres sorties des mains divines, en est-il une qui puisse être comparée à ce chef-d'œuvre du Tout-Puissant? Ni la terre, ni le ciel, ni les fleuves, ni les mers, ni les planètes, ni les astres, ni les montagnes, ni les abîmes, ni aucune autre des merveilles de la Création visible, ne sont capables de connaître Dieu et de l'aimer. C'est l'apanage exclusif de l'âme angélique et humaine. Et c'est là ce qui fait la grandeur et la valeur de l'âme et son incomparable supériorité sur tous les autres êtres créés par Dieu.

Joignez-y l'amour tout à fait spécial de Dieu pour nos âmes qu'il a faites à son image et ressemblance et pour le rachat desquelles il s'est fait homme et a versé tout son sang... Ah! quand on se place à ce point de vue, on comprend la nécessité d'aimer soi-même ces âmes tant aimées de

Dieu et de contribuer à établir ou à rétablir son règne en elles (1).

Or, — et c'est là un second motif d'exercer l'apostolat chrétien, — ces âmes que Dieu a faites pour lui, ces âmes qu'il veut saintes, dont il veut être aimé et sur lesquelles il veut régner, ces âmes sont, par leur condition originelle, faibles, inclinées au mal, inconstantes; beaucoup d'entre elles, hélas! ignorent Dieu, l'ont oublié, lui sont depuis longtemps infidèles; par suite, beaucoup d'entre elles, après avoir méconnu Dieu et ses droits sacrés, après avoir négligé leurs devoirs envers lui; après lui avoir refusé la soumission, la fidélité, l'amour qu'il réclamait d'elles, se perdent irrémédiablement et vont comparaître devant le Juste juge sans autre perspective que d'entendre sortir de sa bouche la sentence qui condamne à l'éternelle réprobation.

Tel n'était pourtant pas le dessein primitif

(1) Quand l'âme regarde l'Agneau immolé sur le bois de la très sainte Croix, à cause de l'amour ineffable qu'il a pour sa créature, elle conçoit un si grand amour pour le salut des âmes, qu'elle se livrerait cent mille fois à la mort pour sauver une âme de la mort éternelle. (Sainte Catherine de Sienne, Lettre XLIII.)

de Dieu. Ces âmes, il ne les avait créées, unies à des corps, faites chrétiennes, enrichies de ses grâces, que pour les sauver et les rendre éternellement heureuses. Comprenez-vous quelle violence Dieu doit se faire pour en venir à une telle extrémité, pour maudire à jamais une créature qu'il voulait à jamais combler de ses bénédictions, pour vouer au malheur infini celle qu'il avait résolu d'associer à son infinie béatitude?

Et, dès lors, comprenez-vous combien il importe de conjurer ce malheur et de travailler, selon son pouvoir, à maintenir ou à ramener les âmes dans la voie du salut et, s'il le faut, à les arracher, malgré elles, par l'exercice d'un apostolat discret et infatigable, à leur perte éternelle?

« Notre devoir à tous, a écrit le grand poète dévoyé (1), c'est sans doute, de chercher à diminuer la misère ; mais c'est aussi de faire lever toutes les têtes vers le ciel; c'est de diriger toutes les âmes, c'est de tourner toutes les attentes vers une vie ultérieure où justice sera faite et où justice sera rendue. »

(1) Victor Hugo.

Enfin, s'il vous faut d'autres motifs pour exciter votre zèle et vous animer à l'apostolat chrétien, vous en trouverez un puissant et décisif dans l'activité déployée par Satan et ses auxiliaires en vue de séduire, de corrompre et de perdre les âmes.

Considérez un instant ce que fait l'esprit du mal pour arracher ces âmes à Jésus-Christ, leur souverain et unique maître ; quel zèle infernal il inspire à ses serviteurs et amis; quelle formidable propagande de mensonge, d'erreur, d'impiété, d'immoralité, il exerce d'une extrémité du monde à l'autre; de quelles ressources il dispose, quelles forces il compte à son service.

Je vous le demande, les apôtres du mal furent-ils jamais plus nombreux, mieux organisés, plus unis, plus puissants qu'ils semblent l'être de nos jours? Il y en a partout et ils s'attaquent à tout, à tout ce qui est honnête, pur, vertueux et saint; à tout ce qui élève l'esprit, ennoblit le cœur, perfectionne la volonté et donne à l'homme, au chrétien sa vraie valeur morale. Rien n'est respecté par eux: ni la vérité, ni la justice, ni le droit, ni l'honneur, ni la dignité de la vie, ni la vertu. Leur œuvre de destruction s'exerce

de mille manières : par la parole et par la presse, par les associations ténébreuses et par les institutions ouvertement impies. Ils sont perpétuellement appliqués à seconder les funestes desseins et à remplir le programme exécrable de Satan leur chef.

O Dieu! quelle activité! quel zèle! quelle persévérance ou plutôt quelle ténacité, quelle obstination, quel acharnement dans cette œuvre de mort entreprise contre les disciples de Jésus-Christ!

Chers jeunes gens, sera-t-il dit que les enfants de lumière seront moins zélés, pour le triomphe du bien, que les enfants de ténèbres pour le triomphe du mal? Sera-t-il dit que la vue des efforts des seconds et de leurs succès momentanés laissera froids et indifférents les premiers et qu'ils n'opposeront pas à l'apostolat satanique, l'apostolat chrétien?

Et vous, mes amis et mes fils, laisserez-vous périr les âmes sans essayer de les sauver? Et, sans aller rechercher au loin ces âmes, n'aurez-vous donc point pitié de celles qui sont à votre portée et sur lesquelles il vous est plus aisé d'exercer une influence secourable et salutaire?

L'un des plus éminents économistes de nos jours, le propagateur de la doctrine sociale, Frédéric Le Play, écrivait en 1871 : « On reconnaît que la France se décompose, qu'elle s'affaiblit de plus en plus, et il ne vient à la pensée de personne de donner une partie, une faible partie de son temps et de son influence pour aider à conjurer le mal! Quand j'analyse, par des questions prudemment ménagées, le but que chacun poursuit, je m'aperçois qu'au fond, on pense uniquement à son intérêt personnel et à son plaisir. N'est-ce pas un symptôme effrayant? »

Ce n'est pas à vous, chers amis, que l'on devra appliquer ces attristantes paroles. La charité du Christ qui vous anime saura vous inspirer de nobles industries pour contribuer à la diffusion du bien et apporter votre part de secours à ceux de vos semblables qui sont aux prises avec la misère morale, incomparablement plus digne de pitié que la misère matérielle et physique.

« Nous devons être des *sauveurs* au milieu du monde, a écrit Mgr de Ségur, parce que par sa sainte grâce, le Sauveur universel est en nous et veut vivre en nous, opérer en nous... N'étant plus comme jadis sur la terre

pour travailler au salut de ces chères créatures, pour leur parler, les exhorter, les consoler, Jésus daigne nous choisir pour faire tout cela par nous... Oui, Jésus veut que nous soyons *tous* pour le monde ce que Lui-même est pour le monde, des principes de salut, de vie, de résurrection, de paix, de consolation divine. *Il attend cela de tous les chrétiens* (1). »

Mais comment venir en aide aux âmes? Par quels moyens les soustraire à l'action visible ou cachée des apôtres du mal? A quelles ressources recourir pour les empêcher de se perdre et pour les maintenir dans les voies du salut?

Abondantes sont vos ressources, car nombreuses et variées sont les formes de l'apostolat chrétien.

III

La première ressource et la plus puissante sans contredit, c'est la *prière*.

La prière est, en effet, le moyen institué, recommandé par Dieu pour obtenir la grâce

(1) Nos grandeurs en Jésus, IIIe partie, p. 260-262.

soit pour notre profit personnel, soit pour le profit d'autrui. Dieu s'est engagé, formellement et solennellement engagé, non pas une fois, mais une infinité de fois, à ne rien refuser à qui prie au nom de son Fils, appuyé sur ses mérites, confiant en la toute puissance et la toute bonté divine.

Et comme il n'est rien que Dieu, que Jésus Christ, ne désire tant que le salut des âmes, il n'est rien de ce qui peut faciliter et procurer ce salut que Dieu, que Jésus-Christ ne soit disposé à accorder à qui le prie dans cette fin.

Priez donc; priez, en général, pour la masse des chrétiens, pour l'universalité des âmes; priez, en particulier, pour celles qui ont un plus grand et plus pressant besoin de l'assistance divine. De ce nombre sont les pécheurs endurcis, les égarés, les tentés, les faibles, les exposés, les découragés. Ce sont des malheureux qu'il faut secourir, d'autant plus malheureux qu'ils ne soupçonnent souvent pas leur détresse ou ne font rien pour éviter le danger et sortir de l'abîme au fond duquel ils se sont laissés entraîner. Soyez-leur compatissants et, par la prière, venez-leur en aide.

Oh! appliquez-vous, avec foi, confiance, ardeur et constance à ce noble apostolat de la prière et de l'intercession, si éminemment pratique et fécond. Que d'âmes vous pouvez convertir, préserver, affermir dans le bien par vos prières humbles, ferventes, persévérantes! A combien vous pouvez obtenir des grâces de lumière pour se diriger, de force pour lutter, de paix et de consolation pour ne point se laisser abattre et décourager!

Il ne vous sera pas toujours donné de constater les fruits bénis de votre apostolat. Le plus souvent ces fruits vous seront inconnus, pour accroître le mérite de votre prière et la rendre plus efficace encore. Contentez-vous de poursuivre le but, qui est le bien de vos frères, le salut des âmes; et comme ce but est identique à celui que poursuit lui-même le divin Sauveur des âmes, persévérez dans votre apostolat, bien convaincu, comme le dit saint Paul que « votre labeur n'est point vain, accompli qu'il est dans le Seigneur et pour le Seigneur (1) ».

(1) Itaque fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles. abundantes in opere Dei semper, scientes quod labor vester non est inanis in Domino. (I Cor. xv, 58.)

Après la prière, avec la prière, il y a la *parole* et *l'action* et, en général, tous les moyens actifs mis en exercice dans le but de promouvoir l'amour de la vérité et de la vertu, le règne de Dieu dans le monde et les âmes.

La prière, qui est le mode naturel et universel de parler à Dieu, pour intéresser sa charité et mettre en activité sa bienfaisance en faveur de ceux dont l'âme nous est chère, est aussi le moyen d'obtenir de Dieu les grâces qui rendent capable de servir ses intérêts sacro-saints par la parole et par les œuvres.

Il y a donc une relation très directe, une connexion très étroite entre l'apostolat de la prière et celui de l'action, l'un étant la préparation et la garantie des succès de l'autre. Aussi bien, ne faut-il pas les séparer, sous peine de s'exposer à parler et à agir en pure perte. Avant d'entreprendre la conversion d'une âme, il importe de prier pour elle et de la recommander instamment à la miséricorde divine; il est nécessaire de solliciter du ciel la grâce qui nous permettra d'atteindre cette âme, de la toucher et de la ramener à Dieu!

N'agissez jamais, même en vue du bien, du plus grand bien, sans vous être rendus aptes à accomplir ce bien, par la prière qui

purifie, élève, illumine, transforme l'âme, la rend puissante à l'égal de Dieu, en la faisant « entrer dans les puissances mêmes de Dieu » (1).

Mais ne vous bornez pas à être des âmes de prière et de désirs, dès lors que vous pouvez étendre votre apostolat et le compléter, en quelque sorte, par celui de la parole et des œuvres.

Parlez, si vous vous en sentez la grâce. Parlez toutes les fois que l'occasion s'en présentera, soit pour édifier le prochain, soit pour donner un conseil opportun à un ami que l'illusion aveugle et la passion égare; soit pour défendre la vérité attaquée, pour démasquer les mensonges de l'impiété, pour revendiquer les droits de Dieu, pour repousser les injures dirigées contre votre sainte mère l'Église.

Qu'importe que ce ne soit pas toujours dans des circonstances solennelles ni devant de nombreux adversaires. Dès lors qu'il s'agit de Dieu et de son Christ, des intérêts de l'Église et des âmes, vous devez être disposés à parler et le faire, si la grâce vous y

(1) Introibo in potentias Domini. (Ps. LXX, 15.)

sollicite, comptant, au besoin, sur l'assistance d'en-Haut, laquelle a été promise à ceux qui, mis en devoir de répondre aux attaques des ennemis de Dieu, seront dans la nécessité de prendre sa défense (1).

Mais ce rôle de défenseur public de la vérité par la parole, bien qu'il convienne à tous, n'est pas donné à tous. Il est, du moins, un apostolat plus accessible et plus pratique, où l'on court moins de risques à parler et où l'on a plus de chance de succès à le faire. Je veux parler de cet apostolat plus familier et plus intime et, par conséquent, plus direct, qui consiste à montrer individuellement le bien à ceux qui le désirent ou l'ignorent; à y encourager ceux qui le pratiquent; à avertir, à stimuler ceux qui négligent de l'accomplir d'une façon régulière; en un mot, à établir le règne de Dieu dans les âmes au moyen d'une parole humble, discrète, pleine d'à propos, bienveillante et toute cordiale. N'oublions pas que si la parole est une arme, une arme qui souvent blesse cruellement et fait mourir,

(1) Ponite ergo in cordibus vestris non præmeditari quemadmodum respondeatis. Ego enim dabo vobis os et sapientiam, cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri. (Luc. xxi, 14-15.)

elle est aussi une arme qui ne blesse que pour faire vivre, et qui communique à tout ce qu'elle touche une sève abondante de vie. Telle est la parole de Dieu, de qui l'Apôtre dit qu'elle est « vivante et efficace, communiquant la vie qui est en elle et en pénétrant l'âme jusqu'à ses plus extrêmes profondeurs » (1); et de qui Jésus-Christ lui-même a déclaré qu'elle est « esprit et vie (2) ». Telle est aussi la parole de l'homme, du chrétien, s'inspirant de Dieu et n'ayant comme objectif que la gloire de Dieu.

Parler est bien, mais agir est mieux; on risque, en parlant, de rester dans le domaine de la pure théorie; en agissant, on réduit la théorie en pratique.

Agissez donc, chers jeunes gens; soyez des ouvriers de la bonne cause; dépensez à son service et en vue de son triomphe tout ce qu'il a plu à Dieu de mettre en vous d'activité surnaturelle. Si la dose en chacun n'est pas égale, chacun, du moins, est tenu d'ap-

(1) Vivus est enim sermo Dei, et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti, et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus. (Hæbr. IV, 12.)

(2) Verba, quæ locutus sum vobis, spiritus et vita sunt. (Joa. IV, 64.)

porter sa part d'action à la grande œuvre du règne social de Dieu.

En cela, moins qu'en tout le reste, n'écoutez pas un certain égoïsme spirituel qui vous conseillerait, sous de subtils prétextes, de rester confinés dans l'œuvre personnelle de votre perfection, sans vous mettre en souci de celle des autres ; ne cédez pas à une certaine paresse qui, sous couleur de prudence, voudrait s'abstenir de toute participation à l'extension du bien et laisserait ainsi le champ libre aux artisans infatigables du mal.

Par dessus tout, n'invoquez pas les arguments que certains catholiques chagrins et pessimistes s'évertuent à vulgariser, sans se douter qu'ils font l'office de destructeurs du zèle chrétien, d'apôtres du découragement et de la lâcheté. A quoi bon agir? disent-ils. Et que faire? Du reste, le mal n'est-il pas trop grand? Que peuvent nos efforts isolés contre la conjuration du nombre? — Non, non, n'écoutez point, ne tenez point ce langage. Le maître au service et pour la gloire de qui nous devons agir, lutter, souffrir et mourir, n'est-il pas là pour nous faire entendre sa consolante et triomphante promesse? « Ayez confiance,

nous crie-t-il, j'ai vaincu le monde (1). » Avec moi et par moi vous le vaincrez aussi.

Vous êtes jeunes, chers amis; et, à votre âge, c'est un besoin d'agir, de se dépenser, de se dévouer. Faites-le dans l'ordre du bien et au profit spirituel de vos semblables. Faites-le, en prêtant un concours personnel et effectif à toutes les œuvres de charité, de zèle, de réforme sociale, de restauration chrétienne : Patronages, cercles, syndicats, conférences de saint Vincent de Paul, associations et comités de défense et d'action catholique; tout ce qui peut, en un mot, contribuer au triomphe de l'Évangile et au vrai bonheur de la société, aimez-le, patronez-le et, dans la mesure compatible avec votre situation et votre âge, donnez-y votre coopération : ce sera, de ce chef, travailler à votre profit personnel. Songez que le bien qu'en vue de Dieu vous vous efforcez de procurer aux autres devient, en vertu d'une sage disposition de la Providence, votre bien propre, car ce bien, accompli dans l'oubli de vous-mêmes, au prix d'efforts, de sacrifices méritoires,

(1) Confidite : ego vici mundum. (Joa. xvi, 33.)

trouve sa récompense immédiate dans les grâces que Dieu accorde aux âmes vraiment apostoliques; et ces grâces, trésor spirituel où elles puisent sans cesse, sont comme le fonds qui les enrichit, comme l'aliment qui les sustente, comme la vie qui les anime et les rend capables d'agir et de se porter à de nouvelles bonnes œuvres.

Mais il est un genre d'apostolat supérieur à celui de la parole et de l'action, et que, par-dessus tous les autres, je vous recommande : c'est celui de *l'exemple*. Encore que j'aie déjà traité ce sujet dans le précédent entretien, permettez-moi, à raison de son importance, d'y revenir dans celui-ci.

Oh! que puissant est l'apostolat exercé par l'exemple d'une vie sincèrement chrétienne! Sans doute, il y en a que cet exemple, choque, irrite, rend hostiles, car ils y voient un blâme direct ou indirect infligé à leur conduite, et rien n'indispose et n'aigrit comme un reproche sur un point où l'on ne veut pas apporter de réforme. C'est la plaie vive qu'il est toujours désagréable et douloureux de toucher, même pour la guérir.

Mais à côté de ceux qui repoussent systé-

matiquement le bon exemple, il y a ceux qui en subissent, souvent à leur insu et comme malgré eux, la salutaire contagion et l'irrésistible influence.

Combien de gens ont besoin d'impulsion, étant incapables de se porter d'eux-mêmes au bien qu'ils approuvent, estiment et désirent, ou de s'y maintenir, sollicités qu'ils sont par des passions impérieuses ou des influences extérieures, contraires et malsaines !

A ces timides, à ces indécis, à ces traînards, à ces poltrons, disons le mot, à ces lâches, il faut une main résolue qui prenne la leur et les entraîne dans la voie du devoir et de la vertu. Cette main c'est celle de l'apôtre dont les exemples, je l'ai déjà dit, entraînent aussi bien et mieux encore que les paroles. Toujours il en sera ainsi, et de toutes les éloquences, la plus persuasive et la plus efficace sera, comme elle l'a toujours été, celle qui se dégage d'une conduite irréprochable et des exemples d'une vie vertueuse.

Le 9 novembre 1870, le général Chanzy, à la tête d'une forte colonne, s'élançait sur Coulmiers. La position était des mieux dé-

fendues. De nombreuses batteries balayaient le terrain que nos troupes avaient à parcourir. Sous la pluie de boulets et de balles qui les accueille, nos jeunes soldats hésitent : ils vont reculer. Mais le brave général Barry, mettant pied à terre, se porte en avant au cri de : « Vive la France ! A moi, les mobiles ! » Les chefs de corps suivent son exemple. Les mobiles, électrisés, s'élancent à leur suite et, dans une poussée irrésistible, chassent l'ennemi du village dont ils défendent les approches, et rendent impossible tout retour offensif (1).

Chers jeunes gens, vaillants apôtres, soyez, vous aussi, des *entraîneurs*. « Que la lumière de vos bons exemples brille donc et éclate aux yeux de tous, afin que, voyant vos œuvres, les hommes en glorifient Dieu qui est au ciel, » en marchant sur vos traces et en se conformant à votre conduite (2).

IV.

Et maintenant faut-il vous dire où votre

(1) *Les Contemporains :* Chanzy.

(2) Luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est. (Matth. v, 16.)

esprit d'apostolat trouvera l'occasion de s'exercer, de se manifester sous les diverses formes qui vous ont été indiquées?

Nul théâtre ne convient mieux à votre zèle que *le foyer de la famille.*

Peut-être Dieu vous a-t-il donné des parents chrétiens dont les exemples, mieux encore que les conseils, vous sont une prédication continuelle et un puissant encouragement à la vertu. Mais hélas! les familles chrétiennes deviennent de plus en plus rares, et, au lieu de ces exemples de soumission à Dieu, de confiance en sa providence, d'accomplissement des devoirs religieux, de fidélité aux devoirs professionnels et domestiques, les enfants ne reçoivent trop souvent de leurs parents, que des exemples d'indifférence religieuse, d'abandon des pratiques chrétiennes, de vie en dehors de Dieu.

La cause d'un tel état de choses n'est pas toujours le mépris de l'autorité divine ou le parti-pris de professer l'impiété. Bien plus souvent elle provient d'une préoccupation exclusive des intérêts matériels et terrestres. L'obligation de pourvoir aux besoins d'une famille nombreuse, de satisfaire aux exi-

gences d'un labeur absorbant, finit par engendrer insensiblement l'abandon des habitudes religieuses.

Chers jeunes gens, peut-être y a-t-il dans votre famille quelque membre infidèle à ses devoirs de chrétien : c'est peut-être votre père, votre mère ; ce sont des frères ou des sœurs qui, depuis longtemps ne vont plus à la messe, ne font plus leurs Pâques, travaillent le dimanche, violent les saintes lois de l'abstinence, blasphèment le nom de Dieu, lisent des feuilles impies.

Par une grâce particulière, vous avez échappé à la contagion de ces mauvais exemples. L'enseignement chrétien reçu dans les établissements où vous avez été élevés, les habitudes religieuses que vous y avez conctractées et que vous avez conservées dans le monde; les bons exemples, les encouragements au bien que vous recevez dans les Patronages ; l'action vivifiante des sacrements, dont vous vous approchez avec autant de ferveur que d'assiduité, ont exercé sur vous une protection salutaire et, en fortifiant en vous la vie chrétienne, vous ont garantis contre l'indifférence et l'entraînement au mal.

Jeunes gens chrétiens, soyez apôtres; entreprenez de ramener à Dieu ces membres égarés de vos familles. Éclairez-les, dissipez leurs préjugés, leurs erreurs, leur ignorance religieuse. Démontrez-leur les beautés et les douceurs de cette religion qu'ils négligent. Encouragez-les à en reprendre les saintes pratiques, par l'assurance des forces qu'ils y puiseront et des consolations qu'elles leur procureront...

Oh! n'en doutez pas, votre parole, appuyée sur votre exemple, fécondée par vos prières, vos saints désirs, vos sacrifices, triomphera tôt ou tard des oppositions les plus fortes, des résistances les plus opiniâtres. Dieu bénira les efforts de votre apostolat chrétien au sein de la famille.

Il le bénira d'autant mieux que vous serez plus fidèles à sa grâce et le laisserez exercer un empire plus absolu sur votre vie; que vous vous appuierez davantage sur lui; que vous serez plus étroitement unis à lui; à lui par la pureté de la conscience; à lui par le désir de lui plaire et de procurer sa gloire; à lui par votre participation sacramentelle à son esprit et à sa vie. « Je crois, a dit l'un des hommes de Dieu les plus émi-

nents de ce siècle, le P. Eymard, je crois à l'atmosphère de la grâce autour du Très Saint Sacrement et des lieux qu'il habite. Aussi, vous qui demandez une conversion chérie, ah! communiez, emportez Jésus *chez vous!* c'est un feu qui, en transperçant votre cœur, ira réchauffer autour de vous; *on respirera l'Eucharistie.* La douceur que vous puiserez dans la communion et qui en rejaillira sur votre conduite, vous fera aimer d'abord, et puis Celui que vous portez. »

Le *milieu professionnel* est encore un champ où votre esprit d'apostolat peut efficacement s'exercer.

Vous êtes, pour la plupart, employés dans des maisons de commerce ou des administrations composées d'un personnel ordinairement nombreux. Hélas! la majorité de ceux avec lesquels vous avez à passer les deux tiers de votre vie sont loin de partager vos sentiments et vos croyances. Mépris de la religion, plaisanteries déplacées à l'endroit de nos dogmes et de nos pratiques les plus saintes, propos obscènes et conversations immorales : voilà ce que

trop souvent vous trouvez en leur société.

Vous bornerez-vous à ne point professer ce mépris, à ne point faire écho à ces blasphèmes, à ne point encourager et suivre ces exemples? Ce qui serait assez pour un honnête jeune homme, n'est pas assez pour un jeune homme chrétien. Il y a plus et mieux à faire. Il y a, s'il se peut, à empêcher le mal; il y a, tout au moins, à tenter d'exercer autour de vous une influence morale qui contrebalance les effets désastreux que pourrait produire sur d'autres, plus faibles que vous, le milieu malsain où les exigences professionnelles les retiennent comme vous.

Je n'ai pas à vous dire ici par quels moyens spéciaux vous pouvez exercer ce délicat et laborieux apostolat. Il y a, en cela comme en toutes choses, à tenir compte de l'âge, des situations, des circonstances : l'esprit de zèle, s'il vous anime, saura vous suggérer diverses industries adaptées au milieu particulier dans lequel devra se produire cet apostolat et aux personnes qui en seront les objets.

N'oubliez jamais que le zèle, pour être efficace, doit exclure toute violence, impa-

tience, orgueil et dureté. « Le vrai zèle, dit saint François de Sales, est un enfant de la charité, car c'en est l'ardeur ; c'est pourquoi, comme elle, il est patient, bénin, sans trouble, sans contention, sans haine, sans envie, se réjouissant de la vérité. L'ardeur du vrai zèle est pareille à celle du chasseur qui est diligent, soigneux, actif, laborieux et très affectionné au pourchas, mais sans colère, sans ire, sans trouble, car si le travail des chasseurs était colère, ireux, chagrin, il ne serait pas si aimé ni affectionné ; et de même le vrai zèle a des ardeurs extrêmes, mais constantes, fermes, douces, laborieuses, également amiables et infatigables ; tout au contraire, le faux zèle est turbulent, brouillon, insolent, fier, colère, passager, également impétueux et inconstant (1) »

Sachez bien toutefois, chers amis, que douceur n'est pas faiblesse et que, selon que le dit encore saint François de Sales, si vous devez vous montrer *pliable* dans l'exercice de votre zèle, vous ne devez jamais *rompre* (2). Cela revient à dire : Soyez tout à la

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, liv. X, ch. xv.

(2) Bienheureux sont les *cœurs pliables*, car ils ne rom-

fois discrets et hardis, fermes et indulgents, et, tout en montrant toujours et à tous bon visage, défendez résolûment votre terrain et n'en cédez pas un pouce à qui voudrait l'envahir. Montrez par là que vous avez des convictions bien affermies et que vous êtes du nombre de ceux qui sont prêts à tout sacrifier pour l'honneur de leur cause. Cette fermeté d'attitude sera la meilleure recommandation de votre qualité de chrétien et contribuera peut-être à assainir ce que j'ai nommé le *milieu professionnel*.

Un autre champ où votre zèle et votre esprit d'apostolat peuvent s'exercer avec profit, c'est le *Patronage*, ce sont les *Œuvres de persévérance* et les *Associations* diverses dont vous êtes membres et dans lesquels vous avez l'occasion de rencontrer des jeunes gens de votre âge. Tous ne sont pas également pieux et fervents; peut-être même, s'en trouve-t-il parmi eux qui apportent dans le milieu chrétien qu'ils fréquentent, à l'insu de ceux qui président, certaines idées mondaines, sceptiques, certaines formules et ex-

pront jamais; non certes, ils ne rompront jamais, car tout va se rompre à leurs pieds. (*Id.*)

pressions grossières, licencieuses, capables de nuire au bon esprit général ou d'ébranler les convictions et la vertu de quelque camarade plus facile à entraîner. Là encore vous pouvez, si vous le voulez bien, exercer un apostolat des plus efficaces soit par votre attitude chrétienne, par l'affabilité et la cordialité de vos rapports, soit par de bons conseils discrètement et opportunément offerts.

Ayez surtout à cœur l'*apostolat de détail,* vous appliquant plus spécialement, selon que l'occasion vous en sera offerte, à ramener aux croyances et aux pratiques chrétiennes, par des moyens directs ou indirects, tel ou tel de vos compagnons d'atelier, de vente, de bureau, de Patronage. Une parole dite à propos, un bon livre prêté, un service rendu, peuvent devenir des encouragements très efficaces au bien, ou des appels déterminants à la conversion. Rien ne vaut comme cet apostolat industrieux et aimable d'un jeune chrétien qui se fait tout à tous pour gagner des âmes à Jésus-Christ.

Que d'admirables traits on pourrait citer pour montrer quels merveilleux résultats se

peuvent obtenir lorsqu'on entreprend, avec l'aide de Dieu, de ramener au bien un frère dévoyé!

Puissent, du moins, le désir et l'espérance de ces résultats exciter votre zèle et vous rendre capables de tous les dévouements. N'oubliez jamais que l'amour de Dieu doit être actif et agissant ; que l'apostolat est une partie intégrante du service que tout chrétien doit à Dieu et qu'on ne devient apôtre que lorsqu'on a permis au christianisme de pénétrer sa vie (1).

Laissez donc votre vie se pénétrer de christianisme, ou plutôt travaillez sans relâche à accroître la vie chrétienne en vous. Partant de la notion exacte de votre impuissance et de votre néant, appuyez-vous sur Dieu et recourez à Dieu. S'il est vrai, comme je vous l'ai si souvent rappelé au cours de ces entretiens, que « sans lui nous ne pouvons rien faire », il est incontestable que « nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie » par sa grâce et par le concours personnel qu'il nous

(1) V. *Le Livre de l'apôtre*, p. 9-15. Librairie V. Lecoffre. Paris.

offre et nous prête en venant sacramentellement en nous.

Que la foi, l'humilité, la confiance vous tournent vers Dieu et vous unissent à Dieu. En adhérant à lui, en agissant avec lui et par lui, vous assurerez à toutes vos œuvres une fécondité parfaite et une efficacité durable. Là est le secret du véritable apostolat.

DIXIEME ENTRETIEN

VIE DE PERSÉVÉRANCE

Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitae.
Soyez fidèle jusqu'à la mort et je vous donnerai la couronne de vie. (Apoc. II, 10.)

S'il ne s'agissait, pour vivre en parfait chrétien et être sauvé, que de tenter quelques efforts vertueux auxquels Dieu aurait égard et qu'il récompenserait par une éternité de bonheur, il faut convenir que la vie chrétienne et le salut seraient, — passez-moi le terme, — à bon marché.

S'il fallait, au contraire, accomplir des actes extraordinaires, pousser la pratique des vertus à un degré héroïque, beaucoup renonceraient à la sainteté et au salut, trouvant qu'ils sont à un prix trop élevé et ne se sentant pas capables de rien accomplir d'héroïque.

Aussi bien, Dieu n'a-t-il pas mis à ce prix la sainteté et le salut. Il siérait mal à la Bonté du Dieu trois fois saint de se contenter, pour la généralité de ses créatures, de quelques efforts vertueux et méritoires, mais isolés, au cours d'une carrière parfois longue.

D'autre part, l'héroïcité des vertus serait de sa part une exigence exorbitante à l'égard de créatures faibles et infirmes. S'il y pousse certaines âmes privilégiées, auxquelles il a soin, du reste, de ménager pour cette fin des grâces spéciales, il ne le demande pas à la masse. A défaut de vertus héroïques, Dieu se contente de vertus communes.

Mais ce qu'il réclame de tous, ce qu'il exige absolument, ce dont il fait une condition essentielle de la sainteté et du salut, c'est la continuité des efforts, c'est la fidélité constante dans l'accomplissement des devoirs et la pratique des vertus dont se compose la vie chrétienne. Lui-même s'en explique en termes on ne peut plus clairs et formels : « Celui-là, dit-il, sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin (1). »

(1) Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. (Matth. x, 22.)

Persévérer : voilà donc le grand mot, le dernier mot de la vie chrétienne, celui qui résume tout ce qui peut être dit sur nos devoirs de chrétiens.

Aussi, chers jeunes gens, est-ce le mot qu'à dessein j'ai réservé pour la fin de ces entretiens, le mot que vous devrez imprimer dans vos esprits et dans vos cœurs en caractères ineffaçables. En définitive, tout est là pour vous. C'est une question de vie ou de mort, puisque votre salut ou votre damnation en dépend. *Qui perseveraverit... hic salvus erit.*

Recueillez donc cette dernière leçon, ce dernier mot du programme de votre vie chrétienne; méditez-le, comprenez-en le sens, et puissiez-vous, par la persévérance de vos efforts vertueux, mériter un jour la palme de la victoire, promise à ceux qui auront servi et combattu jusqu'à la fin.

Envisageant, comme toujours, la question au point de vue pratique, j'aurai sur cet important sujet deux choses à vous dire : En quoi vous devez persévérer et quels moyens assureront votre persévérance.

I

Persévérez dans la foi. Jusqu'ici vous avez cru en un Dieu éternel, tout-puissant, très sage, très saint et très bon, qui vous a tirés du néant et uni à votre corps une âme immortelle. Jusqu'ici vous avez cru que Dieu ne vous a créés que pour lui, et que, par conséquent, vous devez vivre sur la terre de façon à vous rendre dignes du ciel. Vous avez cru à l'obligation d'éviter le péché qui est le mal souverain et, à proprement parler, le mal unique, l'obstacle absolu à la possession éternelle de Dieu. Vous avez cru à la divinité de Jésus-Christ, à sa mission, à sa doctrine, à ses miracles, à ses œuvres, à ses sacrements, à l'Église, à son autorité, à son infaillibilité, à sa sainteté, à ses ministres, à ses Pontifes, à son Chef suprême...

Ce que vous avez cru jusqu'à ce jour, il le faudra croire encore demain, et toujours dans la suite, car ce qui était vrai hier, est vrai aujourd'hui, et sera encore vrai demain et toujours. « La terre et les cieux passeront, a dit Jésus-Christ, mais mes paroles ne pas-

seront point. Mes paroles sont esprit et vie. Je suis la vérité, et la vérité éternellement demeure. »

La science humaine s'efforcera de contredire à la doctrine de Jésus-Christ, de convaincre d'erreur la Révélation et d'ébranler l'édifice des croyances chrétiennes. Vains efforts, tentative impuissante et puérile. Voilà dix-neuf siècles qu'elle s'exerce à cette œuvre destructive sans parvenir à y réussir. Toujours il en sera ainsi, et toujours la vérité divine survivra aux dénégations et contradictions de la prétendue science humaine.

Laissez, laissez dire autour de vous ces beaux parleurs, ces esprits forts et, appuyés sur l'autorité indéfectible de Dieu, persévérez, chers jeunes gens, demeurez fermes dans votre foi.

« Lorsqu'on viendra vous dire que le Christ est mort, que ses temples sont déserts, que ses autels vont tomber en poussière, que l'humanité nouvelle, en marche vers un progrès sans fin, s'affranchit pour toujours du joug des dogmes, des prêtres et des dieux, répondez fièrement, sans craindre un démenti de l'avenir : « Non, le

Christ n'est pas mort, il est le Maître de la vie, le Roi des siècles, de tous les peuples et de tous les pouvoirs : républiques, monarchies et empires. Il n'est jamais plus vivant que lorsque, après avoir passé trois jours dans son sépulcre, il se relève en foudroyant ses persécuteurs (1). »

Persévérez dans l'amour de Dieu et de tout ce que Dieu aime. Dieu est l'être souverainement et infiniment aimable; sa bonté vous a été manifestée de toutes manières : par la Création, la Providence, l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie; par les innombrables grâces qu'il vous a accordées jusqu'ici et qui sont autant de gages de l'amour personnel qu'il vous porte, autant de titres à l'amour personnel que vous lui devez rendre. Aimez-le aujourd'hui, demain, toujours, car toujours il sera digne d'être aimé, comme toujours il sera digne d'être cru.

Ne laissez point votre cœur se rétrécir, se refroidir; à mesure que vous avancerez dans la vie et serez plus à même de mieux

(1) De Belcastel. Discours prononcé au Congrès des Œuvres catholiques de Montauban, septembre 1889.

apprécier que « Dieu est chose si bonne que meilleure ne se peut, » efforcez-vous de l'aimer d'un amour plus délicat, plus tendre, plus dévoué, plus passionné. En le voyant négligé, oublié, méprisé, haï, outragé, attaqué par un si grand nombre de fils ingrats, attachez-vous davantage à lui, comprenant, comme disait le général de Sonis, que « vous devez aimer Dieu de toute la force de la haine dont il est l'objet de la part des mauvais chrétiens ». Que toujours, jusqu'à la fin, sous les glaces mêmes de l'âge, votre cœur conserve pour Dieu sa jeunesse, son ardeur, son enthousiasme, son désir de réaliser cette vieille devise française : « Faites qu'en toutes choses, Dieu soit le plus aimé. »

Persévérez dans la fidélité à Dieu, dans l'accomplissement de tous vos devoirs envers lui, dans le respect de sa loi sainte et l'obéissance à toutes les prescriptions de cette loi.

Vous savez à quoi dans le monde l'on reconnaît un bon serviteur ; ce n'est pas tant à la valeur des services rendus qu'à la durée de ces services. Se dévouer en passant peut dénoter une certaine générosité ; le faire d'une manière continue, permanente, user

ses forces, consumer sa vie en se dévouant au même maître : voilà le signe indubitable et caractéristique du bon serviteur. Soyez tels envers Dieu, votre Seigneur et Maître.

Servez-le dans la droiture, la justice et la sainteté, tous les jours de votre vie (1), sans lassitude, sans dégoût, sans infidélité, sans défaillance.

Persévérez dans la lutte généreuse contre vos passions. Sachez que ces passions ne seront jamais en vous complètement éteintes ; toujours elles s'agiteront, toujours elles vous menaceront : toujours aussi devrez-vous leur résister, les réprimer et les vaincre. Vingt fois attaqués, vingt fois il faudra vous défendre jusqu'à ce que la mort vienne mettre un terme à cette lutte et vous assurer la victoire.

Les Perses venaient d'être vaincus à Marathon. N'ayant plus d'espoir que dans la fuite, ils cherchèrent à se sauver avec leur flotte et se jetèrent précipitamment dans les barques. Un Grec, nommé Cynégire, en voyant une remplie de fuyards, y porta la

(1) Serviamus illi in sanctitate et justitia coram ipso omnibus diebus nostris. (Luc. I, 74-75.)

main droite, afin de les retenir; on lui coupa la main, il y porta la gauche : on la lui coupa également. Alors il saisit la barque avec les dents jusqu'à ce qu'on lui eût abattu la tête. Ce Grec donnait là un saisissant exemple de ce que doit faire un chrétien aux prises avec ses passions. Leur résister, coûte que coûte, jusqu'au bout.

Persévérez dans la pratique du bien, quelque difficulté qu'elle présente, quelque dégoût qu'à certaines heures elle vous inspire.

N'oubliez pas que la perfection chrétienne « n'est point l'œuvre d'un jour ni un jeu d'enfant », mais l'œuvre de tous les jours, de la vie tout entière. Prenez garde de vous rebuter de vos insuccès, de la lenteur de vos progrès. « Le royaume des cieux souffre violence (1). » Mais ce n'est pas en s'impatientant, en se dépitant qu'on parvient à conquérir ce royaume. « Courons, dit saint Paul, courons au ciel, et, en attendant le ciel, courons dans la voie qui y mène, courons-y par la patience (2). »

(1) Regnum cœlorum vim patitur. (Matth. xi, 12.)

(2) Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen. (Hebr. xii, 1.)

Tamerlan s'entretenait un jour avec un de ses confidents de l'expéditon qu'il avait entreprise contre Bajazet. L'officier lui conseillait de ménager le redoutable sultan. Mais Tamerlan, plein d'espérance et de jeunesse, avait rêvé la conquête du monde.

Au milieu de la conversation, il aperçoit une fourmi qui trottait sur les parois de sa tente. Tamerlan avance le doigt et la jette à terre.

La fourmi recommence, Tamerlan aussi; à la dixième fois de ce jeu, Tamerlan, souriant, se retourne vers l'officier et lui dit : « Voyez-vous cette bête ; elle nous apprend, en son muet langage, que le succès n'est dû qu'à la persévérance. En avant donc, en avant ! »

La persévérance à poursuivre le bien, à l'accomplir, réclame aussi *la persévérance* à se dégager des étreintes du mal et *à se relever* lorsque l'on est tombé. Comme l'a si bien dit un éminent orateur dont l'Église de France pleure la perte récente, « au-dessous de la persévérance qui ne tombe jamais, il y a celle qui se relève toujours (1). »

(1) Mgr d'Hulst, Allocution à N.-D. de Paris à la messe de la communion pascale, 1894.

Hélas! combien nombreuses sont les âmes faibles auxquelles manque, à l'heure de la tentation, l'énergie pour la lutte et qui, entraînées par la violence des passions, des habitudes mauvaises, séduites par le faux mirage des illusions, se livrent presque sans résistance à Satan et se séparent de Jésus-Christ.

« Savez-vous, continue l'orateur cité, savez-vous quel est le plus dangereux artifice du tentateur? C'est de persuader au pécheur que ses rechutes lui ferment l'accès du pardon. Avec les âmes endurcies, il procède autrement : il les rassure sur la gravité du mal et sur ses conséquences. Il nourrit leurs illusions et les endort dans une sécurité mortelle. Mais là où il voit de la bonne volonté, il s'efforce avant tout de la décourager. A quoi bon lutter, si la défaite est au bout de tous mes combats?

« Comme le désespoir est le plus grand des péchés et, en un sens, le seul irrémissible, ainsi le découragement est la pire des tentations. Le désespoir élève un mur entre le pécheur et la miséricorde. Le découragement en élève un autre entre le pénitent et la conversion (1). »

(1) Mgr d'Hulst, *loc. cit.*

Courage donc et confiance, chers jeunes gens, qui voulez être de fidèles serviteurs de Dieu et de vaillants soldats de Jésus-Christ; vous qui, dans cette lutte de chaque jour, ou mieux de chaque instant contre le démon, le monde et la chair, essuyez encore de trop fréquentes défaites; oui, courage et confiance! « Il se faut attrister pour les fautes commises, vous dirai-je avec saint François de Sales, il s'en faut attrister d'une repentance forte, rassise, constante, tranquille, mais non turbulente, non inquiète, non découragée » (1).

Vous êtes tombés : relevez-vous; vous retombez : relevez-vous encore. « Dût votre existence entière se consumer dans les efforts d'un relèvement perpétuel, je vous dirais encore : heureux serviteur, si le maître, quand il viendra, vous trouve occupé à renouer, fût-ce pour la centième fois, ce lien qui vous unit à sa bonté! L'heure des défaillances passera. Un jour viendra qui sera celui de la lumière sans déclin, de l'amour sans reprises, du bonheur sans mélange, d'une vie à jamais victorieuse de la mort (2). »

(1) *Traité de l'amour de Dieu,* liv. IX, VII.
(2) Mgr d'Hulst, *loc. cit.*

III

Trois moyens, parmi tant d'autres que la bonté divine a mis à votre disposition, assureront votre persévérance : la prière, la fuite des occasions mauvaises, et la fréquente réception des sacrements.

Plusieurs fois déjà, au cours de ces entretiens, je vous ai parlé de *la prière,* pour vous en rappeler la nécessité et les inappréciables avantages.

Puisque le sujet que je traite ici m'y ramène, laissez-moi vous en parler encore ; d'ailleurs, on ne le saurait trop faire, car, si nécessaire et si avantageuse soit-elle, la prière n'en est pas moins négligée par un grand nombre de chrétiens.

La prière est le moyen offert à l'homme d'implorer et d'obtenir le secours de Dieu, sans l'aide de qui — c'est Dieu lui-même qui le déclare — il ne saurait rien faire (1). Mais

(1) Sine me nihil potestis facere (Joa. xv, 5.) Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis, quasi ex nobis : sed sufficientia nostra ex Deo est. (II Cor. III, 5.)

l'homme, orgueilleux, présomptueux et indépendant de sa nature, prétend agir par lui-même et se passer du secours d'en-Haut. C'est là ce qui explique tant d'insuccès, de déceptions, d'entreprises avortées, d'efforts stériles.

« Si le Seigneur ne met la main à l'œuvre, et ne coopère à l'édification de la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui ont dessein de la construire (1). » Voilà bientôt six mille ans que ces paroles ont été dites et que ce défi a été porté par Dieu au genre humain.

Que l'homme consente, non pas à s'abaisser, car la prière, en le rapprochant de Dieu, l'exalte, mais à reconnaître son insuffisance et à recourir à Celui dont la plénitude peut seule suppléer à nos lacunes; et l'homme sera grand, et l'homme sera fort. « Je puis tout, pourra-t-il dire avec l'Apôtre, je puis tout en Celui qui me fortifie (2). »

Telle est, en effet, la merveilleuse efficacité de la prière. En nous obtenant de Dieu

(1) Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. (Ps. CXXVI, 1.)

(2) Omnia possum in Eo qui me confortat. (Philip. IV, 13.)

les grâces qui nous sont nécessaires, elle assure, par là même, notre fidélité aux devoirs qui nous lient tant vis-à-vis de Dieu que vis-à-vis du prochain et de nous-mêmes, en vue de Dieu. Dès lors, elle est une garantie de persévérance, laquelle n'est pas autre chose que la fidélité constante à tous nos devoirs.

Priez donc, chers jeunes gens, priez en vue de votre persévérance, priez pour obtenir la grâce de toujours adhérer par la foi aux vérités révélées par Dieu et enseignées par la sainte Église; de toujours aimer Dieu et tout ce que Dieu aime et vous ordonne d'aimer; de toujours pratiquer le bien et vous éloigner du mal, le repousser, en triompher. Priez, car la persévérance est un don, le plus excellent des dons que Dieu puisse accorder à ses créatures, celui qui, au témoignage de saint Augustin, assure tous les autres et nous met infailliblement en possession du don suprême qui est la gloire céleste (1).

(1) Magnum Dei donum, quo cætera ejus dona conservantur... (Perseverantia) sola est cui æternitas redditur, vel potius quæ hominem æternitati reddit. (S. Aug., *De dono Persev.*, cap. II.

« La persévérance, dit saint François de Sales, est le don le plus désirable que nous puissions espérer en cette vie, don que nous ne pouvons avoir d'ailleurs que de Dieu, qui seul peut affermir celui qui est debout et relever celui qui tombe. C'est pourquoi il la faut continuellement demander, employant les moyens que Dieu nous a enseignés pour l'obtenir (1). »

Ayez donc le souci de votre persévérance finale, car de quoi vous servirait d'avoir servi Dieu, de lui avoir été fidèles une partie de votre vie, si vous deviez consacrer l'autre à l'offenser et à lui être infidèles? Toutes les luttes soutenues, toutes les victoires remportées, tous les progrès réalisés, toutes les vertus pratiquées, tous les mérites acquis deviendront inutiles, si la persévérance ne les accompagne et ne les couronne (2).

Est-il donc, je vous le demande, une

(1) *Traité de l'amour de Dieu,* liv. III, ch. IV.

(2) Incassum quippe bonum agitur, si ante vitæ terminum deseratur. (S. Aug., *loc. cit.*) Absque perseverantia nec qui pugnat victoriam, nec palmam victor consequitur... Tolle perseverantiam, nec obsequium mercedem habet, nec beneficium gratiam, nec laudem fortitudo. (S. Bern. *Epist.* 129.)

chose que vous deviez solliciter plus ardemment de Dieu que cette grâce?

« Seigneur, disait chaque matin saint Philippe de Néri, défiez-vous de moi sinon je vous trahirai. » Que ce soit aussi votre prière exprimant votre faiblesse personnelle, votre inconstance, et appelant sur vous le secours tout-puissant de Dieu.

« Mon Dieu, s'écriait David pénitent, au souvenir de ses infidélités passées, mon Dieu, veillez sur moi, dirigez-moi, soutenez-moi, et ne m'abandonnez pas jusqu'à l'extrémité de ma vieillesse, car même alors, je pourrais encore m'éloigner de vous et vous abandonner (1). »

Mais si la persévérance est un don qu'il faut demander à Dieu, elle est aussi le fruit de nos efforts vertueux, de notre fidélité à user des moyens qui l'assurent.

Or l'un des moyens qui assurent le plus efficacement la persévérance chrétienne c'est, avons-nous dit, *la fuite des occasions mauvaises*.

Entendez par occasion mauvaise tout ce

(1) Usque in senectam et senium, Deus, ne derelinquas me... (Ps. LXX, 18).

qui peut directement ou indirectement nous porter au mal, tout ce qui nous expose à offenser Dieu, à nuire à notre âme et à compromettre, par là même, notre salut éternel. Dès lors que les occasions mauvaises sont un danger pour le salut, les éviter est une garantie de salut et, par conséquent, de persévérance.

Si donc vous voulez assurer votre persévérance et marcher constamment dans la voie du salut, veillez, chers jeunes gens, à vous soustraire aux innombrables occasions de péché qui vous environnent.

O vous surtout qui habitez dans les grandes cités, vous qui vivez au sein de ce Paris tumultueux et enfiévré, et qui n'avez pas à rechercher les occasions du mal, à les faire surgir; vous que ces occasions préviennent, environnent et sollicitent en tant de manières; ayez toujours présentes à l'esprit, pour les mettre en pratique, les exhortations pressantes, les recommandations pleines de sollicitude de l'Esprit-Saint : « Prenez garde, et marchez avec prudence et précaution; ne soyez pas comme des insensés qui vont devant eux sans savoir où ils aboutiront; mais soyez sages, prudents

et sensés (1). Fuyez le danger, éloignez-vous de ce qui perd, ne touchez point ce qui souille, ne vous exposez point imprudemment (2), » car « qui aime le danger infailliblement périra (3)... »

Le même Esprit de Dieu qui vous tient ce langage va plus loin encore. « Alors même, dit-il, que pour éviter le mal, vous devriez sacrifier vos intérêts temporels, il ne faudrait pas hésiter à le faire. « Votre œil droit vous scandalise? arrachez-le! C'est votre main, c'est votre pied? Coupez-les et jetez-les loin de vous (4). » Paroles étranges et austères! Paroles excessives, en apparence, et dont le sens mérite d'être expliqué. Saint Augustin l'explique en disant qu'alors même qu'une personne nous serait aussi proche et aussi chère que notre œil droit; alors même qu'une profession ou une charge nous serait aussi nécessaire pour vivre que la main ou le pied, il faudrait en faire le sacri-

(1) Videte itaque, fratres, quomodo caute ambuletis, non quasi insipientes, sed ut sapientes. (Ephes. v, 15, 16.)

(2) Recedite, exite inde; pollutum nolite tangere; exite de medio ejus. (Isa. LII, 11.)

(3) Qui amat periculum in illo peribit (Eccli. III, 25.)

(4) Si autem manus tua vel per tuus scandalizat te, abscide eum et projice abs te... Et si oculus tuus scandalizat te, erue eum et projice abs te. (Matth. XVIII, 8, 9.)

fice, si cela nous était une occasion d'offenser Dieu (1).

Cette obligation n'a rien d'excessif si l'on songe à l'importance souveraine du salut. Ne vaut-il pas mieux, en définitive, tout perdre que de le compromettre en s'exposant au mal? C'est ce que Jésus-Christ nous fait entendre lui-même en termes intelligibles : « Mieux vaut, dit-il, que vous entriez dans la vie éternelle n'ayant qu'une main ou qu'un pied, que d'être précipité dans le feu éternel avec deux mains et deux pieds (2). »

Chers jeunes gens, que votre foi aille, au besoin, jusque-là et vous fasse accepter, quoiqu'il en doive coûter à la nature, ces conclusions divines : votre persévérance, votre salut en seront le prix.

Fuyez le danger, vous ai-je dit; j'ajoute : fuyez-le *sans retard*, sans hésitation, sans discussion, dès le premier avertissement de votre conscience. Malheur à l'imprudent, au téméraire qui, se croyant assez fort, se ris-

(1) S. Augustin, *de Serm. Dom. in monte.*

(2) Bonum tibi est ad vitam ingredi debilem vel claudum quam duas manus vel duos pedes habentem mitti in ignem aeternum. (Matth. XVIII, 8.)

que, s'aventure, va de l'avant, affronte le danger et le veut voir en face pour le conjurer directement. Sachez-le bien : dans l'ordre du salut et des choses de l'âme, le plus prudent est de se tenir loin du danger; dans la stratégie chrétienne, la vraie tactique et tout à la fois la vraie bravoure consiste à fuir l'ennemi dès qu'on l'a aperçu. Qu'importe que vous n'ayez que des intentions très droites et très pures ! Qu'importe que vous ayez déjà remporté des victoires ! Qu'importe que le danger ne soit pas imminent ! Samson disait : « Je suis fort, j'échapperai aux mains de mes ennemis (1). » Et vous savez comment il devint l'esclave des Philistins.

Saint Augustin raconte, au livre de ses Confessions, qu'un jeune homme, appartenant à la noblesse de Tagaste et converti au christianisme, fut un jour invité par ses amis à assister à un combat de gladiateurs. Le Néophyte répond qu'il a promis à Dieu de ne plus aller à cette sorte de spectacle. Les amis insistent. Alipius — c'était son nom — finit par céder. Eh bien, dit-il, j'irai ; mais, sachez-le bien, mon corps seul vous accom-

(1) Egrediar sicut ante feci, et me excutiam (Judic. XVI, 20).

pagne : vous ne pouvez rien sur mon âme. Arrivés au lieu du combat, Alipius et ses amis prennent place parmi les spectateurs. La lutte s'engage. Les cris, les applaudissements de la foule excitent les gladiateurs. Alipius détourne d'abord ses regards de la scène, mais bientôt il cède à la curiosité ; il se passionne à ce spectacle, il joint ses applaudissements à ceux de la multitude et oublie dans ces distractions coupables, les promesses qu'il avait faites à Dieu.

Tel est, chers jeunes gens, le triste sort de quiconque s'expose au danger et ne fuit pas l'occasion du péché.

« On ne saurait jamais user de trop de prudence, dit saint Grégoire, du moment que l'éternité est en jeu (1). » Agir autrement, c'est se livrer à l'ennemi, c'est se condamner à une honteuse défaite. Évoquez ici vos souvenirs, ils rendront témoignage à ma parole, ou plutôt à la parole de nos Livres Saints que je citais tout à l'heure : « Celui qui aime le péril, y trouvera sa perte (2). »

La fréquentation des sacrements est le

(1) Nulla major securitas ubi periclitatur æternitas.

(2) Qui amat periculum in illo peribit. (Eccli. III, 27).

troisième moyen, le troisième gage assuré de persévérance chrétienne.

Bien des fois déjà, au cours de ces entretiens, je vous ai proposé ce moyen. Comment ne vous le proposerais-je pas encore? N'est-il pas de tous les moyens le plus sûr et le plus puissant, le plus attrayant et le plus doux pour les chrétiens?

Ce qui nous empêche de rester dans la voie du bien c'est, d'une part, le péché, qui nous en fait sortir et, d'autre part, le découragement, une certaine lassitude spirituelle qui nous arrête dans cette voie et nous expose à nous en écarter.

Or, la bonté prévoyante de notre divin Sauveur nous a offert dans les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie un double moyen de remédier à ce mal, de conjurer ce double danger.

La Pénitence, en nous faisant sortir du péché, en nous renouvelant dans la vie surnaturelle, nous remet dans la voie du salut. L'Eucharistie communique à nos âmes les forces nécessaires pour persévérer dans cette voie. Il y a donc là pour nous une assurance précieuse, et une garantie dont nous devons

avoir à cœur d'entourer la faiblesse et l'inconstance de notre nature.

Pauvres jeunes gens que le démon tente, que le monde séduit, que les passions égarent, pauvres victimes de « la fascination de la bagatelle » ; pauvres présomptueux qui, oubliant votre faiblesse et l'expérience que tant de fois vous en avez faite, êtes allés au-devant du danger, et n'avez pu le vaincre; pauvres découragés qui, accablés sous le poids de tant de fautes, désespérez de vous-mêmes et dites au fond de votre cœur : C'en est fait, la réhabilitation n'est plus possible; je me suis écarté du droit chemin, je ne saurai plus y revenir; rejetez promptement ces pensées, mettez un terme à ces désespérantes paroles. Vous avez dans le sacrement de Pénitence un moyen assuré de vous relever, de sortir de la voie qui mène à la perdition, et de vous remettre dans celle du salut. Le Sauveur Jésus vous tend la main comme autrefois à saint Pierre, sur le point d'être englouti sous les flots; il vous tend la main pour vous tirer de l'abîme et vous ramener dans cette voie du bien d'où l'imprudence, la légèreté, l'entraînement vous ont détournés.

Et, en même temps qu'il vous présentera le remède destiné à guérir vos blessures, il vous offrira le Pain qui communique la force et préserve de toute défaillance.

Vos souvenirs d'enfance vous rappellent sans doute encore le prophète Élie, fuyant dans le désert les poursuites de l'impie Jézabel, et s'arrêtant, ou plutôt tombant, brisé de fatigue, à bout de courage, au pied d'un arbuste où il souhaite de mourir.

Sur l'ordre du Seigneur un ange se présente et enjoint au prophète de se lever et de manger. Et apercevant tout près de lui un pain cuit sous la cendre, Élie en mange; mais, vaincu par la lassitude, il se rendort. Une seconde fois, de la part du Seigneur, l'ange lui ordonne de se lever et de manger encore. Le Prophète obéit et, soutenu par la vertu de cette mystérieuse nourriture, il reprend sa route et, durant quarante jours et quarante nuits, il marche jusqu'à ce qu'il soit parvenu au lieu où Dieu l'appelle, sur la montagne d'Horeb.

Jeunes chrétiens, voyageurs du temps à l'éternité, vous que tant d'ennemis environnent et poursuivent, vous que tant d'obstacles arrêtent, et qui parfois êtes tentés,

comme Élie, de vous laisser aller à l'abattement, au découragement, au sommeil de la négligence et de la tiédeur dans le service de Dieu; levez-vous donc et prenez, vous aussi, le pain descendu du Ciel, que le prêtre, au nom du Seigneur dont il est l'envoyé, vous présente; mangez-en, car sa vertu divine relève le courage abattu, ranime et excite les volontés défaillantes; mangez-en encore, faites-en l'aliment ordinaire de votre âme et, soutenus par la force qu'il communique à ceux qui le mangent, vous marcherez, comme Élie, jusqu'au terme de votre course terrestre, jusqu'à la montagne de la vision où vous contemplerez et posséderez dans une joie sans mélange, Celui qui fut ici-bas, sous l'humble forme du pain Eucharistique, le principal moyen de votre persévérance.

Avec l'apôtre saint Paul, laissez-moi vous dire, chers jeunes gens : soyez donc stables dans le bien, et que rien ni personne au monde n'ébranle votre foi, votre amour, votre volonté d'être à Dieu et de lui plaire en toutes choses et toujours (1).

(1) Itaque, fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles, abundantes in opere Dei semper. (I Cor. xv, 58.)

Faites le bien sans vous décourager, sans vous jamais laisser ébranler ni détourner de son accomplissement, comptant sur la récompense promise à celui qui aura persévéré jusqu'à la fin (1).

Que cette pensée vous encourage et soutienne vos efforts : vous avez affaire à un Rémunérateur juste et fidèle, qui saura tenir ses promesses et vous rendre au delà de ce que vous aurez fait pour lui.

M'inspirant des sentiments et des paroles de l'Apôtre, laissez-moi vous dire encore ce qu'il disait jadis aux fidèles de Philippes : « J'ai la confiance que Celui qui a commencé le bien en vous l'achèvera, et qu'il ne cessera point de l'accroître et de le perfectionner jusqu'au jour du Christ, » c'est-à-dire jusqu'à ce jour tout à la fois redoutable et désirable où Jésus-Christ, plein de puissance et de majesté, apparaîtra pour juger l'univers entier et rendre à chacun selon ses œuvres. C'est en ce jour que sera couronnée la persévérance, et que ceux qui, jusqu'à la fin auront aimé et servi Dieu, évité le mal, lutté contre leurs passions, pratiqué le bien,

(1) Bonum autem facientes, non deficiamus : tempore enim suo metemus, non deficientes. (Galat. IV, 9.)

fait des progrès dans la vertu seront récompensés, et que des lèvres du divin Rémunérateur ils entendront sortir ces paroles : « O vous qui avez tenu bon et qui, malgré les tentations de Satan, les séductions du monde et les révoltes de la chair, avez persévéré dans la pratique de ma loi sainte, voici que vous siègerez désormais sur les trônes de gloire que je vous ai préparés dans mon éternel royaume (1). »

(1) Vos autem estis qui permansistis mecum in tentationibus meis : et ego dispono vobis, sicut disposuit mihi pater meus, regnum. (Luc. xxii, 28.)

ÉPILOGUE

Le Père Lacordaire écrivait, en 1848 :

« Je me promenais, il y a peu de jours, dans la campagne de Rome, proche des Catacombes de saint Laurent; je me dirigeai vers un cimetière nouveau qu'on a creusé dans ce vieux cimetière, et je fus frappé, à la porte, par cette inscription : *Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé!* J'entrai en la méditant, car que voulait-elle dire? Il ne me fut pas difficile de le comprendre. Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé de bien faire, parce que ses mains ne peuvent plus donner, ni ses pieds aller au-devant du malheur; parce que ses entrailles ne sont plus émues par la plainte et que son esprit, envolé loin des disputes des hommes, ne leur oppose plus l'acte d'une foi humble et patiente. Pleure sur le mort, parce qu'il s'est

reposé, tandis que celui qui le nourrissait sur la terre de la doctrine et du pain de la vie, son seigneur et son maître, est encore sujet aux contradictions. Pleure sur le mort, parce que le temps de la vertu est fini pour lui, parce qu'il n'ajoutera plus à sa couronne. Pleure sur le mort, parce qu'il ne peut plus mourir pour Dieu.

« Je roulai longtemps dans mon âme ces pensées, qui étaient encore entretenues par le voisinage des martyrs et par cette douce basilique élevée dans la campagne au diacre Laurent. Je regardai les vieux murs de Rome qui étaient devant moi, se tenant debout autour du Siège apostolique, comme ils se tenaient autour des Césars, et je regagnai lentement ma demeure solitaire, heureux de me sentir un moment loin de mon siècle, mais sans désirer d'être né dans un siècle plus tranquille, ayant entendu près de la tombe des saints et des martyrs cet avertissement sublime : *Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé* (1). »

Et vous aussi, chers jeunes gens, soyez heureux de vivre, de vivre dans un siècle de

(1) Lacordaire, *Mélanges*, p. 55, 56.

mouvement et d'activité, dans un siècle de lutte et de conquête, heureux de pouvoir déployer au service du Dieu qui réjouit votre jeunesse tout ce qu'il a mis en vous d'ardeur et de générosité (1). Soyez heureux et, sachant, comme disait, dans une autre circonstance, l'illustre dominicain, que « la vie présente est le creuset d'où doit sortir la vie future », efforcez-vous d'assurer par la féconde activité du présent, la gloire immortelle de l'avenir. « Tandis que nous en avons le temps, dit l'apôtre saint Paul, opérons. »

Oui, oui, opérez, agissez, travaillez, et ne vous condamnez pas à un lâche repos, à une oisiveté déshonorante, indigne d'un homme et, à plus forte raison, d'un chrétien. Opérez, mais, comme a soin d'ajouter l'Apôtre, *opérez le bien* (2). Le bien, c'est la vie

(1) « Si nous comprenions bien notre bonheur, disait le vénérable Curé d'Ars, nous pourrions presque dire que nous sommes plus heureux que les saints dans le ciel. *Ils vivent de leurs rentes*, et ils ne peuvent plus rien gagner, tandis que nous, nous pouvons à tout moment augmenter notre trésor. »

On connaît ce mot attristé et résigné tout à la fois de Pasteur à son lit de mort : « Je regrette de mourir : j'aurais voulu rendre plus de services à mon pays. »

(2) Dum tempus habemus, operemur bonum. (Galat. VI, 10.)

ordonnée et *sérieuse;* le bien, c'est la *foi* humble et forte inspirant tous nos actes; le bien, c'est la *piété* donnant à notre foi son vrai épanouissement; le bien, c'est l'acceptation courageuse et l'accomplissement fidèle de la loi sacrée du *travail;* le bien, c'est la *lutte* ardente et persévérante contre le démon, le monde et la chair; le bien, c'est le renoncement à soi, l'humble soumission aux desseins de la divine sagesse, l'amour de Dieu allant jusqu'au *sacrifice;* le bien, c'est le perfectionnement de notre être moral par de continuels *progrès* dans la vertu; le bien, c'est l'*édification* donnée au prochain par la parole, les exemples et les œuvres; le bien, c'est l'amour de Dieu et des âmes, nous enflammant d'un saint zèle et nous inspirant les nobles industries de l'*apostolat* chrétien; le bien enfin, c'est la constance des efforts en vue de plaire à Dieu, c'est la *persévérance* dans ce travail de toute la vie qui doit aboutir à l'éternel repos et être récompensé par un incomparable salaire.

En attendant, qui s'arrête et suspend ce travail, qui cesse d'agir, d'opérer le bien, se voue irrémédiablement à la mort, à celle

que toutes les larmes des hommes ne sauraient assez pleurer, car cette mort est éternelle.

Non, non, chers jeunes gens, elle ne sera jamais dite de vous, cette parole désolante : *Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé.* Mais, après que vous aurez achevé votre course ici-bas, après que vous aurez terminé votre laborieuse tâche ; après que vous serez allés présenter au souverain Juge des hommes la gerbe abondante de vos vertus, de vos mérites et de vos bonnes œuvres ; après que vous aurez pris rang dans l'assemblée des élus de Dieu ; alors, au lieu de dire : *Pleurez sur le mort, parce qu'il s'est reposé*, on pourra dire ces paroles que la sainte Église prononce sur la dépouille mortelle de ceux de ses enfants qui se sont endormis dans ses bras : « *Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur.* » Bien loin de les plaindre, félicitez-les : bien loin de les pleurer, réjouissez-vous avec eux, car ils sont entrés dans le repos véritable, celui que l'on goûte après avoir travaillé (1).

(1) Beati mortui qui in Domino moriuntur... ut requiescant in laboribus suis. (Ap. XIV, 13.)



TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

SEPTIÈME ENTRETIEN. — VIE DE PROGRÈS.

TABLE DES ENTRETIENS

AUTRES OUVRAGES DU R. P. LAMBERT

Le Régime sauveur ou la Communion dans les maisons d'éducation. Un vol. in-12 de XII-406 pages. — Prix, *franco*.. 3 50

La Communion fréquente et quotidienne, remarques au sujet de quelques opinions émises dans l'ouvrage de Mgr Isoard, évêque d'Annecy, intitulé : *Le système du moins possible et demain dans la société chrétienne.* Une broch. in-16. — Prix.. » 50

De la Communion : Nouvelles remarques sur une brochure de Mgr Isoard intitulée *Nouveau dire sur le système du moins possible.* Une piqûre in-16. — Prix............ » 30

L'Éducation eucharistique des enfants. Piqûre in-32. — Prix.. » 15

Comment traitons-nous la Sainte Eucharistie? Piqûre in-32. — Prix.. » 10

(Librairie Religieuse H. Oudin, 10, rue de Mézières, Paris.)

Allons à la Sainte Table : *Appel aux chrétiens de toute condition et de tout âge,* deuxième édition, honorée des approbations de Son Ém. le cardinal Parocchi, vicaire général de Sa Sainteté, et de plusieurs archevêques et évêques. Un vol. in-18. — Prix, *franco*.......................... 1 »

Le même ouvrage traduit en anglais :

Let us go the Holy Table, an appeal to Christians of every age and condition, translated from the french, with Author's kind permission, by the Rev. W. Whitty, house of Missions, Enniscorthy. — Browne et Nolan, Nassau street, Dublin.

Le premier martyr de l'Eucharistie. *Étude historique et critique sur saint Thursicius, acolyte.* Ouvrage honoré d'une lettre approbative de M. le Commandeur J.-B. de Rossi. Un vol. in-12. — Prix, *franco*...................... 1 25

Un serviteur de l'Eucharistie : l'abbé Édouard Le Guillou, prêtre, professeur au collège de Lesneven (Finistère), 1852-1893. Un beau vol. in-8° de IX-411 pages, orné d'un portrait héliogravure et honoré d'une lettre de S. G. Mgr Valleau, évêque de Quimper et de Léon. Prix, *franco*..... 4 »

Michel Épitalon, diacre (1867-1890). Broch. in-12. — Prix, *franco* .... » 50

Un enfant de la Sainte Table : Paul Blondel (1874-1892). Br. in-12. — Prix, *franco* .... » 50

L'Abbé Lambert, apôtre des sourds-muets. Brochure in-12. — Prix, *franco* .... » 50

Le Congrès eucharistique de Naples (1891). Br. in-12. — Prix, *franco* .... » 50

Le Congrès eucharistique de Jérusalem (1893). Br. in-12. — Prix, *franco* .... » 50

Le recrutement et la formation des vocations ecclésiastiques, fascicule in-12 de 15 pages. — Prix, *franco*. » 15

Le recrutement et la formation des vocations ecclésiastiques, par la fréquente communion : fascicule in-12 de 31 p. — Prix. *franco* .... » 25

Les Retraites de rentrée dans les maisons d'Éducation, fascicules de 11 pages .... » 15

Quelques observations sur la Communion quotidienne, fascicule in-12 de 8 pages .... » 10

Vade-mecum de l'Écolier en retraite, opuscule de propagande in-32.

Conseils à l'Écolier chrétien pour le temps des vacances. In-32.

Conseils aux Élèves des Petits Séminaires pour le temps des vacances. In-32.

Prix de ces opuscules : l'unité, *franco*, 0 fr. 05; la douz., 0 fr. 60; le cent, 4 fr. 50; le mille, 35 fr.

Tracts-Souvenirs de retraite, 4 pages in-32. *Ad quid venisti?* Pourquoi êtes-vous venu? — *Sto ad ostium et pulso :* Je me tiens à la porte et je frappe. — *Peccavi!* J'ai péché! — *Esto fidelis!* Sois fidèle! — *Cautus esto :* Sois prudent. — *Surge, comede :* Lève-toi, mange. — *Dilectus meus mihi et ego illi :* Mon bien-aimé est à moi et je suis à Lui. — *Corpus Domini nostri Jesu Christi..... :* Que le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde ton âme pour la vie éternelle.

Le cent : 1 fr.; *franco :* 1 fr. 20.

FLEURS EUCHARISTIQUES DE LA VIE DES SAINTS

Opuscules de propagande eucharistique.

Saint Louis, roi de France.

Saint Tharsicius, premier martyr de l'Eucharistie, *patron des enfants de la Persévérance.* Édition destinée aux garçons.

Le même. Édition destinée aux grandes personnes.

La bienheureuse Imelda Lambertini, *patronne de la première Communion.* Édition destinée aux jeunes filles.

La même. Édition destinée aux grandes personnes.

Le bienheureux de la Salle, *fondateur et patron des Écoles chrétiennes.*

Saint François d'Assise, *patron du Tiers-Ordre de la Pénitence.*

Saint Vincent de Paul, *patron des Associations de Charité.*

Saint Pascal Baylon.

Prix de ces opuscules de 32 pages. : l'unité *franco :* 0 fr. 10; — la douz., 1 fr.; — le cent, 7 fr.; — le mille, 50 fr.

Saint Benoît-Joseph Labre, *dit le Pauvre des Quarante-Heures.*

Saint François de Sales. — Saint Philippe de Néri.

Prix de ces opuscules de 64 pag. : l'unité, *franco :* 0 fr. 20; — la douz., 2 fr.; — le cent, 14 fr.; — le mille, 100 fr.

(Bureau des Œuvres Eucharistiques, 23, avenue de Friedland. Paris).

(Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris).

Pour se procurer ces ouvrages, on peut aussi s'adresser à M. Louis Jolly, 23, rue Oudinot, Paris.

EN PRÉPARATION :

Les Jeunes gens de l'Ancien Testament. Entretiens aux jeunes gens. Un vol. in-8°. (Paraîtra sous peu.)

Les Jeunes gens du Nouveau Testament. Entretiens aux jeunes gens. Un vol. in-8°.









